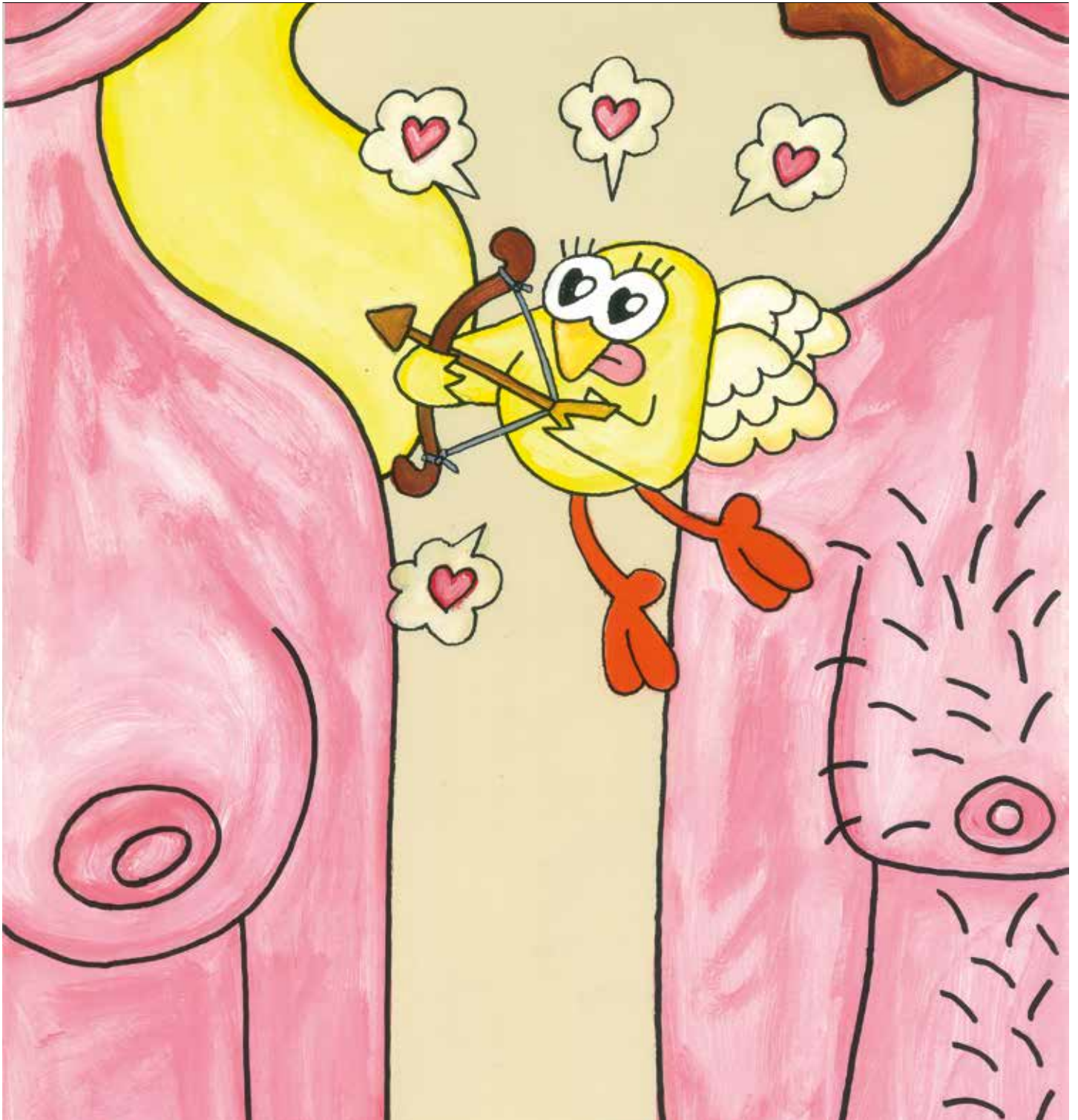


LECTURES • CULTURES

DOSSIER
EROS CULTURA





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions.
Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- *Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base*, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

- Prix au numéro : 6,00 €
- Abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- *Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères*, 2008
- *Construction d'un plan local de développement de la lecture*, 2011
- *L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement*, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) :

GRATUIT !

- *Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques*
- *Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!*
- *Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)*

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- *Les Institutions belges : liste d'autorité-matière* (au 31/12/2006)
- *Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière* (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- *Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles*, 2014, 12,00 €
- *Sur la route*, 2017, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Ventes : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

De l'audace, toujours de l'audace...

– Nous avons enfin dû trouver cet équilibre complexe entre la spécialisation caractéristique des revues professionnelles et la nécessité de parler à des métiers multiples. *Lectures.Cultures* évoluera encore, pour rencontrer au mieux vos attentes, pour favoriser plus encore la rencontre, pour inspirer partenariats et partage d'expériences. –

C'est avec un audacieux dossier, consacré à l'érotisme, que la revue *Lectures.Cultures* boucle sa première année d'existence. En cinq numéros, elle a trouvé son swing et le pari semble réussi : créer une publication qui parle aux professionnels de secteurs différents et qui ne soit ni une juxtaposition d'articles sans lien, ni la réduction de réalités forcément multiples à un hypothétique dénominateur commun. Durant cette année, ces secteurs se sont donné à voir ; nous avons essayé de mettre en lumière les spécificités de chacun tout en soulignant la proximité de certaines approches, le souci partagé de l'éducation permanente, l'attention aux droits culturels. En confiant l'éditorial successivement aux présidents du Conseil des bibliothèques publiques, de la Commission des centres culturels et au directeur général de PointCulture, nous voulions aussi faire apparaître de manière saisissante les lignes de force qui traversent nos domaines. Nous avons enfin dû trouver cet équilibre complexe entre la spécialisation caractéristique des revues professionnelles et la nécessité de parler à des métiers multiples. *Lectures.Cultures* évoluera encore, pour rencontrer au mieux vos attentes, pour favoriser plus encore la rencontre, pour inspirer partenariats et partage d'expériences.

Dans ce numéro, la rubrique « Métier » présente le travail d'une bibliothécaire au sein d'un opérateur d'appui. La question du soutien aux opérateurs, centres culturels et bibliothèques, se pose avec acuité, alors que les nouvelles législations sont en cours de mise en œuvre, que les attentes de la population évoluent avec tout ce que cela implique en termes de changement de métiers. Les anciennes bibliothèques centrales ont développé une approche centrée sur le service aux opérateurs locaux, développant des outils collectifs, des programmes de formation et une politique d'accompagnement au changement. Cette dynamique s'inscrit dans un mouvement plus large, où le Service de la Lecture publique et les organisations professionnelles, APBD et FIBBC, jouent un rôle important. Ce support a permis aux bibliothécaires de s'approprier le décret de 2009 et a certainement aidé à garantir une évolution harmonieuse dans tous les territoires. Fort de cette expérience, le Service général de l'Action territoriale a invité les associations représentatives des centres culturels, ACC et ASTRAC, à constituer, avec la Direction des centres culturels, une plate-forme d'appui au secteur. Il s'agit de coordonner les initiatives visant à soutenir les professionnels dans le changement en cours. Ce groupe, qui se réunit depuis quelques mois, associera les associations actives tant au plan territorial que sur des thématiques précises, afin de favoriser l'échange de bonnes pratiques et les coopérations. C'est dans ce cadre que les agences, concertations et coopérations actives sur les territoires de la Fédération se retrouveront le 18 décembre pour une journée de travail qui, nous l'espérons, débouchera sur la mise en évidence de pratiques et d'objectifs communs. Dans un contexte qui reste difficile pour le secteur malgré l'embellie récemment annoncée par le gouvernement, il nous a semblé important de favoriser la cohérence de l'accompagnement qui est proposé aux professionnels.

Le rapport annuel sur le marché du livre francophone de Belgique ouvre ce numéro. Si les ventes de livres imprimés sont en baisse constante depuis 2010, on peut se réjouir de la résistance du secteur de la librairie indépendante dans ce contexte morose. Libraires et bibliothécaires sont des partenaires indissociables. La conclusion, début 2017, d'un marché de fourniture de livres fondé sur des critères de qualité, auquel adhèrent plus de 100 pouvoirs organisateurs de bibliothèques, et l'adoption d'un décret sur le prix unique viennent encore renforcer cette proximité.

Cette livraison est aussi marquée par la fin d'une collaboration vieille d'un quart de siècle. Il y a 25 ans, l'écrivain et critique Jacques Crickillon lançait sa chronique « Aventure », consacrée à l'anticipation, à la science-fiction et autres space operas. Il aura ainsi contribué à faire connaître un genre qui restait encore mal aimé de nombreux bibliothécaires. Qu'il soit ici remercié de sa fidélité à *Lectures*, puis à *Lectures.Cultures*. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT)

de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)
www.bibliotheques.be
www.bibli27sept.cfwb.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be
www.cpm.cfwb.be

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
 Directeur général adjoint
 Service général de l'Action territoriale - FWB
 44 Bd Léopold II
 B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
 SGAT - FWB
 44 Bd Léopold II – bureau 1 A001
 B 1080 Bruxelles
 Tél. : +32 (0)2 413 22 36

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
 Tél. : +32 (0)2 413 21 30
 Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Jean-Michel Defawe, Marie-Angèle Dehaye, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Hakim Larabi, Véronique Leroy, Sophie Levêque, Florence Richter, Paulette Temmerman, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Bernadette Vrancken, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Pol Charles, Diane Sophie Couteau, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Flavie Gauthier, Hervé Gérard, François de Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoît van Langenhove, Bernard Lobet, Maggy Rayet, Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be, rubrique Publications) :

Michel Bougard, Pol Charles, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoît van Langenhove, Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale, Franz Van Cauwenbergh.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
 Impression : Bietlot

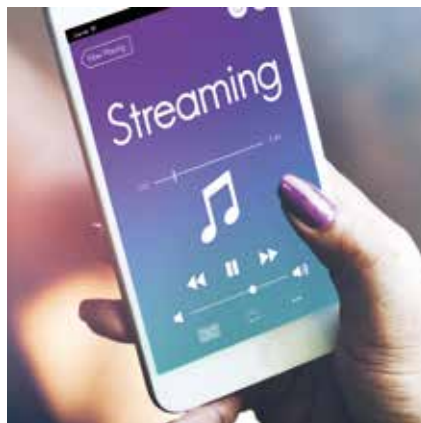
Abonnements & Ventes :

Annie Kusic
 Tél. : +32 (0)4 232 40 17
 Mél : annie.kusic@cfwb.be
 Tarifs :
 - prix au numéro : 6,00 €
 - abonnement annuel (5 numéros) : 25,00 €.

Lectures.Cultures n°5 (Novembre-Décembre 2017)

1^{re} année (succède à la revue *Lectures*)
 Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
 ISSN 0251-7388

Illustration de couverture : *Cupidon et les amoureux*, dessin original de David Manuel Garcia, streetartist



08

03 ÉDITORIAL

– De l'audace, toujours de l'audace...
 par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

– Marché de l'édition et du livre 2016
 par Sonia Lefèbvre
 – Marché de la musique en 2017
 par Tony de Vuyst
 – Deux sujets cruciaux :
 aide à la promotion de l'emploi,
 et développement durable
 par Céline D'Ambrosio
 – Congrès de l'IFLA 2017,
 pour une société plus solidaire
 par Véronique Heurtematte

14 MÉTIER

– Chantal Stanescu, bibliothécaire auprès
 d'un opérateur d'appui à Bruxelles
 par Diane Sophie Couteau



17

17 DOSSIER

EROS CULTURA

57 ICI & AILLEURS

– Centres culturels de Hambourg :
 art, architecture et lien social
 par Catherine Callico

61 NUMÉRIQUE

– Rives d'Europe, un projet de médiation
 interculturelle basée sur les jeux vidéo
 par François de Hemptinne

64 PORTRAIT

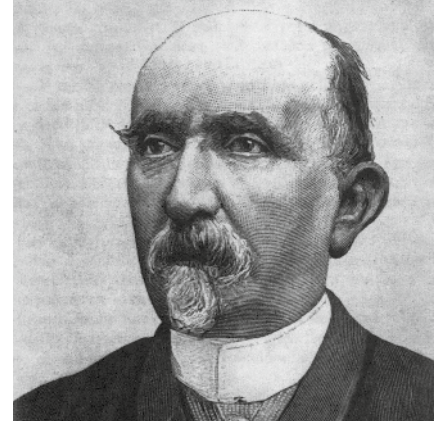
– Vivian Goffette,
 le cinéaste qui aimait la Gaume
 par Flavie Gauthier



68



92



100

68 ACTION

- La photo pour ouvrir l'horizon
par Catherine Callico
- Quadrature du cercle
et la promotion du cinéma belge
par Flavie Gauthier

75 AUVIO

75 • CD

- Extravagances de l'amour
par Benoit van Langenhove

77 LECTURE

77 • SOCIÉTÉ

- On a toujours besoin
d'un plus petit que soi
par Michel Bougard
- L'Europe, 60 ans après les traités
de Rome
par Bernard Lobet
- 300 ans de franc-maçonnerie
par Vinciane Strale
- Tout ce qui est en commun
par Florence Richter
- Le ministère de la Culture
en trois publications
par Sylvie Di Meo

88 • BD

- Curiosités en BD
par Franz Van Cauwenbergh

90 JEU

- Ouvrez la porte aux jeux libres !
par Pascal Deru

92 JEUNESSE

92 • PORTRAIT

- La « Chouette » histoire du cinéma
d'Arnaud Demuynck
par Laurence Bertels
- Anne Cohen Beucher
ou la traduction pour la jeunesse
par Isabelle Decuyper

97 • ENFANT

- Feuilles d'automne
par Michel Defourny

100 • ADO

- Pinocchio : retour à Collodi
par Maggy Rayet

Marché de l'édition et du livre 2016

Le Service général des Lettres et du Livre a présenté en juin les statistiques du secteur : l'occasion de mettre le spot sur les enjeux économiques et culturels du livre et de la lecture et de jeter des ponts entre différentes professions.

La production de nos éditeurs et le marché du livre imprimé

Le revenu global des éditeurs belges de langue française pour les livres imprimés est en baisse depuis plusieurs années. Il est passé de 141,86 millions d'euros en 2013 à 128,95 millions en 2016. Quant au marché du livre imprimé en langue française en Belgique, mis à part une légère hausse en 2015 (245,7 millions d'euros), il poursuit sa décroissance depuis 2010 (264,3 millions d'euros) et présente en 2016 un chiffre d'affaires total de 240 millions d'euros.

Ces deux niveaux de statistiques rappellent la distinction qui existe entre la production de nos éditeurs et le marché intérieur belge du livre francophone. Celui-ci repose en effet à 74 % sur l'importation d'ouvrages étrangers (essentiellement français), les éditeurs belges occupant la part restante du marché (26 %). Cette importation a tendance à croître d'année en année : elle était en 2010 de 69,1 %.

Les exportations de livres en langue française de maisons d'édition belges francophones (cessions de droits comprises) représentent près de 60,4 % des 128,95 millions d'euros

de chiffre d'affaires réalisé par ces éditeurs. Ces chiffres importants à l'export s'expliquent, entre autres, par la production des éditeurs de BD qui représente 53,7 % (contre 56,79 % en 2015) de l'ensemble de notre production. Leurs exportations (57,42 millions d'euros) représentent 85,43 % de leurs revenus.

Sur le marché intérieur, trois canaux de commercialisation du livre imprimé voient leurs chiffres augmenter :

- les librairies indépendantes de premier niveau générales ou spécialisées (hors librairies succursalistes qui fonctionnent en achats centralisés) : 28,8 %, soit une augmentation par rapport à 2015 de 2,8 % ;
- les librairies de deuxième niveau : 9,4 %, soit une augmentation de 6,9 % ;
- les clubs de livre : 8,2 %, soit une augmentation de 1,8 %.

Avec ses 28,8 %, le réseau des librairies indépendantes de premier niveau reste donc le premier canal de commercialisation de livres imprimés. Le prix du panier moyen pour l'achat de livres imprimés en librairie était de 29,03 € en 2016, soit une augmentation de 0,63 € par rapport à 2015 qui dépasse l'augmentation liée à l'inflation.

Production et marché du livre numérique : 8 % des lecteurs téléchargent des livres audio

Contrairement à la production du livre imprimé, qui régresse tant en chiffre d'affaires qu'en nombre de titres parus (3015 nouveautés et nouvelles éditions en 2016, soit 20,57 %) ou d'exemplaires vendus dans le marché intérieur comme à l'export (19 171 106 exemplaires en 2016 contre 19 815 717 en 2015, soit une diminution de 3,25 %), le chiffre d'affaires réalisé par nos éditeurs avec la vente de contenus dématérialisés en langue française augmente : + 2,61 %, soit en 2016 12,24 % du chiffre d'affaires total. À noter que cette augmentation est encore plus forte si l'on considère le chiffre d'affaires de la production en néerlandais de ces mêmes éditeurs (+ 12,02 %).

Ce sont les contenus scientifiques, techniques et de sciences humaines qui ont connu l'augmentation la plus importante en 2016 (+ 29,74 %). Ils représentent 56,14 millions d'euros sur les 59,99 millions d'euros de chiffre d'affaires de la production numérique globale (toutes langues confondues). Les ventes d'accès à des bases de contenus numériques représentent la majeure partie de ces revenus.

La production annuelle de livres numériques en langue française par nos éditeurs a été de 2814 titres. Ce chiffre couvre entre autres la rétronumérisation de livres présents jusque-là uniquement en version papier dans les catalogues des éditeurs francophones belges.

Du côté des lecteurs, on peut dire que près de 5 sur 10 lisent en numérique (48 % contre 47 % en 2015). Parmi ces lecteurs numériques :

- seuls 5 % déclarent lire des livres exclusivement sur support numérique ;
- 31 % déclarent télécharger des fichiers EPUB (contre 22 % en 2015) ;
- 8 % déclarent télécharger des livres audio.

Le décret sur la protection culturelle du livre

Plus de 50 % des livres importés de France voient leur prix initial augmenté de ce qui est appelé le *markup*, ou encore, de manière inappropriée, *la table*. Il s'agit d'une pratique organisée par certaines filiales des distributeurs français et contraignant les librairies belges à vendre une part non négligeable des livres importés environ 12 à 15 % plus cher que sur le marché français.

Cette situation désavantageuse pour le marché du livre francophone en Belgique et pour le consommateur sera régulée par un décret de la Communauté française qui fixe les limites des variations des prix (à la hausse comme à la baisse). Ce décret sur la protection culturelle du livre sera voté dans le courant du mois d'octobre 2017, pour entrer en vigueur début 2018. Cependant, ce n'est pas à cette date que les livres français ne seront plus grevés du *markup*. En effet, le décret prévoit une période transitoire de trois années, à partir de janvier 2019, pour réaliser une suppression progressive du *markup*.

En supprimant le *markup*, en organisant la maîtrise des remises accordées par les détaillants pour une plus juste concurrence entre les libraires indépendants, les grandes surfaces et les sociétés de vente en ligne, ce décret constituera un soutien majeur à la création de livres, à la diffusion et à l'accessibilité de ceux-ci. Il devrait être la garantie du maintien d'une offre éditoriale diversifiée de qualité.



Les bibliothèques publiques au cœur de l'action territoriale (statistiques de 2015)

Avec leurs 11 641 755 documents disponibles, les 500 bibliothèques en réseau desservent les publics wallon et bruxellois.

Si le public des usagers individuels est en légère décroissance (437 026 contre 451 185 en 2014), le nombre de collectivités ayant recours aux services de lecture publique est en croissance (18 093 collectivités contre 17 030 en 2014). Le nombre total d'utilisateurs s'élève à plus de 795 000 lecteurs pour une population globale en FWB estimée à 4,5 millions d'habitants.

Le nombre de prêts est en diminution (9 145 494 contre 9 848 743). Ce chiffre est à mettre en perspective avec le nombre croissant d'heures d'accès à Internet, offertes au public chaque semaine par l'ensemble du réseau, et qui passent de 12 376 heures à 14 830 heures.

Si le nombre de prêts est en baisse, le nombre d'animations en bibliothèque est, lui, en nette croissance (+ 12 %). Ce

sont en effet 51 105 animations qui ont été menées dans le réseau de lecture publique en 2015, avec une fréquentation totale de ces activités de 820 149 personnes (contre 816 011 en 2014).

En 2015, le personnel des réseaux locaux de la lecture publique représentait 1 273 équivalents temps plein (contre 1 217 en 2014). ●

Infos :

Toutes ces informations statistiques sont EXTRAITES D'ÉTUDES PLUS COMPLÈTES :

- *Livre : les chiffres clés du secteur. Statistiques 2016*, Adeb (synthèse)
 - *Le marché du livre de langue française en Belgique. Données 2016*, Adeb
 - *Observation des marchés numériques du livre. Juin 2017*, Adeb-Ipsos
 - *Statistiques de production du livre belge de langue française. Année 2016*, Adeb
- Elles sont disponibles en ligne sur lettresetlivre.cfwb.be et adeb.be. Les chiffres du Service de la Lecture publique sont en ligne sur le site bibliotheques.be.

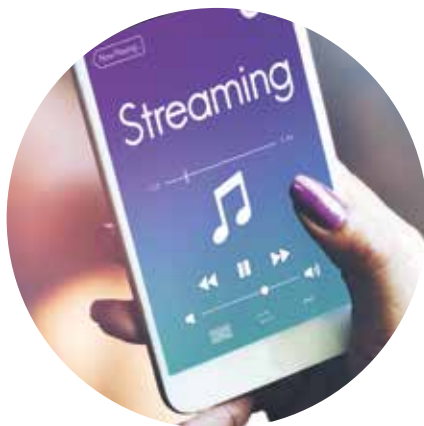
Marché de la musique en 2017

Ce n'est un secret pour personne : le marché de la musique enregistrée - et, corollairement, celui des spectacles - est un terrain mouvant, en constante évolution, témoin des formidables évolutions à la fois technologiques, mais aussi et surtout sociologiques, liées à la modification des modes de consommation culturelle.

A la fois témoin, acteur et vigie de cette évolution, PointCulture s'est trouvé au centre de cette évolution technologique au cours de son histoire et a subi de plein fouet la mutation de la production audiovisuelle physique vers le numérique, en en tirant les conséquences : un passage obligé et réussi du prêt de médias vers la médiation culturelle dans les domaines du son et de l'image, en s'appuyant sur une expertise de recommandation de plus d'un demi-siècle.

Revenus mondiaux de la musique enregistrée en progression de 5,9% en 2017

Aujourd'hui, en 2017, qu'en est-il ? Comment le marché a-t-il évolué, quelles sont ses lignes de force et son évolution à moyen terme ? Pour tenter de répondre à ces questions, nous nous sommes basés sur le *Global Music Report 2017* de l'IFPI (International Federation of the Phonographic Industry), sur les rapports du SNEP (Syndicat national de l'édition phonographique), sur *L'état des lieux de l'industrie québécoise de la musique*, sur *L'état des lieux de l'offre de musique numérique*



publié par l'Observatoire de la musique à Paris, sur le rapport de la Fédération des producteurs et distributeurs BEA Music (Belgique) et sur diverses contributions de la presse spécialisée.

Première constatation : au niveau mondial, les revenus de la musique enregistrée sont en progression de 5,9 %, significativement le plus haut taux de croissance depuis qu'il existe des statistiques à l'IFPI ! Un signe de bonne santé du marché ? La réalité est un peu plus complexe : tout dépend en effet de l'interprétation qu'on lui donne.

L'évolution du marché confirme bien la diminution constante des ventes physiques (-7,6 %), et après un déclin constant depuis 15 années, soit près de 40 % du chiffre d'affaires, il n'existe plus de producteur aujourd'hui qui rêve de retrouver une croissance pérenne du marché de la musique enregistrée à la hauteur de celle qui a existé autour des années 2000.

Par contre, c'est bien du côté de la musique numérique que les choses évoluent : en effet, les revenus liés au digital (téléchargement et streaming) ont pour la première fois passé la barre des 50 % du total du marché global et, dans cette progression, on notera avec intérêt la croissance exponentielle des revenus liés au streaming, qui contribuent à plus de 60,4 % à cette envolée ; notons également que le téléchargement payant diminue quant à lui constamment

(-20,5 %), preuve que les habitudes de consommation, et surtout l'amélioration considérable de la vitesse des flux de transmission de données tendent vers une explosion des solutions liées au streaming.

Marché belge en progression de 6,9% en 2016 et importance du streaming

Le marché belge quant à lui, pour limité et tributaire de l'évolution du marché français qu'il soit, suit dans les grandes lignes cette progression. Il a connu une progression globale de 6,9 % en 2016, ce qui représente 117,88 millions d'euros de chiffre d'affaires ; ici aussi, cette croissance est à mettre au crédit, pour la plus grande partie, de l'essor du streaming payant au départ des plateformes les plus utilisées (Spotify, Deezer et Apple Music). La tendance est à l'achat d'abonnements streaming, faisant passer la part de marché de la musique en ligne dans notre pays de 37 % à 46 % en une seule année, comme dans le reste du monde ; le téléchargement payant est en diminution et ne représente plus que 13 % de recettes globales.

L'adoption des services de streaming par les consommateurs de musique en ligne progresse partout dans le monde (112 millions d'abonnés payants). Il n'en reste pas moins que ce marché est encore en croissance et voit émerger de nombreux nouveaux acteurs, mais dans le même temps, on constate une tendance à s'orienter vers un oligopole restreint constitué des quatre plateformes leaders du streaming mondial aux États-Unis (Tidal, Apple Music, Spotify et Pandora), avec le risque d'une mainmise sur le marché mondial et la promotion de productions uniquement liées à ce pays. Dans ce contexte, il faut noter que c'est encore le service YouTube qui domine dans l'écoute de musique en ligne. En comparaison des 112 millions d'abonnés des plateformes

de streaming, YouTube – plateforme non payante – dit accueillir 1 milliard de visiteurs uniques visionnant des vidéos, et ce sans reconnaître ses obligations en termes de droits d'auteur sur le contenu qu'elle partage...

Il est intéressant de noter qu'en France, le marché numérique continue sa progression et est devenu la première source de revenus de la musique enregistrée au premier semestre 2017, avec 55 % du chiffre d'affaires global ; le streaming, quant à lui, explose littéralement et représente aujourd'hui 84 % des revenus numériques (avec 38 % générés par les abonnements), soit 46 % du marché.

Enfin, le comparatif avec un marché similaire au marché belge, celui du Québec, est intéressant à plus d'un titre : le déclin important des ventes physiques (-24 % en une seule année, une chute de 42 % en cinq ans, 67 % depuis 11 ans) est à l'image d'un marché qui se comprime malgré des aides publiques conséquentes (16,3 % des revenus des entreprises), et qui n'est que partiellement compensé par l'essor du streaming payant avec une forte proportion de produits non québécois – plus des deux tiers des ventes –, ce qui confirme la mainmise des majors de l'industrie du disque dans les canaux de diffusion numérique.

Retour du vinyle et modèle économique lié aux playlists

Le grand retour du vinyle est également, pour certains, caractéristique de l'évolution du marché : simple objet décoratif – lié à une certaine mode « vintage » – pour certains (avec un chiffre étonnant : une majorité de personnes qui acquièrent des vinyles au Royaume-Uni ne les écoutent jamais et 30 % de ces acquéreurs ne disposent même pas d'un lecteur adéquat !), ou nec plus ultra pour audiophiles avertis, même si les qualités de pressage sont très variables, allant du simple repiquage d'un MP3 à la véritable gravure acétate au départ de bandes analogiques, sa percée sur le marché global et belge en particulier (+35,9 % de ventes en un année)



doit cependant être considérée avec un certain recul : l'engouement pour ce support ne représente en fait que 5 % du marché... soit moins de 270 000 exemplaires vendus... Au niveau mondial, c'est 0,3 % du marché.

Autre caractéristique du marché mondial : la croissance continue des modèles économiques liés aux playlists. Ce n'est un secret pour personne, et cela constitue d'ailleurs une des expertises – si ce n'est la principale – de PointCulture, les utilisateurs ont besoin de guide, de recommandations, d'organisation pour s'y retrouver devant l'immensité des catalogues et découvrir de nouvelles œuvres. Il n'est dès lors pas étonnant qu'à l'ère du zapping, les plateformes de streaming s'y soient également mises et que ce mode d'écoute soit actuellement plébiscité par plus de 58 % des abonnés. Notons que la rémunération des artistes liée à la diffusion en ligne est globalement en hausse dans ce modèle économique, toute la difficulté étant de se retrouver dans ces playlists. Quoi qu'il en soit, la production de playlists, qui s'interconnectent facilement avec les réseaux sociaux, peut augmenter significativement la viralité d'un artiste et sa visibilité. C'est d'ailleurs un des moyens utilisés par des associations de promotion et de diffusion culturelle comme PointCulture.

Juste rémunération des artistes

En conclusion, le marché de la musique continue son évolution ; elle se marque par des changements liés à la production, à la mise en marché et à la distribution, l'explosion des algo-

rithmes et des techniques digitales offrant des horizons nouveaux pour promouvoir les artistes.

Mais l'avenir du marché devra aussi tenir compte des défis à relever : parmi ceux-ci, la juste rémunération de tous les artistes et la reconnaissance par la Commission européenne du *value gap* comme distorsion du marché (le transfert de valeur inéquitable entre les plateformes de streaming et les ayants droit) ; le rôle des algorithmes dans la découverte musicale, avec à terme le danger de l'uniformisation de la musique à outrance et les éventuels risques de la constitution des plateformes de streaming en oligopole verrouillant le marché, au détriment des utilisateurs.

Enfin, à défaut d'un marché du disque offrant des garanties pérennes et équitables de rémunération aux artistes, n'oublions pas que ce sont les concerts et tournées qui rémunèrent le mieux les artistes aujourd'hui. ●

Sources :

- › IFPI Global Music Report 2017
- › <http://indeflagration.fr/musique-tech/marche-musique-2017-resume-rapport-de-l-ifpi-secteur/>
- › http://adisq.com/medias/pdf/fr/Etat_des_lieux_mars_2016.pdf
- › www.liberation.fr/futurs/2017/08/01/les-playlists-des-supports-plus-adaptes-aux-millennials-que-l-album_1587597
- › www.telerama.fr/musique/le-vinyle-ne-tourne-plus-tres-rond,161200.php
- › https://www.rtb.be/info/societe/detail_le-succes-du-marche-de-la-musique-en-2016?id=9548147

Deux sujets cruciaux : aide à la promotion de l'emploi, et développement durable



La réforme de l'APE : où en sommes-nous ?

(coécrit avec Vincent Dehin,
chargé du Pôle juridique et
patronal de l'ACC)

Le 18 mai 2017 dernier, se tenait au centre culturel de l'arrondissement de Huy une matinée d'information sur la réforme de l'aide à la promotion de l'emploi (APE) de la Région wallonne, organisée par l'Association des



centres culturels (ACC), la Fédération pluraliste des centres d'expression et de créativité (FPCEC), l'Association des archivistes francophones de Belgique (AAFB) et Musées et société en Wallonie (MSW).

Quels enjeux pour le secteur ?
Devant plus de 170 employeurs issus du secteur socioculturel, Olivier Jusniaux, chef de cabinet de la ministre Éliane Tillieux, en charge de l'Emploi, a présenté le cadre de la réforme tandis que la ministre de la Culture, Alda Greoli, a apporté sa vision en tant que « ministre fonctionnelle » de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Aujourd'hui, le volume de l'emploi des travailleurs APE représente plus de 41 000 équivalents temps plein (secteur non marchand et pouvoirs locaux confondus). Au niveau du secteur socioculturel, plus de 40 % de l'emploi bénéficie du dispositif APE. Pierre Malaise, directeur de la Confédération des employeurs des secteurs sportif et socioculturel (CESSoC), a exposé la position de la confédération et les points de la négociation qui étaient toujours en suspens.

En fait, la réforme est au frigo ! Si cette matinée du 18 mai 2017 a apporté un réel éclairage sur la réforme qui était alors en cours de négociation, les événements politiques de l'été ont redistribué complètement la donne. Avec le changement de majorité à la Région wallonne et la mise en place d'un nouveau gouvernement en juillet 2017, Pierre-Yves Jeholet est devenu le nouveau ministre de l'Emploi wallon. Fin août, il a annoncé qu'aucune réforme du mécanisme APE ne serait entreprise tant qu'il n'aura pas une vision complète du dispositif actuel. La réforme présentée le 18 mai 2017 est donc mise au frigo. D'ici là, le mécanisme APE ne change pas, et les demandes de renouvellement pourront être prolongées jusqu'au 31 décembre 2018.

Culture et développement durable

« La culture, 4^e pilier du développement durable » était le thème de la

19^e Journée européenne des parcs naturels. Organisée le 23 mai dernier par la Fédération des parcs naturels, cette journée s'est déroulée dans le cadre verdoyant du parc naturel des Hauts-Pays, situé le long de la frontière franco-belge dans la province du Hainaut, à proximité de Mons.

Comment concilier culture et nature, culture et développement local, culture et construction d'une identité locale ? Les interventions de la matinée (centre culturel de Habay, Association des centres culturels, parc naturel des Hautes Fagnes) ont mis l'accent sur l'importance de préserver les richesses des territoires et de proposer des projets culturels qui s'inscrivent dans une logique de développement durable, conciliant environnement, économie et social. Innovants, ces projets offrent la possibilité d'expérimenter de nouveaux modes de gestion plus participatifs. L'idée est bien de ne pas mettre « sous cloche » la nature ni la culture et de permettre au citoyen d'être au centre des activités. Les nombreux partenariats entre parcs et opérateurs culturels confirment le lien étroit entre culture et environnement. Le Festival « Charivari du Parc » est un exemple concret de collaboration entre parc naturel (Haute-Sûre forêt d'Anlier) et centre culturel (Bastogne et Habay). Ce territoire présentant un mitage culturel important, le projet a encouragé la rencontre entre artistes amateurs locaux pour aboutir à un spectacle collectif. Les visites de terrain ont illustré les propos de la matinée, en mettant en avant la promotion du territoire rural du Borinage grâce au patrimoine culturel local, l'utilisation du théâtre pour sensibiliser au développement durable et la mobilisation citoyenne en faveur de la biodiversité du territoire. Cette journée riche en rencontres a atteint son objectif : créer des passerelles et tisser des liens entre culture et environnement. ●

Infos :

www.parcsnaturelsdewallonie.be

Congrès de l'IFLA 2017, pour une société plus solidaire

La 83^e conférence mondiale de la Fédération internationale des associations et institutions de bibliothèques, organisée à Wrocław, en Pologne, du 19 au 25 août, a défendu les valeurs de solidarité et de citoyenneté.



Plus de 3000 professionnels de provenance de 122 pays ont fait le déplacement au congrès de l'IFLA (International Federation of Library Associations and Institutions), qui se tenait du 19 au 25 août à Wrocław, en Pologne. En plaçant cette 83^e édition sous le slogan « Bibliothèques, solidarité, société », la Fédération internationale a poursuivi son immense travail de plaidoyer, entamé depuis plusieurs années déjà, pour ancrer l'idée que les bibliothèques constituent aujourd'hui des institutions incontournables au sein de la cité, non plus seulement au service de la culture, du social et de l'éducation, mais plus globalement au service de la construction d'une société plus équitable et plus solidaire. Une vision illustrée de manière très concrète par

plusieurs interventions présentées par des professionnels convaincus de l'importance de ces nouvelles missions qui incombent à leurs établissements. À Copenhague, au Danemark, les bibliothèques revendiquent d'être partout. « Nous sommes en train de redéfinir entièrement les missions et les services des bibliothèques, en les transformant en des équipements pour la culture et l'éducation, modulables, ouverts, intégrés dans des environnements aussi divers que des gymnases, des haltes-garderies, des centres culturels ou sportifs, a expliqué Mikkel Christoffersen, consultant chargé du développement des bibliothèques à Copenhague. Notre but est de devenir partie intégrante de l'espace public urbain. Nous devons amener nos services aux habitants là où ils se trouvent, et présenter la bi-

bliothèque moins comme un réservoir de documents que comme une extension évidente de la vie culturelle de la cité. » La nouvelle stratégie, qui vise plus particulièrement les jeunes et les non-usagers, s'incarne notamment dans la bibliothèque de plage, un distributeur de livres en self-service d'un type nouveau implanté dans un centre sportif, des *makerspaces* qui ont réussi à fédérer une communauté d'utilisateurs autour du « faire ensemble », ou encore l'organisation de tournées en bus pour découvrir les hauts-lieux de la musique de la ville, avec concerts à bord. « Toutes ces initiatives ont pour but de faciliter la rencontre entre les habitants et les bibliothèques », a conclu Mikkel Christoffersen. À la bibliothèque publique de Vantaa, en Finlande, les bibliothécaires ont monté des ateliers d'histoires interactives mêlant jeu vidéo et écriture créative. Les participants y apprennent comment élaborer une histoire, un scénario, des personnages, pour créer des « romans visuels », un sous-genre du jeu vidéo né au Japon, associant textes, images et effets sonores. Les créations réalisées pendant les ateliers ont été mises en ligne sur le site de la bibliothèque dédié au jeu vidéo. « Ces ateliers reposent sur l'idée que le jeu vidéo et la littérature ne sont pas des forces opposées, mais constituent deux excellents moyens de raconter des histoires, a argumenté Pauliina Hyytiäinen, l'une des deux initiatrices du projet. Le jeu vidéo et la programmation constituent des outils numériques qui peuvent développer la culture de l'écrit. » Depuis 2008, les Pays-Bas mènent un plan national



AIFBD - UN SECOND SOUFFLE POUR L'ASSOCIATION FRANCOPHONE

Juste avant celui de l'IFLA, l'AIFBD (Association internationale francophone des bibliothécaires et documentalistes) organisait son 4^e congrès à Sierre, en Suisse, du 15 au 17 août. Consacrée aux « nouveaux enjeux de la conservation du patrimoine documentaire », cette édition a rassemblé une soixantaine de professionnels provenant d'une vingtaine de pays. Ce taux de participation est modeste comparé aux 200 personnes qui avaient fait le déplacement lors de la précédente édition à Limoges, en France, en 2014. Il s'explique par les incertitudes qui ont accompagné l'organisation du congrès suite à la disparition, en novembre 2015, de la présidente de l'AIFBD, Danielle Mincio, très investie dans le projet, ce qui a beaucoup affecté l'association.

Le numérique, outil et objet de conservation

Ce fonctionnement en petit comité a en tout cas favorisé les échanges autour de la dizaine d'interventions inscrites au programme, parmi lesquelles le numérique a occupé une grande place. Il constitue aujourd'hui le principal outil de conservation, mais aussi de valorisation à grande échelle, du patrimoine documentaire. Le numérique est lui-même un objet de conservation, comme l'a montré Barbara Signori, de la Bibliothèque nationale suisse, qui a présenté le programme collaboratif suisse d'archivage du web fondé en 2008 et qui regroupe aujourd'hui 31 membres. « Comment savoir ce qu'il est important de conserver aujourd'hui, ce qui aura de l'importance pour les lecteurs de demain ?, a interrogé

Barbara Signori. C'est impossible à dire avec certitude, mais le travail en collaboration permet de partager la responsabilité des choix effectués. »

Un nouveau conseil d'administration

Après une période difficile, l'Association retrouve un second souffle avec le nouveau conseil d'administration¹ issu des élections qui se sont déroulées pendant le congrès. La nouvelle équipe, présidée par la Française Raphaëlle Bats, porte un projet qui devrait faire évoluer en profondeur l'Association. Suite à un travail entamé à l'automne 2016, l'AIFBD vient notamment de mettre en place six commissions thématiques (visibilité des bibliothèques et de la documentation, préservation et conservation, éthique, communication, formation, universités et écoles en sciences des bibliothèques et de l'information francophones). Les neuf membres du CA sont par ailleurs en charge d'un dossier spécifique, tel que les partenariats, les bourses, la traduction, ou encore la recherche de financement. « Cette nouvelle organisation porte déjà ses fruits, se réjouit Raphaëlle Bats. Au congrès de l'IFLA, plusieurs bibliothécaires qui avaient quitté l'Association ont exprimé leur envie de s'y investir à nouveau. »

Note

¹ Le nouveau conseil d'administration de l'AIFBD est constitué de Raphaëlle Bats (France), présidente, Antonin Benoit Diouf (Sénégal) et Adama Kone (Côte d'Ivoire), vice-présidents, Maureen Clapperton (Canada), trésorière, et Sophie Dibounje Etame (Cameroun), secrétaire. Le conseil d'administration compte également Reyna Josvah-Rabiazza (Madagascar), Julia Savove (Bulgarie), Natacha Vallez (Belgique) et Émilie Ngo-Nguidjol Songolo (États-Unis).

de prévention et de lutte contre l'illettrisme, dont les bibliothèques sont le fer de lance. En partenariat avec les centres sociaux, les maisons pour la jeunesse, les écoles, elles développent différents programmes à l'intention de publics cibles tels que les migrants, les personnes en recherche d'emploi, les seniors, pour atteindre l'objectif fixé : que d'ici 2025, tous les enfants quittent l'école primaire en maîtrisant la lecture, et que tous les adultes sachent lire et écrire.

Une nouvelle stratégie pour l'IFLA

Le congrès a également été marqué par le lancement du programme « Global Vision » de l'IFLA : une vaste campagne de consultation via un questionnaire en ligne ouvert le 21 août,

et par lequel les professionnels étaient invités, jusqu'au 30 septembre, à exprimer leurs priorités pour le monde des bibliothèques. Les réponses collectées serviront de base pour l'élaboration du nouveau plan stratégique de l'IFLA, qui sera présenté au printemps prochain à Barcelone par la nouvelle présidente, Gloria Pérez Salmerón, arrivée à la tête de la Fédération à l'issue du congrès de Wrocław. L'objectif de ce processus participatif est de mieux connecter la Fédération à sa base, c'est-à-dire les professionnels sur le terrain. L'IFLA veut rompre avec son image de petite équipe d'experts en bibliothèque pour devenir un outil de lobbying international au service de la défense du droit d'accès à l'information pour tous. Pour cela, elle doit renforcer son ancrage local dans tous les pays du monde. ●





Chantal Stanescu (médaillon) et des salles de la Bibliothèque des Riches-Claires ©

Chantal Stanescu, bibliothécaire auprès d'un opérateur d'appui à Bruxelles

Comme il est des rencontres qui marquent votre quotidien, il existe des bibliothécaires qui s'inscrivent dans vos souvenirs de manière indélébile. Chantal Stanescu fait partie de ces bibliothécaires rares et passionnées qui donnent d'emblée envie d'endosser le métier sans plus attendre. Toute fine, les yeux pétillants, la voix chargée de souvenirs et de revendications... Il y a un avant et un après Chantal Stanescu.



Stand à Bruxelles-les-Bains © Riches-Claire

Envie d'une petite visite à la Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale ? Chantal Stanescu, bibliothécaire dirigeante, vous entraîne de main de maître entre les livres et les périodiques. Vous sentez tout de suite la passion de ce petit bout de femme pour son métier. Pas question d'attendre sagement la retraite ! À l'entendre, on a l'impression qu'elle vient d'être fraîchement engagée, et si vous la questionnez sur son quotidien, elle vous regardera par en dessous et vous narrera ce que le décret 2009 a modifié dans sa pratique professionnelle en positif, mais aussi parfois avec quelques conséquences négatives.

Être bibliothécaire au sein d'une bibliothèque centrale n'est pas banal. Si, pour chacun, le métier semble clair et oscille entre le prêt et les nombreuses animations, il est peut-être plus difficile à cerner au sein d'un opérateur d'appui. Qu'y fait-on exactement ? Comment concrètement s'organise le quotidien d'une bibliothèque centrale ? Les missions y sont nombreuses et se conjuguent entre la mise à disposition de collections d'ouvrages aux opérateurs directs, le prêt d'expositions, la

mise en place de formations à destination de bibliothécaires, des participations à des manifestations hors les murs...

Le quotidien de Chantal Stanescu

Après un passage par d'autres activités professionnelles, Chantal Stanescu débarque dans le monde feutré des bibliothèques. Elle est en charge d'une revue. Celle-ci consistait pour partie à faire connaître les bibliothèques de Bruxelles et, pour une autre, à présenter des recensions d'ouvrages professionnels et de revues. Une revue de presse, des notes de lecture et des articles de fond composent la publication. Cette revue, *Bibliothèques en Capitale*, existe toujours aujourd'hui. Elle informe les professionnels sur les différentes évolutions des bibliothèques publiques. Une revue qui ne se limite pas à la Région, mais qui évoque également les mutations sur l'ensemble du territoire de la Belgique et en dehors des frontières. Chantal Stanescu est ancrée dans les évolutions technologiques actuelles et n'hésite pas à se poser la question de la survie papier de la revue : garde-t-on l'idée de travailler toujours sur papier

ou ne serait-il pas judicieux de convertir les pages de la revue au numérique ? La question est posée, mais n'a pas encore trouvé de réponse définitive à ce jour. Le papier reste symboliquement important. La mémoire, l'histoire et de nombreux lecteurs y restent attachés.

Autre aspect des préoccupations professionnelles de Chantal et corollaire direct des nombreux articles qu'elle rédige, les questions qui se posent sur les évolutions du métier de bibliothécaire. L'opérateur d'appui propose des formations aux collègues de la Région. Le calendrier des formations de la lecture publique se voit, de ce fait, complété par les formations issues d'un dialogue avec le terrain et des évolutions d'un métier en pleine mutation.

Des colloques...

Organiser des colloques a toujours été perçu comme une base de travail et de réflexion pour la bibliothécaire : histoire d'aborder ce qui se pratique et ce qui ne se fait pas ou pas encore. Chantal explique qu'il est difficile de pérenniser les pratiques professionnelles dans un article. Il est plus intéressant de susciter la réflexion autour d'une table en



Stand à Bruxelles-les-Bains © Riches-Claire

▶ étant entouré de professionnels et de travailler de ce fait dans un idéal de progrès. Des souvenirs « percutants » sont liés à ces colloques. En 2003, un colloque abordait le marketing des bibliothèques¹. Il était important de prouver que les bibliothèques ne rimaient pas avec institutions poussives et de s'interroger sur l'image que les bibliothèques donnaient d'elles-mêmes. Si, aujourd'hui, ces notions semblent évidentes, cela l'était moins en 2003.

Autre souvenir inoubliable lié aux colloques : la naissance du livre numérique. En 2006, un colloque est proposé sur les « ressources numériques »². Chantal se souvient que cette arrivée ne fut guère vécue comme une évidence pour certains bibliothécaires. Si Chantal a tout de suite perçu l'intérêt du numérique, la réticence de la plupart des lecteurs ou des bibliothécaires a mis quelques freins à son développement. Et pourtant, la bibliothécaire vous le dira : « Ceux qui adoptent le numérique n'abandonnent pas le papier. On ne lit pas la même chose en numérique ou en papier. »

Chantal Stanescu a toujours été très impliquée dans la lecture à destination des plus jeunes. Et pour les rapprocher de la littérature, aucun frein ne peut exister. Le récit peut se présenter sous de multiples formes : orales ou écrites. Les formes de narration sont aussi di-

verses que variées. L'important est de planter des graines, d'offrir des récits aux enfants. D'où l'intérêt de disposer de bibliothécaires médiateurs bien formés et capables de parler aux yeux, aux oreilles et au cœur des jeunes lecteurs en devenir. Avec le temps qui passe, Chantal est heureuse de voir des mamans franchir les portes de la bibliothèque avec leur tout-petit dans les bras, et de se souvenir que cette maman avait elle-même assisté à de nombreuses animations durant sa prime jeunesse. Chantal affirme avec vigueur que les bibliothèques publiques permettent ça. Sans elles, cette possibilité n'existerait pas ou beaucoup moins.

Très vite, Chantal a compris qu'une bibliothèque devait pouvoir travailler hors de ses murs, aller à la rencontre des publics. Elle a participé à la première édition du Salon du livre de jeunesse, situé à l'époque à Namur. L'idée était de faire connaître l'existence et la compétence des bibliothèques. Et Chantal a pu observer ce mouvement exercé par les bibliothèques. Ces dernières, autrefois centrées vers l'intérieur, ont basculé petit à petit vers l'extérieur. Dès que possible, elles sont sorties pour aller à la rencontre de publics. Chantal constate que les bibliothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles font un travail de terrain exceptionnel, mais qu'à la différence de leurs équivalents français,

on en parle beaucoup moins, dans les médias notamment.

Chantal, romaniste de formation, qui a complété ses études par « Infodoc », un diplôme supplémentaire, éprouve toujours du regret en voyant le peu de recherches scientifiques sur le métier de bibliothécaire en Belgique francophone. Un regret qui se complète également par la séparation existante entre les bibliothèques publiques et universitaires.

Le décret 2009

Quand on interroge Chantal sur le décret 2009 et ce qu'il a apporté, elle se fait encore plus volubile. Le dynamisme est un moteur important en bibliothèque, mais il ne suffit pas, il importe aussi d'être créatif et de trouver des courroies de transmission à tous les niveaux. Chacun doit pouvoir, peu importe où il se situe, partager les mêmes objectifs. « Notre décret, déclare Chantal, souffre de ne pas offrir un modèle en perspective, et cela contrairement à ce que ceux qui l'ont rédigé avaient souhaité. Toutes les compétences doivent se centrer sur un objectif commun. On fait fonctionner les bibliothèques sur un modèle de société. Il faut un changement interne, un élan, et le décret ne le donne pas vraiment », dit encore la bibliothécaire dirigeante. Si le décret est très complet, reconnaît Chantal, dans sa manière d'organiser les bibliothèques, il paralyse parfois. L'effet produit est l'inverse de l'effet recherché. La bibliothécaire conclut en signalant qu'entre 1978 et 2009, les bibliothèques avaient évolué, des animations égrenaient déjà les journées en bibliothèque. Le décret accompagne donc ce changement, tout en proposant un financement de base. ●

Notes

- 1 Les actes du colloque *Marketing de la bibliothèque* sont parus dans le « Cahier des Bibliothèques n°6 », Service de la Lecture publique, FWB, aussi disponible sur le site www.bibliotheques.be (rubrique « Publications »).
- 2 Les actes du colloque *Ressources électroniques en bibliothèque* sont parus dans le « Cahier des Bibliothèques n°18 », Service de la Lecture publique, FWB, aussi disponible sur le site www.bibliotheques.be (rubrique « Publications »).

LECTURES.CULTURES

DOSSIER EROS CULTURA



Déshabillez-moi, déplumez-moi, dessin original de David Manuel Garcia

SOMMAIRE



35



43



51

19

- À l'origine était le sexe
par **Florence Richter**,
rédactrice en chef de *Lectures.Cultures*

20

- Eros et la loi
par **Emmanuel Pierrat**,
avocat et écrivain

23

- Le difficile exercice de la liberté
par **Sylvie Lausberg**,
psychanalyste et historienne

26

- Éducation à la vie relationnelle,
affective et sexuelle (EVRAS)
par **Fabienne Bloc et Sophie Pereira**,
chercheuses à l'Université des femmes

30

- EVRAS et cinéma :
désirs, émois et moi...
par **Christel Depierreux**,
chargée de projets « Éducation Santé »
à PointCulture

32

- L'Homme : longue histoire
d'un animal érotique !
par **Vinciane Strale**, sociologue

35

- Eros cultura en Fédération
Wallonie-Bruxelles
par **Hugues Dorzée**, journaliste

41

- Érotisme en bibliothèque ?
L'exemple d'Étalle
par **Dominique Martin**, responsable
de la bibliothèque d'Étalle, et
Catherine Renson, Bibliothèque
centrale de la province de Luxembourg

43

- La littérature érotique
dans les bibliothèques françaises :
une présence timide
par **Véronique Heurtematte**,
responsable de la rubrique
« Bibliothèques » à *Livres-Hebdo*

46

- « La ci darem la mano » :
l'opéra, une histoire de sexe ?
par **Benoît van Langenhove**,
musicologue, administrateur
au Festival de Wallonie et à Ars Musica

51

- Érotisme au féminin
dans la chanson actuelle
par **Guillaume Duthoit**, conseiller
Chanson francophone à PointCulture

54

- La camera caressante de Stephen Dwoskin
par **Philippe Delvosalle**,
rédacteur à PointCulture

À l'origine était le sexe

Euh, oui quoique non : à l'origine, voici un bon milliard d'années, la première forme de reproduction ne concerne pas des animaux mais bien sûr les plantes. Et elle n'est pas sexuée mais s'effectue par « multiplication végétative » : en gros, ça ressemble plutôt à du clonage. Avec l'apparition des plantes à fleurs, voici environ 130 millions d'années, ces végétaux développent un nouveau type de reproduction, sexuée, qui permet une grande diversité génétique et qui est toujours utilisée par les homo sapiens, depuis 400 000 ans, comme vous savez.

Une célèbre orchidée sauvage dispose d'une fleur en forme de guêpe qui émet une odeur dont raffole ladite guêpe : cette dernière croit avoir affaire à une femelle de guêpe et s'accouple avec la fleur d'orchidée qui assure ainsi sa propre reproduction car la guêpe transporte ailleurs, collées sur ses pattes et son corps, le précieux pollen reproducteur de l'orchidée. D'autre part, on a déjà tous vu des émissions sur les amours des animaux, surtout des mammifères, par exemple de grands amateurs de la chose comme le lion ou le bonobo, ou des pratiquants plus discrets comme la tortue. Chaque espèce entoure cet épisode crucial de son existence d'un rituel particulier, souvent instinctif mais pas toujours : les animaux aussi ont leur psychologie et leurs préférences sexuelles, bref leurs goûts érotiques !

Pourquoi un si long préambule (les préambules sont importants dans l'érotisme...) avant d'aborder le cœur du présent dossier ? Pour ne jamais oublier, comme le dit avec simplicité Dominique Martin, bibliothécaire d'Étalle, que « la sexualité et l'érotisme font partie de la vie (quotidienne) ». Il ne s'agit pas d'un sujet « à part » comme de nombreuses civilisations, et notamment la judéo-chrétienne, l'ont affirmé pendant des siècles. À ce propos, il faut (re)lire *Le troisième chimpanzé*, excellent ouvrage de Jared Diamond où il étudie volontairement la sexualité et l'érotisme humains avec l'œil d'un éthologue (spécialiste des comportements animaux) qui analyse une espèce vivante parmi d'autres. Ses constats sont édifiants : dans ce domaine, pas mal de nos comportements relèvent de la vie naturelle, et les juger ou les brimer par des règles culturelles inadaptées est assez sot.

Mais quels constats dans notre dossier « Eros Cultura » ? Impossible de faire le tour ici de la question qui turlupine les humains depuis la nuit des temps ! Dès lors, un angle d'approche (si j'ose la formule...) a été choisi : demander aux auteurs d'articles de focaliser leur regard sur un point précis du sujet. Oui-oui. Ainsi, le brillant écrivain et avocat parisien, spécialiste des droits d'auteurs, Emmanuel Pierrat axe son propos légal plutôt sur la période contemporaine et des affaires récentes. La psychanalyste Sylvie Lausberg décortique avec sensibilité la relation complexe entre protection nécessaire des plus faibles et liberté des individus, tandis que Fabienne Bloc et Sophie Pereira décrivent l'enseignement original d'un professeur de biologie qui intègre avec intelligence les formations EVRAS à son cours, et que Christel Depierreux aborde le même thème à travers le documentaire ou des films récents sur les émois de l'adolescence. L'érotisme vécu, vu, chanté, dansé par des femmes : c'est l'optique de Guillaume Duthoit dans son article sur la chanson au féminin, tandis que Benoit van Langenhove rappelle les dessous très passionnés et souvent passionnants de l'opéra à travers les temps. Philippe Delvosalle, quant à lui, consacre son article à l'œuvre étonnante et « caressante » du réalisateur Stephen Dwoskin. Les fonds et formations en bibliothèques sont décrits par Véronique Heurtematte pour la France où elle relève une timidité certaine, au contraire de la bibliothèque d'Étalle, chez nous, qui a carrément intégré la thématique à son plan de développement de la lecture. Enfin, deux longs articles reflètent, d'une part avec l'enquête d'Hugues Dorzée, des spectacles, actions et animations consacrés à la littérature érotique dans de nombreux centres culturels, bibliothèques et PointCulture de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et d'autre part avec Vinciane Strale, la longue histoire des comportements érotiques chez les humains et des échos qu'ils en donnent dans les arts de toutes les civilisations.

Cerise sur le gâteau : le streetartist franco-belge David Manuel Garcia a créé une dizaine de dessins originaux pour ce dossier. On découvre avec plaisir son univers poétique et ludique où circule le personnage de Daisy, le petit piaf, l'oiseau farfelu ! ●

– La sexualité et l'érotisme font partie de la vie (quotidienne). –

Dominique Martin,
bibliothécaire d'Étalle

Éros et la loi

La justice suit l'évolution des mœurs

En matière d'écrits et d'images, la justice, tant bien que mal, a suivi l'évolution des mœurs. Les lois se sont assouplies, la censure est moins présente. Certaines pratiques sont cependant taboues au point d'être davantage prosrites dans les livres mêmes – la répression de la pédophilie a été régulièrement renforcée dans les textes français comme belges –, car le droit reste vigilant : les textes permettant de limiter les « excès » sont toujours là ; et ils servent sporadiquement. La notion d'outrage aux bonnes mœurs est toujours présente dans l'esprit des autorités, quand bien même son acception a fortement évolué.

C'est Charles Quint qui fit dresser, en 1546, par l'Université de Louvain, le premier *Catalogue des livres dangereux*, ouvrant ainsi la voie d'une innombrable lignée de censeurs. Pie IV, quant à lui, fit établir la *Listes des livres défendus*.

La première édition des *Contes de La Fontaine*, par exemple, fut entièrement détruite du fait de ces mises à l'index, qui s'intensifièrent avec le développement du commerce du livre.

En 1737, en plein cœur du siècle libertain, le chancelier d'Aguesseau choisit purement et simplement d'interdire les romans.

Mais la première politique systématique de censure fut érigée, en France, par une loi de 1819¹ : « Tout outrage à la morale publique et religieuse, ou aux bonnes mœurs, par l'un des moyens énoncés en l'article 1^{er}, sera puni d'un emprisonnement d'un mois à un an, et d'une amende de seize francs à cinq cents francs. » La « morale publique et religieuse » rejoignait sans plus de précision les bonnes mœurs. Cette disposition, pour le moins amphigourique, fut redoutablement appliquée, au point de pourchasser ce que la fin agitée du

XVIII^e siècle et la relative permissivité de la Révolution avaient laissé publier. Les victimes de cette loi sont encore célèbres aujourd'hui.

Les *Chansons* de Béranger et *La guerre des dieux* de Parny connurent leur première interdiction en 1821. En 1822, ce furent *Les amours du chevalier de Faublas*, de Louvet de Couvray, qui avait pourtant été publié régulièrement depuis 1787, et les *Chansons* de Piron. En 1824, la police poursuit soudainement *Les Liaisons dangereuses* !

1857 fut la grande année du procureur général Pinard, au jugement littéraire aussi étroit que sa morale : il poursuivit d'abord, pour *Madame Bovary*, Flaubert, qui ne fut que « blâmé ». Baudelaire, lui, en revanche, fut condamné le 20 août de la même année ; *Les Fleurs du mal* ne bénéficièrent d'une procédure de révision, et donc de la possibilité d'être publiées intégralement, qu'en 1949² !

La loi française de 1949³ sur les publications destinées à la jeunesse et la réglementation propre aux bibliothèques, qui est toujours en vigueur, subissent régulièrement les critiques des professionnels de l'édition de jeunesse. C'est cette même loi, appliquée sans discernement et totalement inadaptée à l'heure de la télévision et du multimédia, qui permet de faire interdire à la vente aux mineurs et, donc, à l'exposition, les publications à « caractère licencieux ou pornographique ».

Si les mœurs ont évolué et la loi avec elles, reste que la protection de la « moralité » des mineurs continue de justifier un nombre important de censures, dans de nombreux domaines artistiques.

Ainsi, les spectacles sont l'objet de contrôles sévères, proches de la censure pure et simple. Une ordonnance du 5 janvier 1959 laisse les préfets libres d'interdire certains établissements aux mineurs de 18 ans, après qu'ils auront

consulté le maire et une commission spéciale, quand les distractions proposées « se révèlent de nature à exercer une influence nocive sur la santé ou la moralité de la jeunesse »...

Jusqu'en 1993, date d'entrée en vigueur du nouveau Code pénal en France, le délit d'outrage aux bonnes mœurs fit, grâce aux nombreuses précisions de ses dispositions, le bonheur de ceux qui voulaient sauvegarder la morale publique. Les textes visaient les « imprimés, tous écrits, dessins, affiches, gravures, peintures, films ou clichés, matrices ou reproductions phonographiques, emblèmes, tous objets ou images contraires aux bonnes mœurs ». Que ceux-ci soient importés, exportés, transportés, projetés, affichés, exposés, vendus, loués, offerts, distribués ou remis !

Ces textes donnèrent lieu, à la fin des années 1950, à l'affaire Sade, que Jean-Jacques Pauvert avait entrepris d'éditer intégralement. Et ce n'est qu'en 1963 que fut gagné, à Londres, par l'éditeur des *Mémoires de Fanny Hill*, le dernier procès de ce livre dont on affirme qu'il fut le plus poursuivi de tous les temps.

Aujourd'hui, en France, le Code pénal vise seulement la pornographie, quand le Code pénal belge garde encore une énumération d'outrages aux bonnes mœurs

Le nouveau Code pénal s'est débarrassé de toutes ces énumérations et ne vise plus, en un seul article, que les messages « à caractère pornographique ». Les responsables encourent désormais trois ans d'emprisonnement et 75 000 euros d'amende. Ce texte recouvre en pratique le champ d'application de l'ancien délit d'outrage aux bonnes mœurs.

Le Code pénal belge, pour sa part, réprime, dans son chapitre VII « Des

outrages publics aux bonnes mœurs » par le biais de diverses incriminations. Ainsi, le droit belge reprend à son compte une longue énumération de comportements et de supports susceptibles d'être constitutifs d'un outrage⁴.

Par ailleurs, deux textes, plus concis cette fois-ci – et donc sujets à une interprétation plus large –, pénalisent quiconque aura « publiquement outragé les mœurs par des actions qui blessent la pudeur »⁵, ainsi que quiconque vend ou distribue à des mineurs sur la voie publique ou le long de celle-ci « des images, figures ou objets indécents de nature à troubler leur imagination »⁶.

Sur la base de ces textes, l'organisateur d'une « randonnée » (comprendre une randonnée pédestre naturiste) a été condamné par le tribunal correctionnel d'Arlon à la peine de six mois d'emprisonnement et 1200 euros d'amende pour outrage aux bonnes mœurs, avant d'être finalement relaxé par la Cour d'appel de Liège !

Ne pas entraver l'art et la science

Mais il a toujours été considéré que le délit d'outrage aux bonnes mœurs ne doit pas entraver les manifestations de l'art et de la science. Le problème est donc de tracer une ligne de démarcation entre art et outrage aux bonnes mœurs... Il y a néanmoins toujours eu, en pratique, une certaine tolérance pour les ouvrages de science destinés au public restreint des chercheurs. Les éditeurs surent en profiter et les albums sur l'anatomie ou le sport antique fleurirent au début du siècle. Mais dans ce genre de publications, la présentation compte pour beaucoup : il a ainsi été jugé que des tableaux de nus rassemblés pour illustrer les diverses positions de l'amour étaient répréhensibles du fait même qu'ils étaient regroupés... De la même façon, on pourra s'étonner qu'en France, il ait fallu attendre 2017 pour qu'un manuel scolaire de sciences de la vie et de la terre fasse correctement représenter l'anatomie du clitoris⁷.

Il faut dire que les associations dites « compétentes » (c'est-à-dire de défense de la moralité, agréées et reconnues



Tree de Mac Carthy : Sapin de Noël ou plug anal ?, dessin original de David Manuel Garcia

d'utilité publique) peuvent agir et demander la saisie d'un livre. Aujourd'hui, les interdictions sont cependant rares, mais subsistent encore : le romancier Mathieu Lindon en a fait l'expérience, en 1988. En 2002, l'ouvrage *Rose bonbon* de Nicolas Jones-Gorlin a été menacé d'interdiction par Nicolas Sarkozy, alors ministre de l'Intérieur, qui a finalement renoncé à toute forme de censure à son égard. La revue militante homosexuelle *Gai pied* fut mise à l'index en 1986 par Charles Pasqua, à l'époque lui aussi ministre de l'Intérieur, alors que son contenu pouvait paraître bien timoré au regard des outrances de la pléiade de journaux ouvertement pornographiques visés par la même censure.

En revanche, il existe depuis plusieurs années une véritable inflation de procès, initiés par des associations d'intégristes de tout poil à l'encontre des œuvres artistiques, littéraires ou cinématographiques⁸.

Le cinéma constitue un domaine particulièrement intéressant, et ce à double titre : il reste le domaine artistique au sein duquel l'activisme des associations précitées fait, encore aujourd'hui, produire le plus de décisions de justice ; et ce, quand bien même le régime français d'autorisation a été très récemment réformé en février 2017, abandonnant toute automaticité dans l'interdiction des films aux moins de 18 ans.

Le cinéma bénéficie, en France, d'un régime administratif particulier. Il existe une obligation de mention de l'âge (12, 16 et 18 ans) à partir duquel les spectateurs sont admis. Le Code du cinéma et de l'image animée qui, en 2009, a remplacé le Code de l'industrie cinématographique, régit ce système de « visas de censure », délivrés par le ministre de la Culture après avis d'une commission spéciale.

À la lumière de l'actualité, la jurisprudence en matière cinématographique peine à trouver un point d'équilibre. Ainsi, la bataille judiciaire autour du film *Antichrist* de Lars von Trier a trouvé son épilogue au début de l'année 2017 par un arrêt⁹ du Conseil d'État venant interdire le film aux moins de 18 ans (contre l'interdiction de 16 ans, initialement retenue) en raison « de l'esthétique du film et de son thème ». Il en a été de même du sulfureux *Love* de Gaspar Noé, dont le visa d'exploitation aux moins de 16 ans avait été suspendu par le tribunal administratif de Paris, décision entérinée par le Conseil d'État. Parfois, les magistrats administratifs font montre de plus de souplesse, en rejetant – de façon cocasse¹⁰ ! – le recours formé par l'association Promouvoir contre le film *Sausage Party*, de Conrad Vernon et Greg Tiernan. Ces fluctuations et divergences illustrent la logique casuistique qui continue de demeurer en matière de censure cinématographique.

L'activisme zélé de ces associations, au premier rang desquelles il faut mentionner Promouvoir, ou encore l'Alliance générale contre le racisme et pour le respect de l'identité française et chrétienne (AGRIF), se manifeste également dans d'autres domaines artistiques.

Cette dernière association avait saisi la justice française du cas d'un événement organisé par le Fonds régional d'art contemporain (FRAC) de Lorraine, qui a exposé en 2008 des œuvres susceptibles de choquer le jeune public, sans avoir pris suffisamment soin de le protéger. Le FRAC a été condamné symboliquement, avant d'être relaxé par la Cour d'appel de Metz le 19 janvier 2017, les magistrats

décidant de faire triompher le principe de la liberté d'expression, qui trouve un prolongement heureux en matière d'expression artistique.

En 2010, le musée d'Art moderne de la Ville de Paris a suscité une importante polémique, en décidant d'autocensurer une exposition consacrée à des photographies de Larry Clark, interdisant ainsi l'accès aux moins de 18 ans.

Plus récemment, en 2016, c'est la performeuse Deborah De Robertis qui est venue alimenter la polémique, lors d'une exposition organisée aux Beaux Arts de Bruxelles, nommée *Uncensored Photographs*, du photographe Andres Serrano – comme si la réputation du célèbre artiste ne suffisait déjà pas ! Prolongeant le débat sur la censure, l'artiste s'était vêtue en religieuse et dévoilait ses parties génitales, à côté d'une photographie faisant elle-même figurer un personnage ecclésiastique. Elle fut évacuée *manu militari* du lieu d'exposition par des policiers, sans que la justice ne se saisisse toutefois de l'affaire.

Coutumière de ces faits, Deborah De Robertis s'était illustrée en 2014 de façon similaire au musée d'Orsay à Paris, en exposant son sexe devant *L'Origine du monde* de Gustave Courbet, ou en 2016 devant *L'Olympia* de Manet. Elle sera cette fois-ci interpellée, placée en garde à vue et fera l'objet d'un rappel à la loi par le parquet.

Censure de la rue, et timidité de la Cour européenne des droits de l'homme

S'il est donc loisible de dire que la justice a, bon gré mal gré, suivi l'évolution des mœurs, sans doute faut-il nuancer cette affirmation. Car la censure se passe parfois de moyens légaux pour décourager les artistes, ainsi qu'a pu le vivre à ses dépens l'Américain Paul McCarthy à propos de son œuvre *Tree*. Exposé place Vendôme à Paris, cet « arbre » gonflable de 25 mètres aux faux airs de sextoy a été vandalisé trois jours seulement après son installation. Son auteur, par ailleurs agressé physiquement, a finalement renoncé à

ce que son œuvre soit regonflée, signe peut-être que l'autocensure est tout autant à craindre qu'une censure légale et institutionnalisée.

À cet égard, on a légitimement imaginé que la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme, sous le prisme de l'article 10 protégeant la liberté d'expression, allait harmoniser et alléger les législations nationales. Pourtant, et ce de façon constante, les juges de Strasbourg accordent une marge d'appréciation aux États pour limiter cette liberté dans un but de protection de la morale¹¹. Le contrôle que la Cour exerce s'avère timide et relativement restreint, bien que de sporadiques décisions ne soient parfois rendues¹². ●

Notes

- 1 Loi du 17 mai 1819.
- 2 Emmanuel Pierrat, « L'ouvrage *Les Fleurs du mal* réhabilité », *Le Monde*, dimanche et lundi 7 juin 1999. Sur Pinard, lire la biographie que lui a consacrée Alexandre Najjar, *Le procureur de l'Empire*, éditions Balland, 2001.
- 3 Loi du 16 juillet 1949.
- 4 Article 383 du Code pénal.
- 5 Article 385 du Code pénal.
- 6 Article 387 du Code pénal.
- 7 SVT Collège, éditions Magnard, 2017.
- 8 Voir notamment Emmanuel Pierrat, *Le droit du livre*, éditions du Cercle de la Librairie, 2013.
- 9 CE, 13 janvier 2017, ministre de la Culture et de la Communication, n° 397819.
- 10 Extraits de la décision du tribunal administratif de Paris du 14 décembre 2016 n° 1620779/9 et 1620839/9 : « (...) 12. Considérant cependant que, d'une part, si une séquence, furtive, mime des relations sexuelles entre une boîte de gruuu et une boîte de crackers, elle ne paraît pas, en l'état de l'instruction, figurer un viol à caractère raciste ; (...) ».
- 11 Sur l'arrêt de principe : CEDH, 24 mai 1988, *Muller c/ Suisse* n° 107337/84.
- 12 Voir par ex. CEDH, 16 février 2010, *Akdas c/ Turquie* n° 41056/04, à propos de l'édition de l'œuvre érotique de Guillaume Apollinaire, *Les Onze Mille Verges*.

Le difficile exercice de la liberté

De quelle place parler et écrire sur l'érotisme et les sexualités aujourd'hui ? Singulière, subjective, l'expression projette inmanquablement une part de l'intime vers l'extérieur. Comment faire, sinon en puisant dans sa propre trajectoire pour l'articuler à une proposition de lectures ? De mes premiers travaux sur Charles Fourier aux combats politiques actuels, ma traversée analytique s'arcoute à la centralité de ce que l'on appelle « liberté » et à son difficile exercice. Partons donc de ce XVIII^e siècle où érotisme et libertinage ont, pour les plus nantis, fait bon ménage, quoique précisément ce lieu ne soit pas le plus propice à leurs déploiements. Explorons ensuite ce féroce contrôle social et politique sur nos corps, qui croise nos propres préventions avant que nos aspirations se dissolvent dans la confusion actuelle entre érotisme et injonction à la pornographie, dans une abyssale ignorance de nos potentialités à l'émancipation, au plaisir et au désir de libertés. À moins qu'il ne s'agisse que d'une résignation temporaire, à laquelle nous pouvons répondre par un sursaut créatif collectif.

Des passions de Fourier à l'Éros de Marcuse

En explorant les passions humaines, Charles Fourier¹ découvre, avant Freud, que la nature de nos actes est obscure et que leur apparence manifeste cache leur sens véritable. En dehors de tout jugement de valeur et de toute conception morale, il place l'origine de nos conflits psychiques internes – et, partant, la complexité de la sexualité humaine – dans la longue dépendance des petits d'hommes à leurs géniteurs. Accentués par une intériorisation des restrictions moralistes, ces conflits profitent à une structure sociale basée sur la domination de l'homme (et surtout des



Mac Carthy songe au vagin, dessin original de David Manuel Garcia

femmes) par l'homme. La dénonciation de la civilisation de l'asservissement par Fourier se soutient donc déjà de la nécessaire émancipation des femmes et d'une déconstruction souhaitée de la famille traditionnelle, socle d'une société volontairement discriminante : « Il faut, pour s'en libérer, échapper à l'hypnose du passé, transformer les rapports d'exploitation en échanges réciproques et la domination des uns sur les autres en faveurs mutuelles. »² Marques de préférence, les faveurs signent le désir et promettent le plaisir, différé. Pour avoir pensé par le menu ce pays imaginaire et idéal, Fourier intègre à ce titre le rayonnage des penseurs « utopistes ». Il n'en sort que trop rarement, tant la visée de la

libération des passions humaines se révèle dangereuse. De fait, la théorie fouriériste contient les germes de la destruction du patriarcat. Les tenants de celui-ci s'accrochent au bastingage, alors que dans nos régions occidentales, d'autres burinent ses statues de commandeur dans le sillage de l'utopiste et de sa confrontation entre libido et civilisation. En 1963, au moment où la contraception médicale change la donne pour toutes les femmes qui y ont accès, Herbert Marcuse écrit : « Le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé vers des activités et des manifestations socialement utiles est la civilisation. »³ À près de deux siècles de distance, les solutions préconisées



La justice érotisée, taguée, dessin original de David Manuel Garcia

la société traditionnelle, patriarcale et capitaliste. Elle risque de détourner les hommes et les femmes du travail productif – moins d'enfants, moins de contraintes de temps et d'argent – au profit de plaisirs sensuels dans une intimité subversive. Et c'est bien cela qui pose problème. Tout comme penser ces bouleversements, cul par-dessus tête, est épuisant tant les résistances s'avèrent protéiformes et avancent souvent masquées. Tentons le coup.

Sexe à la loupe

Après la Seconde Guerre mondiale, la publication des rapports Kinsey⁵ provoque étonnement et suspicion. Les conclusions du Dr Alfred Kinsey prouvent que le comportement homosexuel fait partie de la sexualité humaine et, plus novateur encore, le chercheur refuse de sérier les orientations sexuelles dans les trois catégories connues, à savoir hétéro, bi et homo. En résumé, son étude objective la diversité des pratiques et bat en brèche l'assignation à une sexualité exclusive. Ces informations sur les comportements sexuels, comme les travaux du gynécologue William Masters et de la psychologue Virginia Johnson sur l'orgasme et les troubles sexuels⁶, suscitent autant de curiosité que de hauts cris. Le sexe et l'orgasme sortent de l'ombre et du confessionnal pour faire leur entrée dans le monde de la recherche scientifique. Enfin, surtout quand ils sont masculins... Car la première description exacte du clitoris par la gynécologue obstétricienne Odile Buisson date de 1998 et la fonction clitoridienne conduisant à l'orgasme reste encore méconnue, contrairement aux mécanismes de l'érection et du plaisir masculins. La principale raison de cette disparité est que le clitoris, organe de jouissance, ne sert pas à la procréation. Le désintérêt séculaire pour cet organe comme son image tronquée de soi-disant « petit bouton » méritent la profonde réflexion en cours. Cette année 2017 voit en effet la publication du (seul) manuel scolaire français (chez Magnard) qui prend en compte l'anatomie complète du clitoris dans son schéma d'appareil sexuel.

► par les deux penseurs reposent sur le même fondement : la disparition des échelles de valeurs, la possibilité de l'inégalité et d'une personnalité plus originale, le développement de relations et d'institutions qualitativement différentes. Cela peut faire bondir, mais à y regarder de plus près, loin d'une conception totalitaire de l'égalité qui engendrerait uniformisation et indifférenciation, l'idée est plutôt de développer une existence non répressive dans laquelle « le temps de travail serait réduit au minimum et le temps libre, libéré des loisirs actifs et passifs que lui impose l'intérêt de la domination ». Cette interrogation demeure : comment se libérer des loisirs imposés pour exercer une véritable liberté ? De fait, les décennies passent et le système perdure : « Toute l'attention bavarde dont nous faisons tapage autour de la sexualité, depuis deux ou trois siècles, n'est-elle pas ordonnée à un souci élémentaire : assurer le peuplement, reproduire la

force de travail, reconduire la forme des rapports sociaux ; bref, aménager une sexualité économiquement utile et politiquement conservatrice ? »⁴ Au moment où Michel Foucault écrit ces lignes, la Belgique sort à peine la tête de l'eau bénite du roi Baudouin, qui s'est opposé à la loi dépénalisant partiellement l'interruption volontaire de grossesse. La population n'a pas moufté et *Point de vue, images du monde* titre : « La conscience d'un roi ». Conscience ? L'analyse critique des ressorts d'une domination structurelle – sociale, politique et économique – est recouverte par le vernis « moral » d'un homme, le chef de l'État. Par ce tour de passe-passe, le corps des femmes reste propriété de la collectivité, qui conserve son mot à dire. Ce mot – sous toutes ses formes – oblitère la liberté des femmes à planifier leur grossesse, à refuser d'être mère ou à choisir avec qui, quand et combien de fois. Car, dès lors qu'elle est détachée de la procréation, la sexualité menace

Avant ces découvertes anatomiques, rendues tardives par le tabou social, ce sont les écrivains Gilles Lapouge et Marie-Françoise Hans qui, de notre côté de l'Atlantique, donnent la parole aux femmes et « s'efforcent de les faire parler là où elles se taisent »⁷. Les auteurs interrogent, en 1978, la modification du spectacle de la sexualité, pas tant dans ses images que dans ses modes de production et de consommation. La sexualité d'hier, modelée par la pornographie de l'interdit, était environnée de troubles et d'énigmes ; elle prétend, à la fin du XX^e siècle, devenir une activité de corps libres, renvoyant toutes les « différences » au néant. Elle est décrite comme hygiénique, sans surprise, répétitive et privée d'imagination. La pornographie du siècle dernier, produite par des hommes pour des hommes, reproduit et renforce les représentations de domination. Pourtant, soucieuses de la liberté de l'autre, les femmes interrogées n'invoquent pas la morale pour expliquer certains de leurs reculs et ne tranchent pas entre un bien et un mal pornographique. M.-F. Hans de conclure : « C'est, à mes yeux, une des qualités les plus rares et les plus précieuses de ces voix de femmes. » Leur indifférence ou leur dégoût pour l'exposition pornographique permet d'ouvrir à un discours, un discours sur le désir, car, comme l'évoque Lacan, l'acte sexuel existe moins que ne se profère un discours sur l'acte : « Il n'y a pas de rapport sexuel. »

Liberté, sexualité, intimité

Au moment charnière entre la pudibonderie hypocrite et le déferlement auquel nous assistons depuis la fin du XX^e siècle, Gilles Néret publie *Erotica Universalis*⁸, une anthologie des représentations érotiques depuis l'Antiquité. Plus de 700 pages de reproduction non commentées, sinon par quelques mots qui posent la joie érotique comme le seul antidote réel à l'angoisse de la finitude humaine. Le recueil se termine par des scènes de *bondage* extraites de bandes dessinées SM. Le sourire se transforme en rictus ; le plaisir est douleur et les femmes écartelées, martyri-

sées. Femmes violées, empalées, *snuff movie* et mort en direct : quelque chose d'autre est arrivé. Difficile à penser, sauf à comprendre ce tournant comme la traduction visuelle de la violence structurelle et institutionnelle de nos sociétés envers les femmes ; objets plus que sujets – réduites à leur seule dimension sexuelle –, dont on continue à contrôler les organes et la « moralité ». Au réel comme au figuré, les femmes sont toujours insultées, violées, battues à mort. Pendant ce temps, les acteurs X – qui jouaient le porno – sont devenus des quidams qui baisent devant leur caméscope. Avec YouPorn, nous sommes passés de la représentation à la présentation. Rien ni personne n'échappe au regard scrutateur. La caméra voit tout, montre tout. Et chacun de cliquer sur la petite case de son mode de jouissance précatégorisé, selon des préférences supposées.

En Belgique francophone, une étude réalisée en 2008 constate que seuls 16 % des mineurs d'âge échappent aux images pornographiques ; que près d'un jeune sur trois regarde des images pornographiques au moins une fois par mois et que 8 % des jeunes déclarent avoir vu leurs premières images pornographiques avant l'âge de 11 ans (17 % avant 13 ans). Comment réfléchir à cet asservissement de notre espace – public, médiatique, virtuel – à la marchandisation des corps qui recouvre peu à peu toute velléité d'intimité ? Et comment justifier aujourd'hui le refus de nos pouvoirs publics d'obliger les établissements scolaires à organiser des animations sur l'éducation à la vie relationnelle affective et sexuelle sans tabou et pour tous les élèves ? Pendant ce temps, la pudeur refait surface sous forme de pudibonderie, religieuse ou non, et des ligues de vertu font recette en prônant la chasteté avant le mariage, diabolisant la sexualité non procréative.

Sommes-nous pris dans un maelstrom qui nous happerait dans cette binarité délétère ?

La réponse viendra peut-être d'une nouvelle forme d'expression, qui n'oppose plus jouissance et rencontre, co-

pulation et sublimation. De fait, jusqu'il y a peu objets pornographiques, les femmes s'érigent en sujets sexuels. Elles ont et font aussi leur porno, commenté et décrypté par des chroniqueuses *sexo* dans la presse féminine⁹. La spécificité de l'exercice saute aux yeux : les acteurs s'embrassent, se parlent, baisent et rigolent ensemble ; ils ne sont ni démesurément membrés ni physiquement parfaits. L'univers partagé est donc aux antipodes des gros plans sur l'écartèlement de cuisses et des maltraitances en tous genres. La pionnière, Erika Lust, dont le film *Five Hot Stories for her* (2007) est multirécompensé, est diplômée en sciences politiques et féminisme. Il y a de l'espoir... Surtout pour les ados. Aujourd'hui comme hier, ils et elles aspirent à partager l'amour, et leur « première fois » reste un moment qu'ils investissent comme une étape importante¹⁰.

Pour que la promesse de l'harmonie amoureuse l'emporte sur l'exercice hostile de la domination, il est urgent de dégager des espaces de temps de parole pour nos enfants et les suivants.

Nous sommes responsables des actes que nous posons comme de ceux que nous ne posons pas. L'exercice de la liberté, c'est compliqué, mais heureusement, ça s'apprend. ●

Notes

- 1 Pour les œuvres de Charles Fourier (1772-1837), voir l'édition critique de Simone Debout-Oleszkiewicz de la *Théorie des quatre mouvements suivi du Nouveau Monde amoureux*, Paris, 1998, disponible en ligne http://classiques.uqac.ca/classiques/fourier_charles/theorie_quatre_mouvements/theorie_4_mouvements.html.
- 2 Simone Debout, *L'utopie de Charles Fourier*, Payot, 1978.
- 3 Herbert Marcuse, *Éros et civilisation*, Minuit, 1955, p. 63.
- 4 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Usage des plaisirs*, Gallimard, 1994.
- 5 Traduits en français. *Comportement sexuel chez l'homme* (1948) à partir d'un échantillon de 5 300 personnes ; *et chez la femme* (1953) à partir d'un échantillon de 8 000 personnes interrogées.
- 6 William H. Masters et Virginia E. Johnson, *Les réactions sexuelles*, trad. française, Laffont, 1967.
- 7 Gilles Lapouge et Marie-François Hans, *Les femmes, la pornographie, l'érotisme*, Seuil (« Libre à elles »), 1978.
- 8 Gilles Néret, *Erotica Universalis*, Taeschen, 1994.
- 9 <http://www.madmoizelle.com/porno-pour-femmes-28841>
- 10 « Perdre sa virginité en 2017 », mensuel *Marie-Claire*, août 2017.

Éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS) : déraciner les représentations asymétriques du plaisir et du désir

Il y a une dizaine d'années, l'Université des Femmes a réalisé une première recherche exploratoire sur la question des droits sexuels et reproductifs dans une perspective d'égalité entre femmes et hommes, qui comprenait un volet consacré à l'éducation des adolescent-e-s à ces droits, et à l'« éducation sexuelle » en général¹.

Depuis, les politiques ont clairement pris position en faveur de la généralisation d'animations d'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (ou EVRAS) dans le cadre scolaire. Cette systématisation reste cependant complexe à opérationnaliser. Disposer d'informations sur le volume d'activités fournies par les différents opérateurs en matière d'EVRAS en Fédération Wallonie-Bruxelles n'est pas encore aisé à l'heure actuelle. L'information sur le niveau exact de couverture des écoles n'est pas davantage disponible.

Quant aux pratiques de terrain, elles ne sont pas toujours précisément cernées. Si le secteur du planning familial est, par le contenu de ses missions, son expertise et sa longue expérience dans le domaine, clairement identifié en tant qu'opérateur incontournable en matière d'EVRAS, d'autres opérateurs, parfois moins connus, sont également actifs sur le terrain.

Le décret de 2012 est donc un bon point de départ, mais reste trop vague quant à la définition des enjeux et doit être complété. Nombre d'écoles peinent à l'adopter dans leur pratique, et sont en réel besoin d'information et de formation sur ce qu'est véritablement un projet scolaire en matière d'EVRAS. De surcroît, ce décret n'est pas contraignant.

Le fait que les écoles disposent d'une importante marge d'autonomie

est en soi une bonne chose ; cependant, il semble indispensable de leur fournir des standards communs, notamment pour une meilleure prise en compte des approches favorisant l'égalité entre garçons et filles et, par la suite, femmes et hommes.

EVRAS et droits sexuels et reproductifs

La question que nous avons souhaité soulever, dans le cadre d'une nouvelle enquête exploratoire, est la suivante : Dans quelle mesure, avec quels moyens et de quelles manières, l'EVRAS assure-t-elle aujourd'hui une éducation citoyenne des jeunes à leurs droits sexuels et reproductifs, qui s'inscrit pleinement dans un objectif de promotion de l'égalité entre femmes et hommes ?

On le sait, les droits sexuels et reproductifs ont été et sont encore portés par les mouvements féministes, qui les rattachent clairement aux droits humains. Il s'agit, par définition, de droits fondamentaux qui constituent un enjeu majeur en termes d'égalité entre les femmes et les hommes. L'éducation à la sexualité est elle-même devenue un droit, une sorte de prérequis essentiel à l'émancipation des jeunes, à l'égalité entre les sexes et à la lutte contre les violences et les discriminations liées au sexe ou à l'orientation sexuelle.

Parce qu'elle interroge les rapports sociaux de sexe et ouvre le champ des possibles, c'est un maillon incontournable dans la construction de sociétés égalitaires. Il s'agit d'un enjeu démocratique essentiel, car l'universalité des droits et l'égalité entre tous et toutes les citoyen-ne-s, quel que soit leur sexe ou leur identité de genre, est un pilier de

la démocratie. Développer la citoyenneté des personnes, c'est aussi leur permettre une appropriation de leurs capacités, une responsabilisation et une participation active dans leurs choix. La sexualité participant à la définition de la personne et à la construction de ses relations, qui sont elles-mêmes des éléments constructifs de sa citoyenneté, il serait plus judicieux de parler de citoyenneté sexuelle : or, être citoyen-ne, cela se déploie, et surtout cela s'apprend.

Pour répondre à la question posée, l'Université des Femmes s'est cette fois adjoint le concours de l'expertise de Fabienne Bloc², et propose une approche qualitative des contenus des animations EVRAS mis en œuvre par certains opérateurs actifs en Région wallonne.

À cet effet, une nouvelle enquête de terrain a donc été menée dans les cinq provinces de la Région wallonne (et parfois également à Bruxelles pour ce qui est des organisations de jeunesse)³. À partir de l'expertise des centres de planning rencontrés lors de la recherche initiale, nous avons pu en effet identifier d'autres opérateurs relevant d'autres secteurs, afin d'approfondir et de compléter la connaissance des pratiques de terrain. Ces opérateurs s'avèrent cette fois très diversifiés : leurs attaches peuvent être régionales ou plus réduites, leurs structures sont de tailles diverses et d'obédiences philosophiques variées. On y trouve aussi bien des individus isolés que des organisations bien rodées. Tous ne travaillent pas dans des établissements scolaires. Cependant, c'est le cas de certain-e-s, et parfois, leurs initiatives peuvent être intéressantes, comme en témoigne l'exemple qui suit.

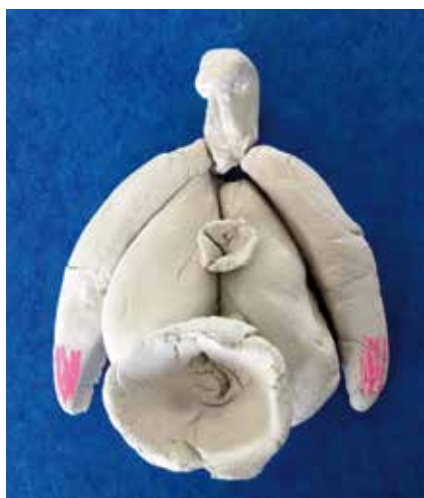
Dire les mots : osez le clito

Les craintes pour les dangers encourus par les adolescent-e-s dans le domaine de la sexualité et la volonté incessante de les protéger justifient bien souvent une forme de hiérarchisation des rôles masculins et féminins. Dans le même temps, des pans entiers de la sexualité ne sont pas explorés encore aujourd'hui, ne permettant pas toujours une approche plus égalitaire de l'EVRAS.

Un enseignant de biologie de l'Athénée de Waterloo, passionné par son métier et souhaitant remédier à cette situation, nous a permis d'assister à un de ses cours avec ses élèves de 5^e secondaire, où il modélise avec eux un des organes les moins connus du corps humain : le clitoris. Suite à cette rencontre, nous avons souhaité mettre en exergue une pratique qui permet de sortir d'une approche centrée trop souvent sur la sexualité des garçons. Ce professeur explique que, même s'il n'a pas le sentiment de faire de l'EVRAS en tant que telle, il en aborde certaines dimensions de base afin de permettre à ses élèves d'avoir une meilleure connaissance de l'anatomie masculine, mais aussi féminine, souvent moins bien connue. Il se base donc sur son cours d'embryologie pour enseigner, de manière plus égalitaire, un organe qui a souvent été évincé ou qui a manqué de visibilité dans les planches anatomiques. Malgré le fait que ses élèves aient eu une animation avec le centre de planning familial l'année précédente, il s'est rendu compte, par leurs réflexions en classe, à quel point ils-elles avaient une méconnaissance de leur appareil génital.

C'est dans le cadre du programme de biologie de l'enseignement de la FWB (humanités générales et technologiques, enseignement secondaire général et technique de transition), qu'il aborde ce qui concerne les notions anatomiques des organes génitaux, mais aussi tout ce qui permet une approche plus globale d'éducation à la santé. De par sa pédagogie active élaborée au fil des questions des élèves, pour amener ensuite de nouvelles connaissances, il permet de déconstruire des stéréotypes

de genre en se basant sur des informations scientifiques. Son point de départ est le constat d'une absence de représentation du sexe féminin, qui renforce une vision selon laquelle les garçons ont quelque chose entre leurs jambes et que les filles n'auraient rien, ou juste une fente, un trou à combler. Il n'est pas étonnant dès lors que la sexualité féminine soit conçue comme prédisposée à la sexualité masculine et tournant né-



Clitoris, modelage par des élèves du secondaire

cessairement autour du pénis. Dès qu'il en a l'occasion, ce professeur pointe les droits sexuels et reproductifs de chacun-e au fil de son cours... Droit au plaisir, au respect, mais aussi droit à ne pas être soumis à une discrimination fondée sur le genre. Une manière très claire d'offrir une éducation citoyenne à la sexualité.

De plus, grâce à l'évolution récente des planches anatomiques et à ses recherches, il amène des documents qui permettent une visualisation claire et correcte de l'appareil génital, et notamment du clitoris. Jusqu'il y a peu, aucun manuel scolaire ni planche anatomique ne contenaient un schéma exact de cet organe. Pour la première fois depuis des lustres, un manuel scolaire français, dont les élèves bénéficieront en ce début d'année scolaire, va enfin donner une représentation exacte et complète du clitoris. En effet, jusque là, le seul organe du corps humain dédié uniquement au plaisir en était soit complètement absent, soit tronqué. Selon une enquête réalisée en France en 2009 et relayée par le Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes, 83 % des filles et 68 % des garçons de 3^e et de 4^e ignorent totalement la fonction du clitoris. Et pour cause, cet organe ne leur a jamais été expliqué à l'école. Les éditions Magnard, fournisseurs de manuels scolaires, ont ainsi décidé de représenter le clitoris au même titre que les autres organes du corps humain.

Dessiner un clitoris n'est pas évident, mais documents à l'appui et avec de la pâte Fimo, les représentations de l'élève se clarifient peu à peu, permettant à chacun-e de rendre bien réelle l'existence de cet organe, comme en attestent les photos.

Parallèlement, il propose aux élèves des ressources permettant de disposer d'informations complémentaires, telles que la vidéo réalisée en 2011, *Le clitoris cet inconnu*, dans laquelle Odile Buisson, gynécologue de l'Université de Paris Diderot, expose des informations concernant cet organe de jouissance. Il évoque également le modèle 3D imprimable du clitoris créé par Odile Fillod, chercheuse en sociologie des sciences et de la vulgarisation scientifique, spécia-



Prévention, dessin original de David Manuel Garcia

- liste des questions de genre. Pour elle aussi, acquérir un socle de connaissances scientifiquement correctes et suffisamment complètes sur l'anatomie et le fonctionnement des organes génitaux, ainsi que sur la sexualité plus généralement, fait sans conteste partie des missions de l'école.

Par les différents outils qu'il utilise, cet enseignant fait donc du clitoris un organe politique, permettant une approche plus égalitaire de l'EVRAS et un enseignement moins discriminant. Connaître le clitoris, son fonctionne-

ment, son rôle dans le plaisir sexuel, son homologie fondamentale avec le pénis, et en avoir une image claire et non réduite à un minuscule bout de chair aide les filles à se constituer comme actrices de leur vie sexuelle, plutôt que comme objets passifs du désir de l'autre. Par ce biais, des représentations asymétriques du désir, qui favorisent le harcèlement sexuel que les jeunes femmes continuent à subir fréquemment, sont déconstruites. Enfin, c'est un élément essentiel pour que les filles s'approprient leur corps, comprennent ce qui leur

donne du plaisir et pourquoi. Cet enseignant souhaite présenter son travail à des collègues, professeurs de biologie de la FWB, afin que d'autres puissent s'en inspirer.

Dans le cadre de ses cours est également abordée la contraception, en s'adressant aux jeunes de manière à susciter un partage des responsabilités. Impliquer les garçons dans la contraception permet de les sensibiliser davantage à leur part de responsabilité, afin qu'ils ne la considèrent plus que comme une « affaire de filles ».

**Bibliographie sélective,
par l'asbl Barricade,
d'ouvrages respectueux
des relations Hommes-Femmes
(pour les détails, voir le
site www.bibliotheques.be,
rubrique « Publications »)**

BD – livres graphiques :

- › *L'origine du monde* – Liv Stromquist, Editions Rackham, 2016, 20,00 €
- › *Les sentiments du Prince Charles* – Liv Stromquist, Editions Rackham, 2016, 19,00 €
- › *Le vrai sexe de la vraie vie* – Cy, Editions Lapin, 2016, 18,00 €
- › *Sous le lit* – Mr Q, Editions Des ailes sur un tracteur, 2016, 19,00 €
- › *Sexe-story - Une histoire du sexe* - Laëtitia Coryn, Philippe Brenot, Editions Les Arènes, 2017 (réédition), 24,90€

Nouvelles & Romans :

- › *Projet Q**** 15 nouvelles érotiques lesbo-queer*. Tome 1 – Collectif, Editions Des ailes sur un tracteur, 2015, 18,00 €

Essais :

- › *Sexpowerment – le sexe libère la femme (et l'homme)* - Camille Emmanuelle, Editions A. Carrière, 2016, 18,50 €
- › *Les femmes s'emmerdent au lit* – Sonia Feertchak, Editions Albin Michel, 2015, 16,85 €
- › *Et Dieu créa le sexe – la sexualité, l'amour et la Bible* – Patrick Banon, Editions Presse de la Renaissance, 2015, 22,70 €
- › *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe* – Gayle Rubin, Editions EPEL, 2010, 30,80 €
- › *Les femmes s'emmerdent au lit : le désir à l'épreuve du féminisme et de la pornographie* – Sonia Feertchak, Editions Albin Michel, 2015, 16,85 €
- › *Le sexe d'hier à aujourd'hui* - ouvrage coordonné par Nicolas Journet et Véronique Bedin, Sciences humaines éditions, 2013, 16,00 €
- › *Jouissez sans entraves ? Sexualité, citoyenneté et liberté* – Valérie Piette et Fabienne Bloc, Editions Espace de Liberté, 2016, 10,00 €
- › *Libres d'aimer : les cougars dans la littérature alerte* - Clélia Renucci, Editions Albin Michel, 2015, 22,45 €

- › *Peau. A propos de sexe, de classe et de littérature* - Dorothy Allison, Editions Cambourakis, 2015, 23,00 €
- › *La Nature – Contre-nature (Tout Contre)* – Léonor Palmeira et Camille Pier, Editions l'Arbre de Diane, 2016, 12,00 €
- › *King Kong Théorie* - Virginie Despentès, Editions Le livre de poche, 2007, 6,10 €
- › *Vamps & Tramps. Une théorie païenne de la sexualité* - Camille Paglia, Collection Médiations, 2009, 32,45 €
- › *Amours clandestines : sociologie de l'extraconjugalité durable* – Marie-Carmen Garcia, Editions Presses universitaires de Lyon, 2016, 18,00 €
- › *La sexualité et l'histoire alerte* - Yvonne Knibiehler, Editions O. Jacob, 2002, 25,90 €
- › *La virginité féminine : mythes, fantasmes, émancipation* - Yvonne Knibiehler, Editions O. Jacob, 2012, 24,20 €
- › *Ce sexe qui n'en est pas un* - Luce Irigaray, Editions De Minuit, 1977, 19,50 €
- › *Quatrième génération alerte* - Wendy Delorme, Editions Grasset, 2007, 22,40 €
- › *Scripts et sexualité. De la théorie à la pratique, et retour* - Dirigé par Catherine Ançant et, Patrice Desmons. Préface d'Alain Giami, Editions GKC, 20,00 €.
- › *Sexualité* - Jeffrey Weeks, Editions : PUL, 13,00 €

Magazines / Revues :

- › *Une sexualité à soi* – Axelle magazine, Hors-série Juillet-Août 2017, 3,00 €
- › *Réinventer nos sexualités ? : par les arts, la pornographie et les féminismes*, Miroir-miroirs : revue des corps contemporains, n° 5, 2015, 12,00 €
- › *Citrus, revue illustrée n°3 : Sexe* – Collectif, Editions L'agrumes, 2015, 17,50 €
- › *La chose Revue Pop Porn n°1* – Collectif Editions Privé, 2017, 19,95 € ●

Notes

- 1 Sophie Pereira, « Droits sexuels et reproductifs. Quelle éducation sexuelle et affective des adolescent-e-s à l'aube ce troisième millénaire ? », *Cahiers de l'Université des Femmes*, n° 1, 2008.
- 2 Longtemps travailleuse psychosociale au sein d'un centre de planning familial de la Fédération laïque, en qualité d'accueillante, de thérapeute et d'animatrice, Fabienne Bloc a rencontré au quotidien, depuis le début des années 1990, un nombre impressionnant d'adolescent-e-s et de jeunes adultes. Elle est la co-auteure, avec Valérie Piette, professeure d'histoire contemporaine à l'Université libre de Bruxelles, de l'ouvrage *Jouissez sans entraves ? Sexualité, citoyenneté et liberté*, édité par Espace de Libertés en 2016.
- 3 Avec le soutien financier du Gouvernement wallon et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

EVRAS et cinéma : désirs, émois et moi...

Depuis 2013, le programme EVRAS existe en Fédération Wallonie-Bruxelles et propose un cadre pour aborder les questions de sexualité au sens large avec les jeunes. L'EVRA, c'est quoi ? « L'EVRA, l'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle, est un processus éducatif qui implique notamment une réflexion en vue d'accroître les aptitudes des jeunes à opérer des choix éclairés favorisant l'épanouissement de leur vie relationnelle, affective et sexuelle et le respect de soi et des autres. Il s'agit d'accompagner chaque jeune vers l'âge adulte selon une approche globale dans laquelle la sexualité est entendue au sens large et inclut notamment les dimensions relationnelle, affective, sociale, culturelle, philosophique et éthique. » Rendez-vous sur le site www.evras.be pour obtenir de la documentation, les coordonnées des services et l'agenda des activités.

Lorsque les adolescents découvrent la sexualité, leurs propos sont parfois maladroits ou brutaux ; d'autres gardent une certaine naïveté, une poésie, une émotion, voire de l'humour. Les questions posées par les jeunes lors des séances « l'éducation à la sexualité au collège et au lycée » sont là pour en témoigner. C'est à partir de ces questions que le film *Combien de fois par*

jour (au maximum) ? a été construit. Différents points de vue sont confrontés pour décrypter ce qui se trame derrière leurs mots. Aborder la sexualité avec des jeunes, c'est ouvrir leurs réflexions, répondre à leurs doutes et dépasser les fausses représentations qui entravent leur relation à l'autre. Ce film est principalement destiné à un public de professeurs et d'équipes éducatives.

L'hypersexualisation de notre société

Internet a envahi notre société, nous offrant souvent une intimité fictive. Les codes pornographiques ont infiltré les codes de notre vie, à en juger par le reportage canadien *Sexy inc. Nos enfants sous influence* (36 minutes, 2007), disponible sur YouTube. Celui-ci explore l'hypersexualisation de notre environnement ainsi que ses effets nocifs sur les jeunes. Proposant plusieurs pistes d'action afin de lutter contre l'érotisation de l'enfance, le film nous invite à être attentifs et à nous mobiliser afin de contrer ce phénomène inquiétant (<https://www.youtube.com/watch?v=6kW8huwiLt0>).

Eva Ionesco filme, dans *My Little Princess*, l'histoire d'une mère qui met sciemment en scène sa propre fille dans des photos suggestives et érotiques

alors qu'elle n'est encore qu'une toute jeune enfant. Ce film prend d'autant plus aux tripes qu'il s'agit d'une histoire vécue par la réalisatrice elle-même. Dans le même ordre d'idée, on peut s'interroger sur les répercussions de l'inscription d'une fillette de 5 ou 6 ans à un concours de beauté.

Des premiers émois au désir sexuel

Quoi que l'on en dise, le moment venu, lors de la « toute première fois », on se retrouve bien seul(e) face à la personne désirée ! Place dès lors à tous les doutes et les maladresses. Loin d'imaginer un mode d'emploi, il peut être rassurant de se tourner vers des images différentes de celles véhiculées sur le Net, souvent crues ou pornographiques, qui entretiennent des attentes stéréotypées et des contre-vérités. Le cinéma, qu'il soit de fiction ou documentaire, offre des œuvres de qualité qui peuvent générer réflexions et discussions.

Certain(e)s réalisateurs(trices) privilégient d'ailleurs dans leurs œuvres la période de l'adolescence (Gus Van Sant, Jacques Doillon, etc.), celle durant laquelle les désirs de toutes natures explosent, s'opposent ou s'interposent. Ils abordent des thèmes actuels sur les



jeunes d'aujourd'hui. Sans les détailler tous ici, soulignons les trois longs-métrages de Céline Sciamma, une cinéaste française qui se penche avec subtilité sur les eaux troubles des désirs adolescents. Son premier film, *Naissance des pieuvres*, se plaît à décortiquer l'origine du désir féminin, un sujet qui trouve son pendant masculin dans *Les Beaux Gosses* de Riad Sattouf. Hervé, un ado de 14 ans, vit seul avec sa mère. Avec ses copains de collège, il ne pense qu'à une chose : sortir avec une fille. Seulement, quand on est exclu, un peu moche, un peu nigaud et que l'on accumule râteau sur râteau, ce n'est pas facile.

Sciamma poursuit son chemin avec *Tomboy*, en retournant dans l'enfance avec un récit ludique sur le désir de travestissement. C'est la question de l'identité sexuelle de Laure, 10 ans, qui s'exprime dans les jeux d'enfants le temps d'un été. En point de mire, c'est la liberté de se choisir une vie, l'influence du regard des autres, qui nous cloisonnent, nous condamnent ou nous ramènent parfois malgré nous vers la normalité, qui sont touchées. *Bande de filles*, ensuite, introduit la force et la violence du groupe pour augmenter la puissance des désirs personnels bravant les frustrations et les interdits.

La sexualité ne commence pas et ne se limite pas à l'acte de la pénétration, pas plus qu'elle ne se résume à son aboutissement supposé : la jouissance. À travers un format mélangeant fiction, témoignages reconstitués et interventions de spécialistes (sexologue, sociologue, neuropsychologue, psychiatre, historienne, ethnologue), *XY. Du baiser au canapé* essaie de faire comprendre comment se construit la sexualité, et tente de lever le voile, avec délica-

tesse, sérieux et humour, sur les interrogations et les « vérités » de chacun.

À travers la France de tous les milieux et de tous les âges, dans *Désirs et sexualités*, Nils Tavernier explore les mille et une façons de vivre sa sexualité. Soutenu par un casting de comédiens, ce documentaire offre un instantané de la vie sexuelle de chacun, sans fausse pudeur ni voyeurisme. Le fait de choisir des acteurs était une volonté de la part du réalisateur, pour préserver l'anonymat et libérer la parole des hommes et des femmes qui se sont confiés à lui et qui a constitué le matériau de son film, avec le prisme de son regard subjectif.

Quand les sciences s'en mêlent !

Alternant témoignages de spécialistes et images de synthèse, courtes scènes de fiction et séquences documentaires (expériences scientifiques menées avec des enfants), *Du bébé au baiser. De la naissance à l'adolescence* raconte – non sans humour – l'aventure intérieure qui nous fait passer de l'enfance à l'adolescence, depuis l'éveil au monde, la maîtrise de la motricité, l'apprentissage du langage ou la socialisation, jusqu'aux premiers signes physiques et psychologiques qui marquent le passage à l'âge adulte. Choisissons-nous vraiment notre partenaire ? Une belle part est laissée aux études scientifiques qui décortiquent nos attirances. Moins glamour, mais très éclairant !

Arts, histoire & société

Depuis la nuit des temps et sur tous les continents, les fesses font l'objet d'innombrables représentations. Du musée du Louvre au Metropolitan, de la rue à la

plage, en passant par le cinéma et la publicité, *La face cachée des fesses* propose un parcours initiatique qui met à nu l'évolution des fantasmes collectifs que les fesses cristallisent. L'histoire de l'art, l'histoire des mœurs ou la psychanalyse sont ainsi délicieusement convoquées par les réalisateurs pour dévoiler la face cachée de nos fondements. Voilà qui termine cet avant-goût en images sur l'éveil du désir.

Films (fictions et documentaires) évoqués dans cet article disponibles chez PointCulture (www.pointculture.be)

- › Céline SCIAMMA, *Naissance des pieuvres*, Céline Sciamma, 82 minutes, 2006, VN0149.
- › Céline SCIAMMA, *Tomboy*, 84 minutes, 2011, VT0535.
- › Céline SCIAMMA, *Bande de filles*, 112 minutes, 2014, VB1525.
- › Riad SATTOUF, *Les Beaux Gosses*, 90 minutes, 2008, VB0838.
- › Eva IONESCO, *My Little Princess*, 102 minutes, 2011, VM2343.
- › Isabelle MILLET et Patrick BAZIN, *Combien de fois par jour (au maximum) ? Les enjeux de l'éducation à la sexualité en collèges et lycées*, 45 minutes, 2012, TN1671.
- › Thierry BERROD, *Du bébé au baiser. De la naissance à l'adolescence*, 90 minutes, 2011, TN2715.
- › Raphaël VITAL-DURAND et David VITAL-DURAND, *XY. Du baiser au canapé*, 52 minutes, 2006, TN9010.
- › Nils TAVERNIER, *Désirs et sexualités*, 90 minutes, 2004, TJ2541.
- › Caroline POCHON et Allan ROTHSCHILD, *La face cachée des fesses*, 55 minutes, 2009, TJ3810. ●

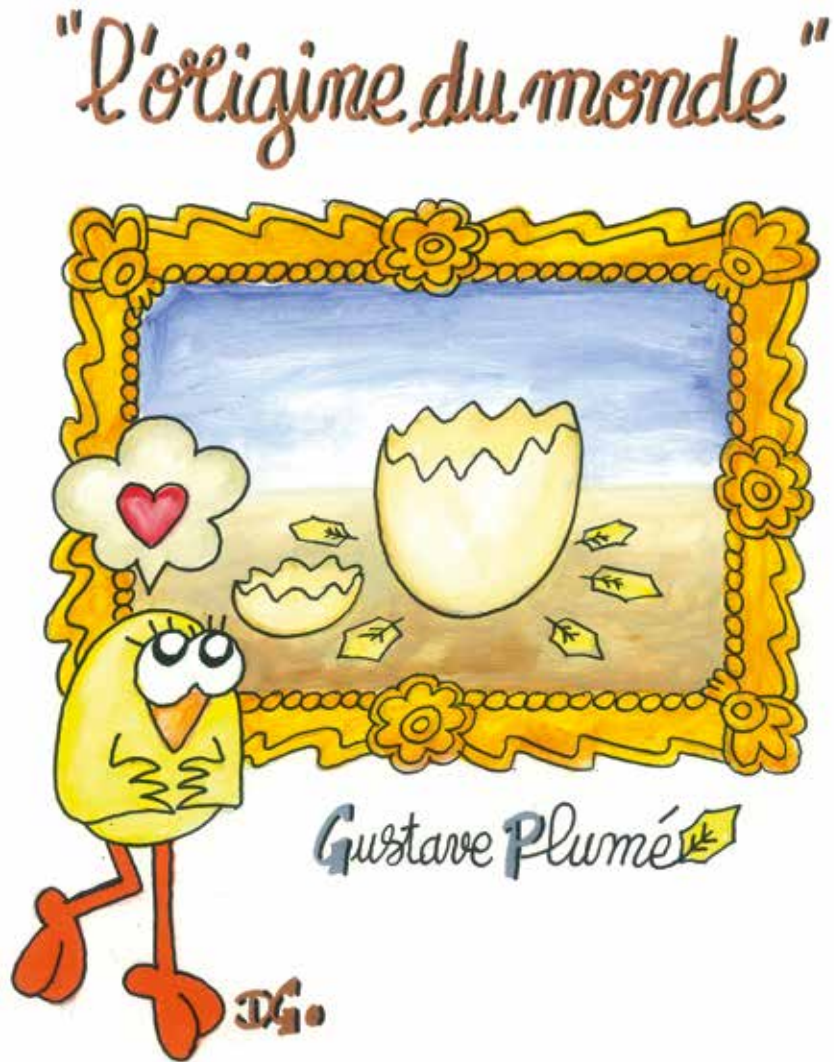


L'Homme : longue histoire d'un animal érotique !

L'homme fait l'amour et se reproduit. Cependant, au-delà de la pulsion instinctive liée à la reproduction, l'animal humain explore des variantes sexuelles et prend du plaisir, voire un bonheur amoureux, dans ces échanges, leurs modalités et leurs représentations. Nous parlerons donc de l'érotisme dans son acception la plus large. Celui-ci semble aussi ancien que l'humanité, et des représentations rupestres remontant jusqu'à environ 100 000 ans avant notre ère en témoignent. Des images, des sculptures, et plus tard des écrits, révèlent que l'érotisme et ses expressions sont omniprésents dans l'histoire des hommes.

Depuis des temps anciens

Force est de constater que la vie sexuelle n'est pas toujours libre dans les sociétés. Les limitations et les prescriptions diverses n'ont pourtant pas empêché l'existence de l'érotisme. D'autre part, dans certaines sociétés, il ne constitue pas un tabou. Ce qui reste une constante est sa présence. Il peut être lié au sacré, à la stimulation des appétits amoureux et à leur évocation, à une idéalisation esthétique ou encore au goût d'un plaisir transgressif. Le lien entre érotisme et sacré peut nous sembler déconcertant, il se retrouve pourtant dans diverses cultures. Des sculptures et bas-reliefs témoignent du rôle essentiel de l'union sexuelle et du plaisir à Sumer et à Babylone. On y rencontre également des textes qui sont des chants d'amour crus datant, pour les plus anciens d'entre eux, du III^e millénaire avant notre ère. Ils révèlent une cosmologie dans laquelle le mariage sacré des dieux était l'objet d'un culte et de célébrations. Ces chants parlent du désir, du plaisir et de l'exaltation de la sensualité. Une hypothèse avancée par Jean Bottéro est que *Le Cantique des Cantiques*, texte chantant l'amour sensuel et d'un caractère plutôt profane,



L'origine du monde par Gustave Plumé, dessin original de David Manuel Garcia

est un héritage de ces chants mésopotamiens. Leur acceptation par les « sévères rabbins » aurait été justifiée par la qualité de leur auteur, le roi Salomon.

D'autres civilisations, comme celles de la Chine ou de l'Inde, attestent aussi de la place essentielle accordée à l'érotisme. Du célèbre *Kamâ Sûtra* aux statues des temples de Khajuraho, la culture indienne souligne l'importance d'un raffinement sexuel. De même, en Chine, les comportements amoureux ont été l'objet d'une littérature et d'une iconographie qui ont fasciné les Occidentaux. « L'art de la chambre à

coucher » a été décrit et illustré depuis les temps les plus anciens. Le Japon a également développé un art d'aimer où l'érotisme a sa place. L'érotisme est aussi bien présent dans le monde arabo-musulman.

De l'Antiquité au monde chrétien

L'Occident et le monde méditerranéen ont été traversés par des évolutions en sens divers. Le monde grec antique est connu pour la liberté de ses mœurs sexuelles, qui coexistait avec une organisation familiale patriarcale.

Homosexualité et bisexualité étaient acceptées. Poésie et théâtre, sculptures ou décors peints nous font découvrir les nuances de l'*eros* grec. S'ils ont été influencés par la Grèce, les Romains avaient leur identité culturelle propre. À l'austérité des premiers siècles de leur histoire ont succédé des mœurs moins austères. Les orgies romaines tant évoquées, les fresques au contenu sexuel explicite révèlent une réelle liberté. Cependant, les Romains étaient aussi des guerriers et l'homosexualité, par exemple, était vue comme infamante, parce qu'elle s'opposait à l'idéal martial du soldat. Elle était donc punissable si elle concernait deux citoyens romains. Par contre, elle n'avait pas d'importance si ces échanges homosexuels se faisaient avec un étranger ou un esclave. Il était banal que des Romains aient des « mignons », le plus souvent des esclaves. La vie sexuelle des Romains a évolué en quelques siècles. Il y a loin entre *L'Art d'aimer* d'Ovide et les écrits de Suétone dévoilant la sexualité d'empereurs qui alliaient parfois cruauté, bestialité et pédophilie.

Le christianisme, en devenant religion officielle dans l'Empire romain, a amené une transformation radicale. Ce sont surtout les écrits de saint Paul qui ont imposé des changements. Statut de la femme réduit, sexualité contrôlée, plaisir interdit, homosexualité condamnée, mépris du corps deviennent les normes. Pendant plus de mille ans, la sexualité ne peut officiellement exister que dans le seul but de procréation. Cela n'empêche pas l'attrait exercé par la vie amoureuse. Le long Moyen Âge ne laisse pas une place très visible à l'érotisme, qui se joue souvent dans la transgression et le secret.

Réhabiliter le corps

La Renaissance remet l'homme au cœur de l'univers et on célèbre à nouveau les plaisirs du corps et les délices amoureux. La poésie de Ronsard ou de Louise Labé, les peintures de Caravage nous montrent que l'érotisme est revenu sur le devant de la scène. Au XVII^e siècle, règles religieuses et lois s'efforcent de contenir les comportements



Le charmeur de phallus, dessin original de David Manuel Garcia

amoureux dans des limites précises, mais une plus grande liberté se fait jour. Différents souverains affichent leurs amours hors mariage. La sexualité est parfois violente, la littérature révèle un penchant pour les descriptions crues, grossières, voire scatologiques. Le XVIII^e siècle est connu pour son libertinage. Le terme libertin désignait celui qui ne croyait pas en Dieu, et ce jugement moral s'étendait à la sexualité jugée coupable qu'on lui attribuait. Une importante littérature érotique nous fait comprendre combien les plaisirs amoureux ont alors leur place dans l'existence. Au XIX^e siècle, des efforts manifestes sont faits pour discipliner les mœurs. Cela n'empêche qu'en parallèle d'une morale familiale où la sexualité est très cadrée, les hommes ont souvent recours aux services de prostituées. Les milieux intellectuels, bohèmes ou artistes font des choix amoureux plus libres. L'homosexualité masculine et féminine y est fréquemment rencontrée.

Le temps des changements

Des débuts du XX^e siècle à nos jours, les mentalités changent. La vie amoureuse peut davantage s'envisager en dehors du mariage, même si certains discours continuent à prôner une morale conjugale traditionnelle. Ébranlées par la Première Guerre mondiale, les sociétés connaissent des changements. La pudeur est moins importante et la nudité moins réprimée. La sexologie fait une entrée officielle en médecine. À partir des années 1960, on voit s'initier des revendications diverses. Les mouvements de libération des femmes vont aborder la question des genres, mais aussi amener de nouveaux droits, comme rendre accessibles à toutes la maîtrise de la reproduction et le droit à l'interruption de grossesse. On considère le plaisir partagé par les deux partenaires comme un élément évident de la vie amoureuse. L'homosexualité est peu à peu mieux acceptée, même s'il reste encore du chemin à parcourir. ▶

- Aujourd'hui, des mouvements en sens divers sont constatés. Une marchandisation du corps et de son image s'est mise en place, avec l'explosion d'une pornographie devenue très accessible. L'apparition du sida a incité à plus de prudence dans les relations sexuelles, mais sans pour autant amener à une vie amoureuse plus contrainte. Certes, des courants conservateurs s'attaquent toujours à des acquis tels que le droit à l'avortement ou le mariage pour tous. Néanmoins, la liberté sexuelle et l'importance accordée au plaisir sont entrées dans les mœurs. Les arts comme la littérature traduisent cette évolution. Malgré des tensions de toutes sortes, revenir à une morale sexuelle plus traditionnelle ne semble pas dans l'air du temps.

L'érotisme, fil rouge dans l'histoire des hommes

Quelles que soient les modalités et les prescriptions concernant la sexualité, la manière de traiter le corps ou de penser le genre, l'histoire des sociétés nous montre que l'érotisme est un fil rouge qui se retrouve toujours au plus intime de la vie des hommes comme dans l'imaginaire des sociétés.

"art afrocoquin"



Art Afrocoquin, dessin original de David Manuel Garcia



Art érotique, dessin original de David Manuel Garcia

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

(plus d'infos sur www.bibliotheques.be)

- › François SOLEILHAVOUP et Jean-Pierre DUHARD, *Érotisme et sexualité dans l'art rupestre du Sahara préhistorique*, L'Harmattan, 2017, 246 pages, 26,00 €.
- › Jean BOTTÉRO et Samuel-Noah KRAMER, *L'érotisme sacré à Sumer et à Babylone*, Berg International éditeurs, 2011, 191 pages, 20,00 €.
- › Claude CALAME, *L'Éros dans la Grèce antique*, Belin, 2009, 311 pages, 11,00 €.
- › Jean-Noël ROBERT, *Les plaisirs à Rome*, Les Belles Lettres, 2005, 247 pages, 21,00 €.
- › Françoise FRONTISI-DUCROUX, Yves BONNEFOY et Jérôme DELA-PLANCHE, *Le désir et les dieux*, Flammarion, 2014, 256 pages, 35,00 €.
- › COLLECTIF, *Le Kâma Sûtra. Spiritualité et érotisme dans l'art indien*, Connaissance des Arts, 2015, 35 pages, 7,25 €.
- › Malek CHEBEL, *L'Érotisme arabe*, Robert Laffont, 2014, 622 pages, 28,00 €.
- › Rossella VODRET, *Caravage. L'œuvre complet*, Silvana Editoriale, 2010, 216 pages, 35,00 €.
- › Patrick WALD LASOWSKI (sous la dir.), *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, 2 tomes, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2000, 1343 pages et 1696 pages, 65,00 € et 66,00 €.
- › Patrick WALD LASOWSKI, *Scènes de plaisir : la gravure libertine*, Cercle d'Art, 2016, 208 pages, 79,00 €.
- › Georges BATAILLE, *L'Histoire de l'érotisme*, Gallimard (Tel), 1976, 232 pages.
- › Georges VIGARELLO, Alain CORBIN et Jean-Jacques COURTINE (sous la dir.), *Histoire du corps*, 3 tomes, Seuil, 2006, 1537 p.
- › Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, 1. La volonté de savoir, 2. L'usage des plaisirs, 3. Le souci de soi*, Gallimard (Tel), 1984.
- › Alexandra DESTAIS, *Éros au féminin. D'Histoire d'O à Cinquante nuances de Grey*, Klincksieck, 2014, 257 pages, 25,00 €.
- › Didier ERIBON, *Réflexions sur la question gay*, Flammarion (Champs essais), 2012, 615 pages, 11,00 €.
- › Stéphanie ARC, *Identités lesbiennes. En finir avec les idées reçues*, Le Cavalier Bleu, 2015, 178 pages, 20,00 €. ●

Éros cultura en Fédération Wallonie-Bruxelles

Une exposition itinérante baptisée *Érothèque*, une Nuit de l'érotisme avec *69 minutes de courts-métrages belges*, un café philo coquin, du slam sous la ceinture, un cabaret chantant diffusé dans les centres culturels ou un apéro-livres en forme de « secrets d'alcôve », à chaque lieu de lecture et de culture sa manière d'aborder l'érotisme sous différentes coutures. Avec finesse et dérision, subtilité et enthousiasme.

De l'amour et des grivoiseries au centre culturel

Geneviève Voisin est comédienne, chanteuse, compositrice et metteuse en scène. En 2009, elle a

fondé sa compagnie, la Compagnie Ah mon Amour !, qui a produit aujourd'hui neuf spectacles, dont *Amour et Grivoiseries*, un cabaret de chansons coquines (Vian, Tachan, Ferrat, Brassens, Guitry, Baudelaire) qui a remporté un large succès, avec plus de 200 dates au compteur et une tournée dans de nombreux centres culturels (Marchin, Bastogne, Dison, Seraing, Montigny-le-Tilleul).

Comment est né ce projet ?

J'ai tout d'abord glané une série de chansons dans la bibliothèque de Vielsalm, mais aussi au sein de l'ex-Médiathèque du Passage 44 (aujourd'hui PointCulture, rue Royale). J'avais envie de monter un spectacle à mi-chemin

entre l'humour et l'érotisme, avec un répertoire à la fois dense, jubilatoire et entraînant, dans l'esprit des cafés-théâtres des années 1930, mais en restant dans la suggestion, la sensualité, l'insolence, la bonne humeur.

Comment s'est construit le spectacle ?

On a travaillé la chorégraphie, la dramaturgie, les costumes, les relations avec le pianiste qui devient un vrai partenaire de scène, avec une mise en scène très dessinée, pour aboutir à ce cabaret à malices, comprenant 16 chansons qui sont autant de petites perles. On a voulu plonger le spectateur dans cet humour délicieux et jamais vulgaire des chansons du siècle passé.



Amour et grivoiseries,
© Compagnie Ah mon Amour !



Comment expliquer son succès ?

C'est un cabaret qui procure, je pense, de la joie et du plaisir. Je m'amuse sur scène et le public le sent. On passe de la *Pipe à Pépé* d'Henri Tachan à *Une femme honnête* de Ferrat, en passant par *Dévaste-moi* de Brigitte Fontaine ou *Fais-moi mal, Johnny* de Boris Vian. Il y a du recul, de l'autodérision, de la pudeur, mais aussi des textes très bien écrits qui nous rappellent combien notre langue française est décidément riche et belle.

Info : Six chansons du spectacle *Amour et Grivoiseries* à voir sur le site www.cie-ahmonamour.com.

Naissance d'une Érothèque

« Depuis l'arrivée du phénomène *Fifty Shades of Grey* (*Cinquante nuances de Grey*, cette romance érotique publiée en 2012 par l'écrivain britannique E. L. James qui a rencontré un succès planétaire), la littérature érotique et les ouvrages sur l'épanouissement sexuel suscitent un engouement sans précédent auprès du grand public, explique Vanessa Visentin, chef de bureau à la bibliothèque centrale du Hainaut. Une question s'est alors posée : quelles places peuvent prendre les bibliothèques pour répondre au mieux aux attentes des lecteurs dans ce secteur spécifique ? »

En octobre 2015, la bibliothèque centrale du Hainaut propose alors aux bibliothécaires du réseau et de la Fédération Wallonie-Bruxelles une formation intitulée « mise en place d'activités en lien avec l'érotisme en bibliothèque ». Pour cela, elle fait appel au bibliothécaire-animateur David Francq, de la bibliothèque Jean de La Fontaine à Ath. Celui-ci connaît bien les collections érotiques de qualité et dispose d'une expérience d'animation depuis plus de cinq ans avec l'organisation de la « Nuit de l'érotisme » (lire par ailleurs).

- Une expo clé sur porte

Pourquoi cet intérêt « nouveau » pour la littérature érotique ? Est-elle une littérature comme les autres ? Comment mettre en valeur ce rayon « sensible » sans choquer son lectorat ? Quelles pratiques de lecture et d'emprunt développer pour transformer un visiteur curieux en lecteur assidu ? Quels types d'activités organiser autour de ce thème ? Autant de questions qui seront au cœur de cette formation, à laquelle participera par ailleurs une sexologue.

Ce module rencontrera un vif succès. « Plus de 25 bibliothécaires se sont inscrits et nous avons rapidement programmé une nouvelle session en 2016, poursuit Vanessa Visentin. Nous

avons travaillé autour des œuvres clés de la littérature érotique, des maisons d'édition de qualité, des ressources documentaires, des animations et des synergies à créer, de l'analyse des freins et des risques liés à ces activités, mais aussi de la frontière entre pornographie et érotisme. C'était extrêmement riche. »

À partir de là, une belle dynamique naît dans l'esprit du nouveau décret favorisant les partenariats et les mutualisations des compétences : dès novembre 2015, un groupe de travail réunissant la bibliothèque centrale, celle d'Ath et neuf bibliothèques du Hainaut (Anderlues, Ath, Belœil, Chapelle-lez-Herlaimont, Erquelinnes, Ham-sur-Heure-Nalinnes, La Louvière, Morlanwelz, Mouscron) va se mettre en place.

« Nous sommes partis d'une page complètement blanche en faisant le constat qu'il n'existe pas d'outils permanents dans ce domaine. Très vite est venue l'idée d'une exposition transportable autour de l'érotisme et de la sexualité dans les livres, en partant des coups de cœur des bibliothécaires. Notre fil rouge, c'est le livre, mais il y a forcément une orientation et un regard subjectif de notre groupe de travail », ajoute Vanessa Visentin.

Pendant plus d'un an, à raison d'une réunion par mois et d'un travail constant de lectures, de recherches, d'écriture et de contacts pour obtenir



Trois affiches de l'Erothèque

les droits d'auteur, la petite équipe va se mettre en action.

Ainsi naîtra l'exposition *Érothèque*, autour de 50 livres et de 15 panneaux thématiques (voir encadré ci-contre), qui fut inaugurée à Ath en février dernier, avant d'être mise à l'honneur durant l'été à la bibliothèque d'Ham-sur-Heure autour de l'événement « 50 nuances de livres » (exposition, littérature, ateliers d'écriture, balade contée, thés...).

« Les uns ont travaillé sur la BD et les mangas, les autres sur les arts et l'érotisme, d'autres encore sur les grands classiques, explique Hakim Larabi, de la bibliothèque de Morlanwez, qui s'est également impliqué dans le projet. L'idée était de faire sauter les tabous et les préjugés, de montrer la richesse culturelle et la diversité de ce thème. »

Le visuel de l'expo et la campagne de communication ont été confiés à la jeune artiste Tarte Tatin, et la réalisation aux éditions Sepia.

« L'Érothèque va tourner autant que possible et, on l'espère, être accompagnée d'animations pour que ce sujet passionnant puisse vivre pleinement dans toute la Fédération Wallonie-Bruxelles », ajoutent ses concepteurs.

Parallèlement à cela, la bibliothèque centrale du Hainaut, toujours avec l'aide de David Francq, a constitué un lot thématique de plus de 250 ouvrages sur l'érotisme. Celui-ci pourra, au même titre que l'exposition, être emprunté gratuitement par toutes les bibliothèques de la province de Hainaut et hors de la province.

- En pratique

L'exposition *Érothèque* sera présentée en février 2018 (Saint-Valentin oblige !) à la bibliothèque de Mouscron et à celle de Chapelle-lez-Herlaimont. Elle sera à Belœil en mars et avril 2018 (avec le projet « La bibliothèque s'expose ! »), en mai 2018 à la bibliothèque d'Anderlues, et à partir de septembre à La Louvière. Cette exposition est empruntable gratuitement auprès de la bibliothèque centrale du Hainaut (064 31 25 03 ou vanessa.visentin@hainaut.be).



Venus Poetica, Cabaret La Zone à Liège, © Cha Matcha

- L'expo en 15 panneaux

- Cover « Érothèque »
- Érotisme, sexualité, livres... et plus si affinités !
- Tout tout tout vous lirez tout sur...
- Voyages sensuels... en Afrique, en Amérique...
- Voyages sensuels... en Asie
- Par le trou de la serrure : Reg'Arts érotiques
- L'érotisme dans les arts du spectacle et de l'image
- Lectures non scolaires... ou presque !
- Des œuvres dangereuses ?
- 50 nuances d'érotisme
- Bandes dessinées
- Manga érotique
- Sexe, vieillesse et handicap
- L'érotisme pêle-mêle
- Quand sexe et humour se rencontrent

Venus Poetica, tout en performance !

Lisette Lombé est ce qu'on appelle une artiste « multidisciplinaire ». Romaniste de formation, elle a travaillé dix ans comme enseignante et comme coach emploi, avant de se lancer dans la création « d'objets poétiques ». Textes, collages, performances, écriture, installations..., la Liégeoise multiplie les expériences artistiques et les ren-

contres de l'Irak au Congo, du Maroc au Sénégal. Amoureuse des mots, féministe dans l'âme, voyageuse devant l'éternel, elle ne manque ni de projets ni d'idées, qu'elle développe également en Fédération Wallonie-Bruxelles (secteur associatif, PointCulture...).

« Après avoir découvert l'univers du cabaret burlesque, ainsi que le concept américain des Naked Girls Reading, ces effeuilleuses qui lisent à haute voix des textes littéraires au sein de groupes de lecture, j'ai imaginé une série de performances avec l'objectif de bousculer les sens des spectateurs et les codes de la poésie érotique », nous explique l'artiste.

En 2015, elle présente *Black words* à l'Underground Poetry Fest de Bruxelles, un spectacle qui mélange le slam, la danse, les musiques électroniques et la projection de photos, où Lisette Lombé questionne les stéréotypes liés aux corps et aux sexualités de femmes noires. Et dans la foulée, elle se lance dans l'aventure *Venus Poetica*, qui s'inscrit dans cette même envie de « croiser les genres ».

Membre fondatrice du collectif L-SLAM, elle invite alors une série d'artistes (chanteuses, performeuses, musiciennes...) autour d'un atelier d'écriture, d'une performance collective, d'un « workshop effeuillage » et

► d'un micro ouvert de poésie érotique. Ce travail sera présenté dans le cadre de la Nuit de l'érotisme, organisée en février dernier à Ath. « Ce projet est toujours en chantier, avec l'idée d'aller au-delà du thème de l'érotisme et de croiser les questionnements autour des identités sexuelles, de l'interculturalité, de la représentation des corps "hors-norme", de la grossophobie. On va travailler avec la communauté LGBT, avec des femmes, avec l'idée de rendre visible ce qui ne l'est pas assez, d'interpeller et de faire réfléchir », explique Lisette. Une passionnante réflexion artistico-politique qui, par les temps qui courent, ne manque ni de pertinence ni de piquant.

En parallèle, l'artiste poursuit son travail autour, cette fois, de l'épuisement professionnel. Sa performance *La magie du burn-out*[®] a été présentée au printemps dernier au centre culturel des Chiroux, à Liège. Avec un premier livre paru cet automne aux éditions Image Publique.

Info : lisettelombe.com, Facebook Lisette Lombé

La praline et le Chauve Sourit

Bibliothécaire-documentaliste à Morlanwez, spécialiste de la BD et des mangas, membre du comité de rédaction de *Lectures.Cultures*, Hakim Larabi a également une autre vie comme slameur au sein du collectif carolo Goslam City. À mi-chemin entre la création artistique et le travail social, ce collectif organise des ateliers d'écriture et de slam en partenariat avec les écoles et le secteur associatif de la région. En février dernier, lors de la Nuit de l'érotisme, Hakim, mieux connu sous son pseudonyme du « Chauve Sourit », est intervenu dans le projet *Venus Poetica* porté par Lisette Lombé (lire ci-dessus).

Voici un extrait de son texte intitulé *Praline* :

« Allez, viens on va se poser tranquille, lever le pied avant de devenir dingue, dingue, Je suis dingue de toi !

Je m'étais promis de ne pas retomber dans le panneau

Pas né de la dernière pluie et pourtant, à chaque fois,

Je retombe les deux pieds dans le plat...

Plat pays qui est le mien... malgré tes courbes vertigineuses et toutes ses pentes que j'ai dû grimper.

(...)

Exercice de style,
Sortir de sa zone de confort, comme un coffre-fort

Comme un coffre qu'on fore
Excitation, extraction du trésor
Ton butin ? T'en butes un !
Putain !!!

T'as pas le choix

C'est lui ou toi ou vice et versa
Un autre prendra ta place et toi, tu attendras que jeunesse se passe...

Mais ça ne passe pas !

(...)

C'est grave docteur ?

Non, Chauve sourit... ce n'est pas grave, c'est une question de gravité

Tu te fous de moi, docteur ?

Non, je m'explique, c'est une question de gravité qui répond aux lois de la physique

Mais oui, loi universelle de la gravitation

Contraction des cœurs

Attraction des corps

Action d'un champ magnétique sur un aimant

Attraction - répulsion

Elle était le champ magnétique, j'étais l'aimant !

C'est élémentaire et pourtant, à chaque fois, je retombe les deux pieds dans le plat

Plat pays qui est le mien qui me pousse vers le bas, me met à genoux et au sol me retient !

Plus j'étais lourd avec elle, plus rapide était la chute, sans réception

Loi universelle de la gravitation

Plus j'étais lourd avec elle, plus rapide était la chute, sans réception

Loi universelle de la gravitation

Et aujourd'hui, si j'écris de la poésie avec beaucoup de légèreté, c'est pour défier ces lois de la gravité et éviter de rester cloué au sol.

Mais si malgré tout, grâce à ce texte je peux pécho ce soir, on peut se voir après, je vous refilerai quelques pralines fourrées et mon numéro de téléphone... »

Roman libertin et roman érotique

Où est né le roman libertin ? Qu'est-ce que le libertinage ? Quel type d'idéologie véhicule-t-il ? Comment Sade et Voltaire ont-ils exploré cette voie ? Pourquoi ce type de littérature est-il parfois considéré comme un « mauvais » genre ? Où se situe la genèse du roman érotique ? En quoi a-t-il été un courant dissident ? Qui était Théophile Gauthier, ce « pornographe » avec sa fameuse *Lettre à la Présidente* ? Voici quelques-unes des thématiques qui figuraient, en novembre 2002, au programme du quatorzième et passionnant colloque international des paralittératures de Chaudfontaine, intitulé *Le roman libertin et le roman érotique*, organisé par un comité organisateur composé d'universitaires (ULg, ULB, FNRS, Paris Sorbonne...). Celui-ci était essentiellement tourné vers la littérature du XVIII^e et du XIX^e siècle, mais il a également abordé la question de l'écriture érotique féminine actuelle, avec les écrivaines Nathalie Gassel et Claire Huynen. Une source documentaire¹ de premier plan pour tous les spécialistes et/ou amateurs de la littérature qui souhaitent explorer certains pans spécifiques de ce courant peu ou mal connu.

Des secrets d'alcôve lus à voix haute

Une fois par mois, c'est devenu une tradition à la bibliothèque de Namur, on s'offre un petit apéro-livres. Sur le temps de midi, pendant la pause boulot, les lecteurs sont invités à participer à ce petit moment de détente thématique. Il y a des extraits de textes, des mots lus à voix haute et du... jus de fruits. « Il s'agit de coups de cœur de lecteurs et de bibliothécaires, des textes français ou étrangers, contemporains ou non. On travaille sur la sonorité de la langue, sa richesse, le rapport entre l'écrit et l'oral », explique Catherine de Biourge, bibliothécaire à la Ville de Namur. C'est aussi une manière de rappeler que la littérature est aussi là pour être entendue. »

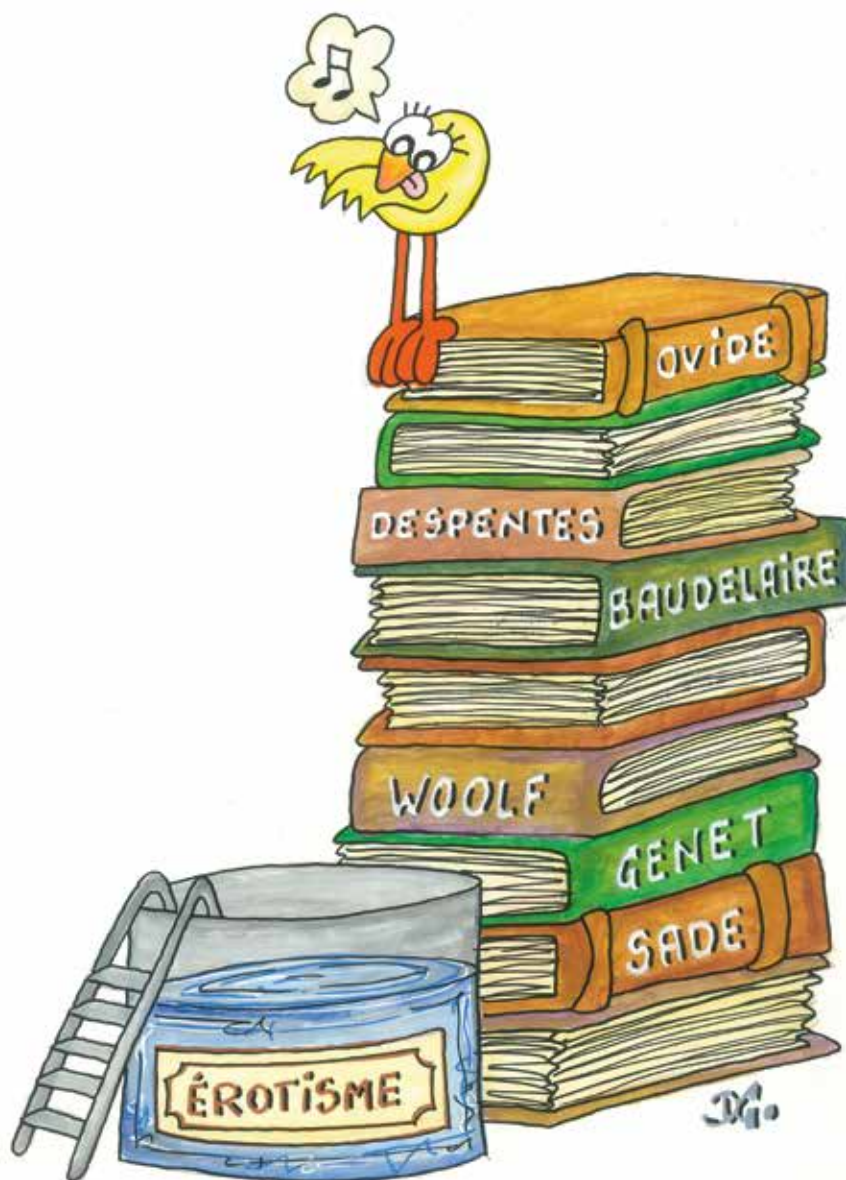
Régulièrement, donc, et bien avant le succès de l'Intime Festival voisin, ces

bibliothécaires ont décidé de faire résonner les auteurs dans les oreilles de leurs usagers. Un projet qui remonte à plusieurs années et qui a également trouvé son prolongement au travers de l'initiative « Lire la rue », lancée en 2014. « Les rues de Namur lisent aux éclats, meurent de lire, éclatent de lire, lisent à gorge déployée, lisent sous cape, lisent aux larmes, lisent à en faire pipi dans sa culotte, hurlent de lire, lisent de plaisir et se tordent de lire, pouvait-on lire dans le programme diffusé alors. Des dizaines de « livreurs » lisent à haute voix dans les rues, un livre à bout de bras, des textes courts choisis pour le plaisir qu'ils procurent à ceux qui les entendent. » « À l'époque, nous nous étions associés avec la Fondation Lire le monde, explique Catherine de Biourge. On débarquait en rue, on lisait de courts extraits, c'était extrêmement gai et stimulant. »

En 2015, l'équipe namuroise avait organisé un apéro-livres un peu coquin intitulé *Secrets d'alcôve*. Des extraits d'auteurs classiques (le marquis de Sade, Henri Michaux, Guy de Maupassant...) ont été soigneusement sélectionnés, et des lecteurs non professionnels les ont lus en public. « Il y avait un public varié, avec des habitués, des personnes plus âgées, et c'était très amusant. »

Aujourd'hui, la littérature érotique a toute sa place dans les rayons namurois. Les ouvrages sont clairement identifiés (à l'aide d'une pastille... rose), les collections sont régulièrement étoffées, certains bibliothécaires se sont spécialisés dans la matière en suivant des formations, et le public, « majoritairement féminin », souligne Catherine de Biourge, peut compter sur une sélection de qualité, entre la mise à disposition des incontournables best-sellers et des ouvrages plus pointus. Par ailleurs, la poésie érotique est régulièrement abordée au sein de la Maison du Conte voisine (lectures, sélections...), un autre partenaire de choix de la bibliothèque de Namur.

Infos : bibliothèque communale de Namur, 08 / 24 64 40. Maison du Conte de Namur : www.maisonducontenamur.be.



Eros littéraire, dessin original de David Manuel Garcia

La « Nuit de l'érotisme » à Ath

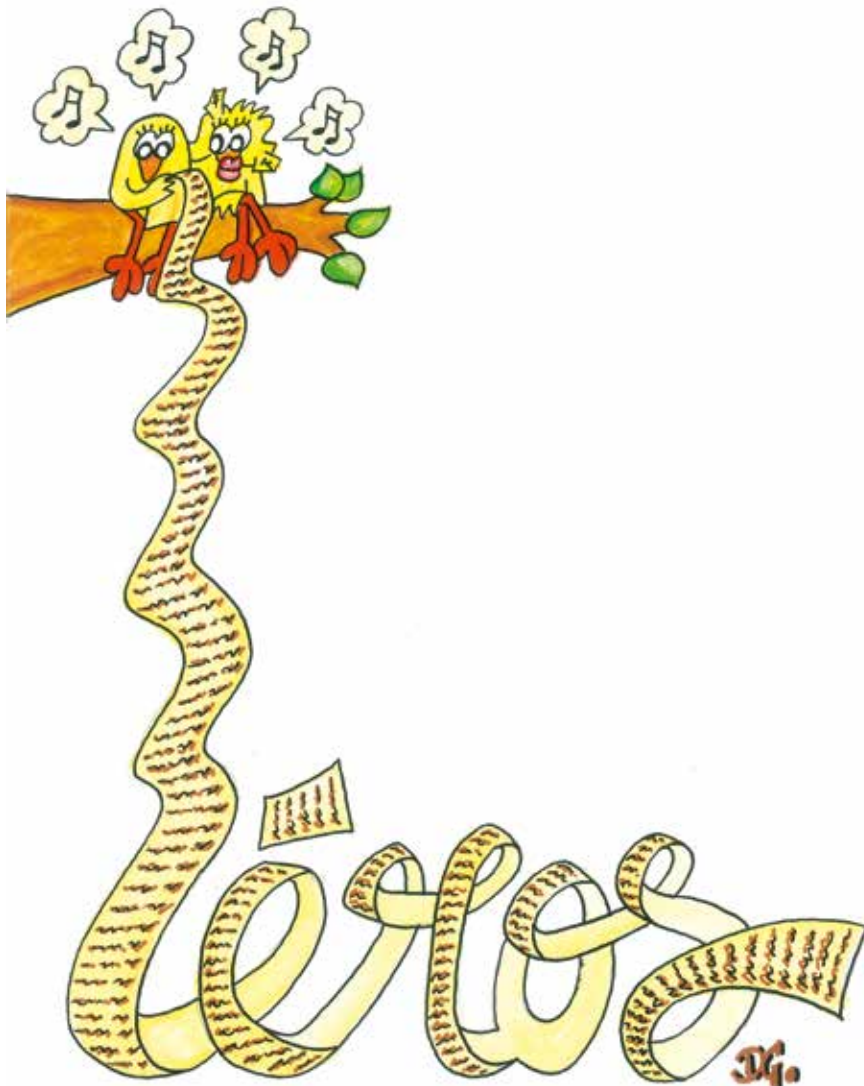
En février dernier, la bibliothèque Jean de La Fontaine, à Ath, a organisé sa 5^e Nuit de l'érotisme. Au programme : la présentation d'une sélection de romans érotiques et d'ouvrages sur la sexualité, une conférence de la psychologue et sexologue Séverine Acquisto intitulée *Est-ce réellement utile de lire des histoires coquines ?*, la performance-spectacle *Venus Poetica*, et une nuit érotique au cinéma l'Écran, avec la projection de *69 minutes de courts-métrages belges*, une sélection de petits films de fiction, d'animation et de vidéo-clips. Initié par David Francq, bibliothécaire-animateur, cet événement se

veut à la fois informatif et festif, vivant et réflexif. Il permet d'aborder le sujet sans tabou ni vulgarité. Avec l'idée d'amener le lecteur à dépasser les clichés et à s'interroger sur toutes les facettes de l'érotisme (le désir, les fantasmes, l'attirance, la représentation du corps, l'acte sexuel, la stimulation de l'imagination).

Infos : 068 / 26 92 47, www.ath.be/loisirs/culture/bibliotheque.

Un café philo à Charleroi

« Des banquettes de velours rouge, une lumière tamisée, nous mettrons le fond, mais aussi la forme, car lorsque l'on parle d'amour sensuel, la limite à ne pas franchir n'est jamais bien loin !



Liberté d'écrire, dessin original de David Manuel Garcia

Désirs à nu sur la scène francophone

Ces dernières années, plusieurs pièces de théâtre, produites ou diffusées en Fédération Wallonie-Bruxelles, ont exploité le thème de l'érotisme.

Il y a notamment la récente « conférence performative » *Looking for the putes mecs*, de Diane Fourdrignier et Anne Thuot, soutenue par le théâtre de la Balsamine, le théâtre de l'Ancre et le théâtre des Doms. Un spectacle accessible aux plus de 16 ans qui bouscule les consciences et les conventions en abordant, de manière frontale, la question de l'accès au sexe direct chez les femmes : comment peuvent-elles assouvir leurs fantasmes ? Comment peuvent-elles recourir aux services d'un ou d'une prostituée ? Un thème peu abordé dans le théâtre et traité sans ambages.

Il y a évidemment les fameux *Monologues du vagin* d'Eve Ensler, pièce créée en 1996, largement adaptée sur nos scènes et présentée dans de nombreux centres culturels francophones (Uccle, Nivelles, Charleroi...).

On pense aussi aux *Monologues voilés*, mis en scène par Adelheid Roosen et Isabelle Wéry au départ de témoignages de 70 femmes musulmanes réalisés aux Pays-Bas. Une galerie de 12 monologues à la fois drôles, poétiques et émouvants, qui a largement touché le public belge et au-delà, avec une grande tournée francophone de plus de 150 dates !

Il y a également les *Contes coquins* de Sophie Didier et Jérémie Vanhoof, peuplés de jeunes filles farouches, de fruits défendus, de sensualité et d'amour, et qui a tourné à Avignon, mais également à Arlon, Tenneville et dans de nombreux centres culturels en Wallonie.

On pense enfin aux *Zakouskis Érotiks*, produits par le Tof Théâtre, trois courts spectacles de marionnettes pour adultes qui ont fait parler d'eux jusqu'en France.

Une liste (non exhaustive) de pièces qui font sourire ou grincer des dents, rougir un peu, pour réfléchir ensuite. ●

Note

1 Les actes du colloque *Le roman libertin et le roman érotique* ont été publiés sous la forme d'un ouvrage collectif aux éditions CEFAL (2006). Une version électronique est également disponible. Infos : Bibliothèque des littératures d'aventures, voie de l'Air Pur, à Chaudfontaine (Beaufays), 04 / 36 15 681.

► Un brin de retenue, donc, un zeste d'effusion... La soirée promet de belles historiettes, licenciées, mais non sans moral ! »

Sur papier, déjà !, ce café philo organisé le 9 février dernier à Charleroi, à l'initiative de la bibliothèque de l'Université du Travail, la Maison du Conte, le CAL et le café Le Gendal, s'annonçait chaudement philosophique ! Organisée à l'initiative de Maximilien Dorseuil, animateur au CAL, cette soirée baptisée *Les mots et la chose* s'appuyait sur les lectures d'un conteur. À l'affiche, très éclectique : le poème signé de Lattaignant, *Le Banquet* de Platon, des blagues coquines, la *Lettre de George Sand* à *Alfred de Musset* (à lire une ligne sur deux)...

« À partir de ces lectures vivantes accompagnées ensuite d'une animation gérée par un philosophe, l'idée était d'amener les participants à exercer une pensée critique et à aborder de manière accessible différents concepts, explique Pauline Savaux, coordinatrice-animatrice. Au cours de la soirée, différents sujets ont émergé autour de ce que l'on montre et de ce que l'on cache, de l'intime, de la subversion, du plaisir et de la souffrance, etc. Le public a été très réactif et intellectuellement en éveil. C'était très fécond comme soirée. »

Un café philo qui se poursuit depuis lors sur d'autres chemins (le voyage, la gourmandise, la fidélité...). Pour stimuler les sens et les méninges du public carolo.

Infos : biblio.ut.be, 071 / 53 13 33.

Érotisme en bibliothèque ? L'exemple d'Étalle

A lors que la bibliothèque centrale du Hainaut développe un fonds thématique sur l'érotisme, que la bibliothèque Jean de La Fontaine d'Ath organise une « Nuit de l'érotisme », un autre opérateur intègre ce thème à son plan de développement de la lecture.

C.R. : Tout d'abord, selon vous, pourquoi proposer de la littérature érotique en bibliothèque ?

D.M. : Tout simplement parce que sexualité et érotisme font partie de la vie des lecteurs, au même titre que d'autres aspects de la vie privée.

C.R. : Depuis quand avez-vous développé ce type d'offre ? Quels ont été les éléments déclencheurs ?

D.M. : La sortie de *Cinquante nuances de Grey*, puis d'autres séries comme *After*, ont créé un véritable engouement. Des lecteurs – je devrais dire plutôt des lectrices –, sont venu(e)s pour ces titres puis étaient en attente d'autres livres, d'autres choses. Le besoin était là. Les bibliothécaires de l'équipe ont analysé les collections disponibles dans ce domaine à Étalle et dans le réseau des bibliothèques. Elles ont constaté que nous avions peu de choses. Nous savions qu'il existait des textes en prose ou en vers d'une autre « qualité » que *Fifty Shades*. Très vite, il nous a paru essentiel d'actualiser, d'augmenter et de diversifier ces collections en y mobilisant les moyens humains et financiers nécessaires et en constituant un cadre pour les proposer et les mettre en valeur.

Notre plan de développement de la lecture avait prévu de travailler autour d'un thème saisonnier, avec nos divers publics et partenaires. Le choix du « Printemps de l'Amour » s'est donc imposé naturellement pour la saison 2016.

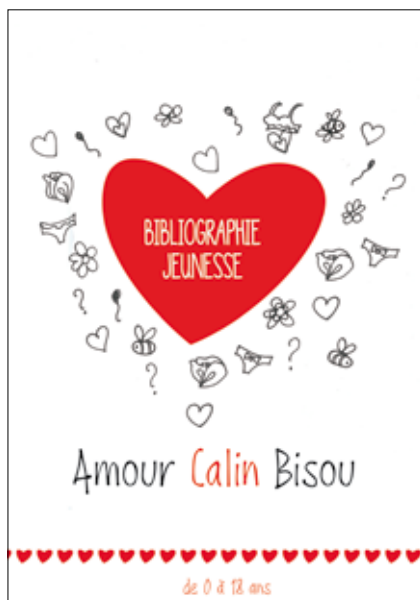


Hommage à Jean Genet, dessin original de David Manuel Garcia

C.R. : Pour ce « Printemps », votre équipe s'est-elle entourée de spécialistes ?

D.M. : Nous ne pouvons pas être compétentes en tout. L'Amour avec un grand A méritait bien que l'on s'adresse à une sexologue clinicienne, Marylène Nicolay, qui a élargi nos connaissances. Sexualité et érotisme figurent dans des ouvrages de fiction, en docu-

mentaires, mais aussi en BD, dans des romans graphiques, dans des textes anciens, dans les littératures orientales, japonaises... Ces livres touchent tous les âges et tous les niveaux de lecture. Nous avons également proposé, à la bibliothèque, une formation à la littérature érotique pour bibliothécaires et animateurs. Une étape primordiale pour proposer des lectures selon les âges et les sensibilités !



► **C.R. : Avez-vous gardé une trace de cette formation ?**

D.M. : Nous avons édité deux bibliographies sélectives : *Amour Calin Bisou*, pour la jeunesse, et *Amour Émoi*, pour les adultes. Ces bibliographies, mises en pages de manière attractive par notre animatrice et infographiste, contiennent un choix d'ouvrages disponibles dans notre bibliothèque et pour le réseau.

C.R. : Le « Printemps de l'Amour », de quoi s'agit-il exactement ?

D.M. : Une belle façon de travailler pour l'équipe en diversifiant et approfondissant des liens partenariaux appropriés : avec la commune d'Étalle, les bibliothèques centrale et itinérante de la province de Luxembourg, l'équipe

pédagogique de l'école spécialisée « La Providence », les équipes pédagogiques des écoles primaires et maternelles, le Centre d'éveil artistique, etc. Nous avons atteint nos publics les plus proches, comme les plus éloignés de la lecture : les enfants des écoles, les adolescents de l'enseignement spécialisé, les familles, le public adulte... La bibliothèque était visible de tous !

Un soir, les lumières de la bibliothèque se sont tamisées, le lieu s'est feutré. À la lueur des bougies et à la saveur d'un pétillant, les adultes ont écouté des contes coquins. Un moment tout en douceur, sans vulgarité, mais sans fausse pudeur. La conteuse s'était tue et le public restait, rêveur. Les ouvrages érotiques ont été empruntés, lus et réempruntés par d'autres, sur base de commentaires parfois enthousiastes !

C.R. : L'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle faisait-elle partie de votre projet ?

D.M. : Oui. Nous avons également planifié des ateliers EVRAS pour les classes de l'enseignement spécialisé : un élément essentiel dans notre rôle d'éducation permanente ! Le centre PMS a assisté à ces ateliers. L'équipe pédagogique est revenue ensuite vers nous avec des témoignages plus que positifs. La bibliographie pour la jeunesse constitue un véritable outil de travail pour ces enseignants.

C.R. : Qu'avez-vous proposé spécifiquement pour les enfants ?

D.M. : Nous avons prolongé avec des animations autour des albums *Amour Calin Bisou* pour les classes du primaire, et avec une conférence sur les questions sexuelles des enfants à l'usage des parents.

C.R. : Quelle conclusion tirez-vous de cette expérience ?

D.M. : La littérature érotique a sa place en bibliothèque. En présentant un large panel, l'effet « choquant » s'atténue. Il permet à certains d'oser emprunter des ouvrages. L'évaluation du « Printemps de l'Amour » a clairement montré les résultats positifs à court et à long termes, sur tous les publics. L'intérêt se mesure au-delà du territoire d'Étalle, puisque nous constatons l'influence constructive de notre travail sur les professionnels de l'enfance et les professionnels de la lecture.

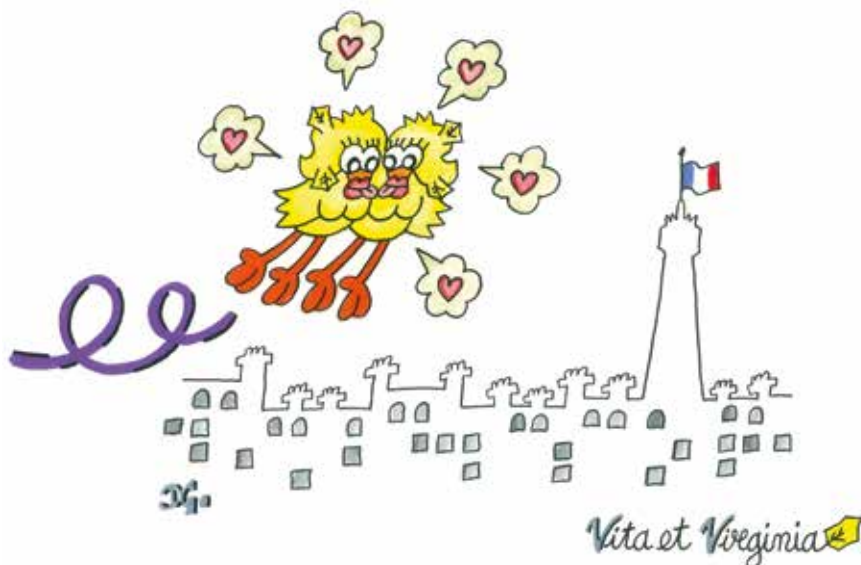
Une leçon à retenir est qu'il faut ménager, pour les adultes comme pour les plus jeunes, des moments de pure détente, en éloignant momentanément le côté informatif. Il convient de dépasser tout préjugé ou toute sensibilité personnelle.

Infos : Bibliothèque communale, 4 rue du Moulin à 6740 Étalle - Tél. : 063 60 13 88 - Mél : bibliotheque.locale.etalle@province.luxembourg.be - Site : etalle.be/bibliotheque - Facebook : www.facebook.com/bibliothequed.etalle ●

La littérature érotique dans les bibliothèques françaises : une présence timide

Contrairement aux autres littératures de genre, en particulier le roman policier et la science-fiction, la littérature érotique a du mal à trouver sa place dans les bibliothèques publiques françaises. Une situation qui s'explique en grande partie par la méconnaissance des professionnels de ce pan de l'édition et par la crainte du qu'en-dira-t-on.

L'engouement suscité parmi les lecteurs, ou plutôt les lectrices, par le phénomène éditorial de la trilogie *Cinquante nuances de Grey*, de E. L. James, a incité un certain nombre de bibliothèques publiques françaises à constituer un fonds de littérature érotique, ou à le renforcer quand il existait déjà. Cependant, malgré ce frémissement, la littérature érotique peine encore à se tailler une place significative dans les collections de lecture publique. Il est également difficile de savoir combien d'établissements disposent d'une offre dans ce domaine et quelle est l'importance de ces collections, car les titres sont le plus souvent dispersés parmi la fiction adulte plutôt que rassemblés, comme c'est désormais le cas partout pour les romans policiers ou la science-fiction, et ne reçoivent pas d'indexation spécifique. L'expérience de la médiathèque Landowski à Boulogne-Billancourt, dans la proche banlieue parisienne, est représentative de la manière dont les bibliothèques gèrent ce type de collections. L'établissement a fait des acquisitions en 2015 pour répondre aux demandes de lectrices qui avaient apprécié la trilogie de E. L. James et qui souhaitaient trouver d'autres livres de ce genre. La collection compte 90 références, dont 80 romans et une dizaine d'essais et d'anthologies de pièces de théâtre et de poésie, auxquelles s'ajoutent quelques bandes dessinées et 72 livres électroniques.



Vita & Virginia, dessin original de David Manuel Garcia

« Nous n'avons pas fixé de limites précises à ce que nous nous autorisons à acheter, car il y a autant de définitions de l'érotique que de lecteurs, explique Vincent Chevalier, responsable de la médiathèque Landowski. Par exemple, *Cinquante nuances de Grey* est considéré par certains comme du roman pornographique et par d'autres comme du roman sentimental. » Les romans sont rangés avec la littérature pour adulte, mais sont signalés par une pastille placée sur leur tranche, représentant une chaussure à talon aiguille. Les BD sont également mélangées aux autres, mais portent un bandeau « Pour public averti ». Ce fonds n'a pas fait l'objet d'une attention particulière depuis sa création : pas de nouvelles acquisitions depuis 2015, et pas d'animations spécifiques. La bibliothèque, dont quelques agents ont suivi en janvier 2016 la formation dispensée par Mediadix, le Centre régional de formation aux carrières des bibliothèques d'Île-de-France, intitulée « Pour adultes avertis », prévoit de mettre à jour ce fonds et de program-

mer des lectures de textes à l'occasion de la Saint-Valentin. « Avoir mis en place ce type de fonds nous a permis de montrer aux lecteurs que nous sommes à leur écoute, attentifs aux nouveaux goûts et aux nouvelles tendances, et que toutes les littératures ont leur place en médiathèque, même celles qui sont parfois considérées comme des "sous-littératures", argumente Vincent Chevalier. Grâce aux conseils des libraires et des bibliothécaires spécialisés, nous avons aussi essayé de proposer à notre public des textes qui bénéficient d'une visibilité médiatique moindre, mais qui méritent d'être (re)découverts. »

La médiathèque André Malraux, à Strasbourg, a adopté une attitude comparable. Elle possède 455 titres indexés sous « littérature érotique », un terme qui recouvre cependant des ouvrages aussi divers qu'un auteur arabe du XIX^e siècle, l'un des romans épicés de Sylvia Day, ou encore un roman qui contient seulement un passage considéré comme érotique. « Nous achetons des titres représentatifs, des best-sellers comme

► *Cinquante nuances de Grey*, des classiques comme Sade, de la *mum porn* car cela correspond à une tendance que l'on suit sans état d'âme, explique Nicole Laurent, responsable du département Langues et Littérature de la bibliothèque André Malraux. Mais nous le traitons comme d'autres secteurs. Nous n'avons pas de politique particulière et je ne pense pas que ce soit assez important pour constituer une collection à mettre à part, c'est une niche. »

Un secteur méconnu

Plusieurs facteurs freinent le développement de collections érotiques en lecture publique. La première est la méconnaissance de ce secteur particulier de l'édition. « Souvent, les bibliothécaires ne se sentent pas compétents pour faire des acquisitions dans ce domaine qu'ils connaissent mal, note William Jouve, conservateur des bibliothèques, qui faisait partie des intervenants de la journée d'étude de Mediadix sur le sujet. Le roman policier et la science-fiction ont pignon sur rue en bibliothèque et c'est très bien. Mais quand il s'agit d'acheter du Barbara Cartland, qui constitue la face soft de la littérature érotique, cela provoque un débat. Certains professionnels considèrent que cela ne correspond



Emmanuelle, dessin original de David Manuel Garcia

pas aux missions des bibliothèques. » Comme la SF, la fantasy ou les mangas par le passé, la littérature érotique n'est pas toujours considérée comme une littérature légitime, digne d'intégrer des collections de bibliothèques. Les restrictions budgétaires, la peur de provoquer des réactions indignées des lecteurs ou des élus – comme cela s'est vu à plusieurs reprises récemment avec des livres pour la jeunesse sur le genre –, l'absence de demande explicite de la part des usagers pour ce type de

littérature constituent autant de freins supplémentaires. « On sent un retour de la moralité, observe William Jouve, qui fut danseur avant de se tourner vers les carrières des bibliothèques, et qui s'est intéressé au rapport au corps dans le cadre de ses études de littérature comparée. La seule façon dont la littérature érotique a pu se développer, c'est dans une version affadie, très marketée, telle que celle véhiculée par *Cinquante nuances de Grey*. Je trouve pourtant important d'avoir ce genre de fonds en bibliothèque, car cela donne un double négatif de la littérature traditionnelle et des éléments sociologiques qui permettent de comprendre l'état du monde à un moment donné, comme c'est le cas aussi avec le roman policier. »

Frédéric Lévêque, responsable de la librairie spécialisée La Musardine, à Paris, constate que le courant « *mum porn* », né dans le sillage de *Cinquante nuances de Grey*, a créé un nouveau lectorat, très majoritairement féminin, qui ne se tourne que très rarement vers des livres plus ouvertement érotiques, voire pornographiques. « Dans un premier temps, on a pensé qu'on allait pouvoir s'accrocher au succès de *Cinquante nuances de Grey* et que cela nous donnerait de la visibilité, mais cela n'a pas été le cas », analyse le libraire. La Musardine et Tabou sont les seuls éditeurs dédiés exclusivement à la littérature érotique et pornographique. Le premier décline ses publications dans plusieurs collections, notamment « Media 1000 », petits ouvrages franchement pornographiques, « Lectures amoureuses », créée par Jean-Jacques Pauvert et dédiée aux classiques du genre, ou encore « Point G », où les livres sont signés exclusivement par des femmes. « Le secteur se féminise, confirme Frédéric Lévêque. Je vois aussi un peu plus de femmes parmi les clients de la librairie. » À côté des deux éditeurs spécialisés, le secteur est occupé par de microéditeurs à la durée de vie incertaine, par l'autoédition, et par des marques gérées par des éditeurs généralistes désireux de surfer sur la tendance des romans « *spicy* », notamment



Marabout avec « Red Velvet », ou encore Bragelonne. « On sent le retour à une certaine moralité, conclut Frédéric Lévêque. Il y avait plus d'audace dans les titres, dans les couvertures de livres, il y a une quinzaine d'années. »

Bibliothèque Charlotte Delbo : l'exception

Avec son fonds de littérature érotique riche de 600 références, rassemblées dans un espace dédié bien identifié de la section adulte, la bibliothèque Charlotte Delbo, dans le réseau de lecture publique parisien, fait figure d'exception. Chaque établissement du réseau parisien devant disposer d'un fonds spécialisé, la bibliothèque Charlotte Delbo choisit dès son ouverture de proposer un fonds de littérature érotique, qui fait écho au passé de son quartier, haut lieu de la prostitution et des maisons closes au XIX^e siècle. Le fonds propose aujourd'hui 400 romans, 150 bandes dessinées et fanzines, une cinquantaine de documentaires. Le coin qui lui est réservé, au fonds de la section adulte, est signalé par un panneau rose et agrémenté de deux sièges. Il est interdit aux enfants, de même que l'emprunt de ces ouvrages, et bénéficie d'un budget d'acquisition annuelle d'environ 1000 euros. Le fonds est mis en valeur par une animation annuelle, des lectures de textes. Pour Jacques Astruc, responsable des collections adultes et du fonds érotique de la bibliothèque Charlotte Delbo, gérer ce type de fonds dans une bibliothèque de quartier au public essentiellement familial ne pose pas de problème particulier. « Nos lecteurs sont informés, ils ne montent pas à l'étage des collections adultes avec des enfants, explique le bibliothécaire. La banque de prêt est commune aux sections adultes et jeunesse, il faut donc être discret. Je pose les livres sur la quatrième de couverture, par exemple. Nous avons eu un lecteur qui commentait les BD qu'il nous retournait, on lui a demandé de s'abstenir. Il faut gérer la situation, mais globalement, cela ne pose aucun problème. »

Pourtant inscrit dans l'identité de la bibliothèque dès ses origines, ce fonds



L'empire des sens, dessin original de David Manuel Garcia

ne fait cependant toujours pas l'unanimité parmi les usagers. « Nous avons parfois des réactions indignées de certains lecteurs qui estiment que leurs impôts ne devraient pas être dépensés ainsi », reconnaît Jacques Astruc. Certains de ses collègues n'approuvent pas non plus le choix de Jacques Astruc, qui a décidé à son arrivée, il y a quelques années, de faire entrer dans le fonds des titres plus franchement pornographiques, tels que ceux de la collection « Média 1000 » de La Musardine, et de représenter tous les courants du genre, sadomasochisme, *bondage*, littérature gay. « Auparavant, le fonds était constitué essentiellement de classiques des XIX^e et XX^e siècles et de littérature érotico-sentimentale, explique le bibliothécaire. J'ai estimé qu'il fallait assumer plus clairement notre spécificité. » Ce fonds rencontre son public, le taux de rotation des ouvrages est largement supérieur à la moyenne et la rencontre annuelle autour de la littérature érotique fait salle comble. « Toutes les grandes villes devraient proposer un fonds de littérature érotique, estime Jacques Astruc. Mais cela fait peur. Il existe une grande frilosité. Les bibliothécaires ont peur de dégrader l'image de la bibliothèque. Souvent, ces fonds reposent sur la volonté d'un agent. Quand celui-ci part, le fonds risque d'être laissé à l'abandon. » ●

UN FONDS ÉROTIQUE PATRIMONIAL À MOSCOU

La bibliothèque d'État de Russie, à Moscou, possède une collection exceptionnelle de 12 000 œuvres. Longtemps resté secret, ce fonds a été révélé en juin 2014 par un article du *Moscow Times*. Il a été élaboré à partir d'une collection particulière constituée à partir des années 1920 avec tous les ouvrages et les illustrations que l'État soviétique considérait comme contraires aux bonnes mœurs. On y trouve notamment les collections constituées par le directeur de la bibliothèque de l'Université d'État de Moscou, Nikolai Skorodumov, rassemblant textes et dessins érotiques, et découvertes après sa mort. Les documents les plus récents datent des années 1890. Certains sont désormais consultables par les lecteurs, mais la plus grande partie reste inaccessible.

« La ci darem la mano » (*Don Giovanni*, Mozart) : l'opéra, une histoire de sexe ?

« **L'**opéra, c'est une soprano qui veut coucher avec un ténor, mais qui est contrecarrée par un baryton. » Cette célèbre formule attribuée à Bernard Shaw pose d'emblée l'enjeu du monde lyrique : une lutte de pouvoir et une séduction, traduites par le triangle ténor, soprano et baryton dans le jeu du mari, de la femme et de l'amant.

Sauf que si la formule est vraie dans beaucoup d'œuvres du XIX^e siècle, elle est peu vérifiée dans les partitions marquantes de l'histoire de l'opéra, nous le verrons au cours de cet article. Mais insistons sur cette règle fondamentale définie par Dominique Jameux : « L'opéra ne raconte qu'une histoire : la Femme est un bien si précieux qu'il n'est de périls que l'Homme qui l'aime n'endure pour la trouver ou la retrouver. » Et pour accomplir cet acte héroïque, le héros dispose d'une arme fatale, d'un pouvoir extraordinaire : la musique. Il est vrai que quelques francs-tireurs se détournent de cette règle canonique, dont le récent *Pinocchio* (2017) de notre compatriote Philippe Boesmans, centré sur le parcours initiatique d'un jeune garçon. Et dans le passé, ceux qui ont tenté de s'extraire de cette règle étaient priés de remettre leur ouvrage sur l'établi : ainsi, Modeste Moussorgski dut rajouter l'acte polonais et son duo d'amour pour faire accepter son *Boris Godounov* (1874).

Cela induit également que l'opéra, plus que tout autre art occidental, véhicule des institutions établies depuis des siècles : le mariage, la maternité, la naturalité des sexes, des genres et de l'hétérosexualité. Et le paradoxe est que l'institution opéra rassemble dans son public et dans ses structures (administration, metteur en scène, presse) un nombre important d'homosexuels.

Eurydice e morta

Déjà, le premier opéra reconnu de l'histoire, l'*Orfeo* (1607) de Claudio Monteverdi, met en œuvre ce héros intrépide qui, pour obtenir le retour sur terre de son Eurydice adorée, va s'enfoncer dans les ténèbres de la terre et charmer de son chant (le sublime *Possende spirto*) les divinités infernales. Ici, l'opéra est encore un art de cour où une société savante, l'Académie mantouane des *Invaghiti*, cherche à renouer avec l'humanisme antique d'Aristote et de Platon revisité par les philologues de la Renaissance. Quelques années plus tard, le ton a changé. Des opéras privés s'ouvrent à Venise. Les recettes devenant primordiales pour la survie commerciale de l'affaire, les livrets mêlent sexe, violence et bouffonnerie. Avec *Le Couronnement de Poppée* (1642), Monteverdi ajoute une dimension historique. Jalousie, suicide, trahison, meurtre pavent le chemin vers le pouvoir de Poppée, une courtisane corrompue. Ici, le crime se mesure à l'aune

du cynisme despotique de son amant l'empereur Néron. Au crime d'État, la mort du philosophe Sénèque, s'ajoute la répudiation inique de l'impératrice Octavie. La musique et les mots font l'amour pendant tout l'opéra. Le sexe devient pouvoir et la passion charnelle, démoniaque, qui unit les amants, culmine avec le duo final (entre un contreténor et une soprano) : *Pur ti miro*. *Le Couronnement de Poppée* est un des rares opéras à terminer sur la célébration de l'amoralité : le bonheur est dans le crime !

Et l'opéra naissant continue à s'encanailler. S'appuyant sur les *Métamorphoses* d'Ovide, *La Calisto* (1651) de Francesco Cavalli propose ce qui se fait de mieux en matière de dévergondage érotique et musical. Jupiter (baryton et contreténor), débaucheur impénitent, séduit la belle nymphe Callisto (soprano) en se déguisant sous les traits de Diane (sa propre fille, soprano). Et celle-ci, de son côté, se montre sensible aux caresses du berger Endymion. Et comme à Hollywood,



Cavalli, *La Calisto* (Jacobs/Wernicke) © Klaus Lefebvre - La Monnaie



Haendel, *Giulio Cesare* (Christie/McVicar) © Tristram Kenton - Glyndebourne

les opéras doivent s'achever sur une fin heureuse (*lieto fine*), la flamboyante Junon s'avoue vaincue par les intrigues de son époux égrillard, et transforme la nymphe Callisto en Grande Ourse avant de l'envoyer briller éternellement au firmament comme une constellation. Avec ses duos saphiques entre Callisto et Diane et entre le berger Endymion et Jupiter déguisé en Diane, on désigne cette partition comme un des premiers opéras crypto gay.

Passion à Glyndebourne

En 1760, désireux d'introduire la musique d'opéra en France, le cardinal Mazarin invite Cavalli pour la création d'un nouvel opéra. Quelques cabales et coups fourrés plus tard, Cavalli écœuré rentre à Venise. Un pouvoir absolutiste n'aurait jamais accepté cet extraordinaire « show » érotique d'une fantaisie débridée qu'est *La Calisto*. L'heure n'était pas au baroque, mais à la tragédie lyrique, pendant musical de la tragédie classique de Racine et Corneille. Mais il n'y a pas qu'en France qu'on fronce le sourcil. Face au débordement de l'opéra vénitien, le poète Métastase va réformer les livrets d'opéra. Plus de rires et de larmes, plus de sensualité, place à l'héroïsme édifiant de l'*opera seria* ! Heureusement, quelques esprits échappent au rigorisme ambiant. Haendel est de ceux-là. Dans

son *Giulio Cesare in Egitto* (1724), il démontre que l'*opera seria* ne signifie pas que convention et vacuité dramatique. Le compositeur et son librettiste ont su créer un équilibre dramatique en mariant la comédie espiègle, voire égrillarde, et le drame le plus profond au cœur des mêmes personnages. C'est même l'opéra d'Haendel qui a le mieux survécu, tant le relief psychologique va de pair avec la richesse de l'écriture mélodique. Écoutez et regardez la grande scène de séduction de César (contralto ou contreténor) par Cléopâtre (soprano) (acte II, scène 2), par Daniele de Niese dans la mise en scène de David McVicar



Mozart, *Don Giovanni* (Maazel/Losey) © Gaumont

à Glyndebourne. La soprano enflamma non seulement tous les spectateurs présents (dont l'auteur de ces lignes), mais aussi le cœur du directeur du festival, qui épousa la belle peu de temps après.

Le génie face au mythe

Placé à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle, le *Don Giovanni* (1787) de Wolfgang Amadeus Mozart s'inscrit historiquement entre le siècle des Lumières et le Romantisme. Il en résulte une double interprétation contradictoire du mythe. Si les Lumières voient en Don Juan le libertin frivole et cynique, l'esprit fort niant l'au-delà, les romantiques y admirent un héros éperdu des aspirations vers l'éternel féminin.

Plus concrètement, il est admirable de voir comment Mozart utilise, pour son *Don Giovanni*, un langage différent à chaque femme séduite, langage qui met en valeur le trait le plus apte à le rendre séduisant. La sérénade *Deh vieni alla finestra* a quelque chose de mécanique (mandoline), montre notre héros habile et séduisant certes, mais sec d'esprit et sans cœur pour séduire une camériste. Tandis que face à Zerline (duo *La ci darem la mano*), il va jouer sur le prestige et les mensonges de sa caste, utilisant un ton chevaleresque, mais avec une chaleur qui lui est propre et une convoitise contenue.



Mozart, *Don Giovanni* (Ono/McVivar) © Johan Jacobs - La Monnaie



Wagner, *Tristan und Isolde* (Ono/Kokkos) © La Monnaie

Wagner est une maladie

Le paradoxe du romantisme en musique est la célébrité accordée aux compositeurs qui s'expriment publiquement dans des sphères relevant de l'imagination privée. Wagner travaille sur *Tristan und Isolde* à partir de 1857. Il vient de rencontrer Mathilde Wesendonck. Elle est mariée et Wagner aussi, ce sera donc un amour interdit. Au travers du mythe de Tristan et Iseult, le compositeur raconte sa vie amoureuse. « C'est dans la mort que l'amour est le plus doux. Pour l'homme qui aime, la nuit est une nuit nuptiale », disait le poète Novalis. Wagner composera, avec le II^e acte de *Tristan*, le plus beau duo d'amour nocturne de la musique occidentale. Une façon de vous englotir, d'être aspiré et comme bu dans la plus grisante des expériences sonores. Mais la femme de Wagner découvre l'infidélité de son mari, comme le roi Marke découvre celle d'Isolde, et l'action tourne au *coïtus interruptus*. Il faudra attendre la *Liebestod* finale (littéralement « mort d'amour ») pour enfin trouver, dans la mort, l'accomplissement.

La boîte de Pandore

Pour rompre avec le drame romantique et wagnérien, le début du XX^e siècle va mettre à l'honneur l'opéra en un acte : une intériorisation des conflits, leur violence, la recherche de l'expression violente du moi en crise par l'action resserrée, l'élimination de tout superflu. Un concept unique régite l'action lyrique : le désir (Richard Strauss, *Salomé*), le couple homme-femme (Bartók, *Le Château de Barbe-Bleue*), la jalousie (Puccini, *Il Tabaro*). Mais c'est encore dans un opéra en trois actes que se déploiera la figure féminine du temps : *Lulu* d'Alban Berg (1937). Lulu est une victime de la pusillanimité, de l'égoïsme et de la violence des hommes. Elle est à la fois une séductrice et une destructrice. Ceux qu'elle a pris à son piège sont morts d'avoir dû jeter le masque des conventions sociales. « Je n'ai jamais en ce monde voulu paraître autre chose que ce pour quoi on me prenait. Et l'on ne m'a jamais en



Berg, *Lulu* (Daniel/Warlikowski) © B. Uhlig - La Monnaie

ce monde prise pour autre chose que ce que je suis » (*Lulu*, acte II). L'opéra est construit en arche, depuis l'ascension d'une fille des rues à la réussite sociale et mondaine, pour replonger dans les bas-fonds de Londres et mourir sous les coups de Jack l'Éventreur. Et pour mieux accentuer la symétrie, Berg fait chanter les rôles des clients de Lulu et de Jack par les chanteurs qui interprétaient les rôles de ses maris et amants. Sur le terrain sensible du sexe, Lulu est aliénée, mais pas pécheresse.

Nous avons choisi de nous concentrer sur quelques opéras, mais la musique offre d'autres moments grivois. Nous aurions pu développer le jeu

ritualisé entre désir platonique et sensualité de l'amour courtois des troubadours et des trouvères, déguster les gaillardises des chansons polyphoniques françaises (*Il était une fillette* de Clément Janequin, *Ramenez moy ma cheminée* de Pierre Herdin), nous émouvoir à la scène d'amour tirée de la symphonie dramatique *Roméo et Juliette* d'Hector Berlioz, nous bercer aux sons des mélodies et de la musique de scène des *Chansons de Bilitis*, fruit de la rencontre entre Claude Debussy et le poète Pierre Louÿs, ou vous provoquer avec la *Sonata Erotica* pour voix de femme d'Erwin Schulhoff. Mais cela, c'est une autre histoire.



Monteverdi, *L'incoronazione di Poppea* (Jacobs/McVicar) © Johan Jacobs - La Monnaie

Vidéos :

- › **Claudio MONTEVERDI, *L'Orfeo*.** René Jacobs, Trisha Brown, La Monnaie, BelAir et Harmonia Mundi, DVD. <http://www.youtube.com/watch?v=sKD1qUVJBU>
- › **Claudio MONTEVERDI, *Pur te miro*,** extrait de *L'incoronazione di Poppea*. Sonya Yoncheva, Max Cencić, Emmanuelle Haïm/opéra de Lille. <http://www.youtube.com/watch?v=ULrisWeXcV4>
- › **Francesco CAVALLI, *La Calisto*.** René Jacobs, Herbert Wernicke, La Monnaie, Harmonia Mundi, DVD.
- › **Georg Friedrich HAENDEL, *Giulio Cesare in Egitto*.** William Christie, David McVicar, Glyndebourne, Opus Arte, DVD et Blu-Ray. <http://www.youtube.com/watch?v=gHrEHfZydAM>
- › **Wolfgang Amadeus MOZART, *Don Giovanni*.** Lorin Maazel, Joseph Losey, Gaumont, DVD et Blu-Ray. <https://www.youtube.com/watch?v=ayuIB7GJH2c>
- › **Richard WAGNER, *Tristan und Isolde*.** Daniel Barenboim, Patrice Chereau, Teatro alla Scala, Erato, DVD et Blu-Ray.
- › **Alban BERG, *Lulu*.** Paul Daniel, Krzysztof Warlikowski, La Monnaie, BelAir, DVD. http://www.youtube.com/watch?v=-xalf_HMB2U

CD :

- › **Carl ORFF, *Carmina Burana*.** Clemencic Consort, René Clemencic, Harmonia Mundi.
- › ***Une fête chez Rabelais*,** Ensemble Clement Janequin, Harmonia Mundi.
- › **Hector BERLIOZ, *Roméo et Juliette*.** NBC Symphony Orchestra, Arturo Toscanini, RCA Red Seal.
- › **Claude DEBUSSY, *Musique de scène pour les Chansons de Bilitis*.** Delphine Seyrig, Ensemble Nash, Erato. ●

Livres :

- › **Dominique JAMEUX, *Opéra. Éros et le pouvoir. Monteverdi. Berg*,** Fayard (Les chemins de la musique), 2012, 200 pages, 19,00 €.
- › **Clémence SCHUPP, « L'opéra, miroir des sociétés européennes »,** *Genre, sexualité & société*, consulté le 11 septembre 2017 sur : <http://gss.revues.org/3788>.
- › ***L'Avant-Scène Opera* :** « L'Orfeo », « Le Couronnement de Poppée », « La Calisto », « Jules César en Égypte », « Don Juan », « Tristan et Yseult », « Lulu », disponibles en ligne sur www.asopera.fr.
- › **Jean-Victor HOCQUARD, *Le Don Giovanni de Mozart*,** Aubier Montaigne, 1978.
- › **Piotr KAMINSKI, *Mille et un opéras*,** Fayard (Les indispensables de la musique), 2003, 1856 pages, 36,00 €.
- › **Louis OSTER et Jean VERMEIL, *Guide de nos opéras favoris*,** Jean-Michel Place, 2005, 729 pages, 24,00 €.
- › **Alain PERROUX, *L'Opéra, mode d'emploi*,** Avant-scène Opera, 5^e édition, 2015, 288 pages, 28,00 €.
- › **Serge GUT, *Tristan et Isolde. L'amour, la mort et le nirvâna*,** Fayard, 2014, 271 pages, 17,00 €.

Érotisme au féminin dans la chanson actuelle

Longtemps, la chanson érotique a été surtout écrite par des hommes qui exprimaient la rencontre sexuelle au travers d'un prisme bien masculin. Bien sûr, il y a eu des perles du genre interprétées par des femmes, comme *Les nuits d'une demoiselle* (1963) de Colette Renard ou *Déshabillez-moi* (1967) de Juliette Gréco. Mais, là encore, ce sont des hommes – respectivement, Guy Breton et Robert Nyel – qui tiennent la plume. Il faut attendre les années 1980 pour entendre des paroles imprégnées d'érotisme écrites par des femmes (Niagara, les Rita Mitsouko, entre autres). À partir du milieu des années 1990, un changement s'opère. On voit se multiplier les chansons franchement érotiques portées par des femmes qui en sont bien souvent les auteures. Aujourd'hui, nombreuses sont celles qui apportent un vrai regard féminin sur la « chose ». Ce parcours propose de (re-)découvrir 23 perles de la chanson érotique créées par des femmes entre 1995 et 2017.

Avant de nous lancer, faisons le point sur les différences entre érotisme et pornographie, avec la spécialiste Michela Marzano : « Là où l'érotisme



Je t'aime, moi non plume,
dessin original de David Manuel Garcia

est une représentation en mots ou en images de la rencontre sexuelle et de tout ce que cela implique en termes de peurs, de désirs, de frustrations, etc., la pornographie prétend montrer l'acte sexuel en tant que tel. Dans la pornographie, les attentes, les failles, les incertitudes et les peurs disparaissent. Tout va de soi. Car l'autre n'est qu'un objet dont on peut disposer à son gré. Ce qui compte est uniquement le plaisir qu'on peut tirer de cette rencontre, sans

considération du fait que la rencontre n'a jamais lieu et que l'acte représenté se résume à une juxtaposition des corps. »¹ Dans cette perspective, nous avons choisi de dissocier ces deux approches, en structurant ce parcours en deux temps : d'abord les chansons érotiques, et ensuite les chansons pornographiques.

Des chansons érotiques

Pour commencer, penchons-nous sur des chansons qui parlent de désir, de plaisir et d'émois charnels, en tenant compte de la fragilité des rencontres érotiques.

- Le bel érotisme des premières approches

Certaines chanteuses ont célébré la beauté des premiers instants, comme le groupe Les Elles qui rend hommage à ces moments suspendus où aller plus loin n'est pas vraiment nécessaire : « Être là comme ça près de toi/À respirer l'air doux et poudré du chocolat chaud qui sort de ta bouche/Un baiser serait bienvenu/Mais il ne dirait rien de plus/Que cette envie de s'embrasser, on le sait/ Alors, on retient l'électricité des corps



Claire en Odalisque (2007), huile sur toile de Jean-Claude Lardrot réalisée pour l'album *Tableau de chasse* (2008) de Claire Diterzi © Jean-Claude Lardrot



Élodie Frégé ©



Jeanne Cherhal ©

► en suspens » (*Moi j'aime bien*, 1997).

Dans *Trait pour trait* (2000), Lulu Borgia joue le rôle d'une artiste-peintre qui frémit à chaque caresse du pinceau sur la toile. Une manière de toucher son modèle sans le toucher : « Trait pour trait, touche à touche, mon pinceau t'impose/D'esquisses en ébauches, sous les traits d'Éros/[...]/Trait pour trait très précis, j'accuse ton déhanché/ Comme j'accuse le coup de foudre de ta nudité. »

- Les vertiges du désir

Chanter l'érotisme, c'est aussi et surtout raconter le désir qui pousse chacun à la rencontre de l'autre.

Dans *Entre nous deux* (2006), Élisabeth Caron cherche, sans y parvenir, à identifier les dessous du désir : « Entre nous deux/S'il y a quelque chose entre nous deux/Il doit bien y avoir un centre/[...]/ Entre l'âme et l'animal/[...]/Mais nous savons tous deux/Que le centre n'est pas forcément au milieu/L'est plus près, plus loin, plus avant ou plus aventureux/Tout c'que j'sais/C'est qu'c'est pas du sexe/C'est pas un' question d'sexe/ Ou alors, c'est qu'c'est un' question d'sexe/[...]/Ces émois de moi à vous, de vous à moi/Est-ce le cœur, le cul ou bien l'humeur/Ou bien encore autre chose ? »

Dans *J'ai faim* (2014), Jeanne Cherhal exprime son appétit sans ressentir le besoin d'utiliser un vocabulaire cru : « J'ai faim, je voudrais mourir dans un éclat de rire à midi/ Dans un fracas de verre à minuit/Ma caresse arrêtée sur ta tempe. » Élodie Frégé, nettement plus coquine, utilise de curieuses images liées au temps qui passe pour dire son envie gourmande de faire jouir son homme via une fellation : « Ma bouche en cœur/

Ne regarde pas l'heure/Elle avale ta trotteuse/En cavale, baroudeuse/Ma bouche fait mouche/[...]/Ma bouche te touche/Mes lèvres t'élèvent, t'élèvent, t'élèvent » (*Ma bouche*, 2013).

Beaucoup de chansons sur le désir mettent en scène une fille qui chavire devant un beau gosse, comme par exemple *BB Baise-moi* (2005) d'Anaïs : « Salut mon tout beau, mon bel Adonis/[...]/Tes baisers chauds ont un goût d'anis légèrement alcoolisé/Oh j'adore quand tu me donnes ta langue/Anise-moi le corps ou mange-moi comme une mangue/Il fait 50 degrés au moins sous ma chemise/Je frémis, je pétille comme un gin-fizz. » On retrouve un schéma identique dans *L'homme à la peau musicale* (2010) de Daphné et *Oh Charlie chéri* (2014) du duo Brigitte.

- Des appels à la fournaise des corps

La plupart du temps, on a affaire à des invitations au partage des corps pleines de promesses alléchantes.

Dans *Chanson érotique* (2005), Claire Lise donne tous les détails de ce qu'elle compte faire à son amant : « Viens, descends, glisse de mes hanches à mes cuisses, lentement/ Prends le temps de me faire goûter aux délices/[...]/Avant de te faire l'amour, je te ferai... lation. »

Dans *Retiens-moi* (2008), titre inspiré par la sculpture *Je suis belle* (1882) d'Auguste Rodin, Claire Diterzi invite son bien-aimé aux plaisirs de la chair en comparant le dialogue des corps à celui du sculpteur avec son bloc de granit : « Je veux sous tes efforts/Me fondre dans ta masse/Qu'anéantis, nos corps/ Se confondent et s'enlacent/Je veux contre tes flancs/De bronze m'assoupir/ Pour oublier le temps/Qui s'évanouit/

[...]/Tu peux graver mon sein/Lui dire que je suis tienne/Pour que de ce destin/Le monde se souvienne. »

Au sein du duo Kate & Joe BB, Karin Clercq vante l'expérience en matière de sexe des femmes de 40 ans : « Car si la jeunesse c'est bien/L'expérience, c'est encore mieux/On connaît enfin le terrain/Et toutes les techniques de jeu/[...]/On n'se regarde plus le nombril/On ne compare plus, on donne/On devient le port et l'île/On aime ça, on s'abandonne » (*Croque la pomme*, 2013).

En 2000, Claire Diterzi frappe fort avec *Embrase-moi sur la bûche*, chanson particulièrement brûlante pleine de jeux de mots : « Approche encore un peu/Renâcle-moi/Je suis ta cheminée en saillie/L'ardent foyer que tu bordes/ Dans son lit de braise/L'entends-tu crépiter ?/[...]/Embrase-moi sur la bûche/ Mêle encore un peu ma langue de feu/À tes regards incandescents/Laisse-moi du bout de ma crémaillère/Porter ta salive à ébullition. » Mais la palme des images les plus torrides revient à Jeanne Cherhal : « Viens par ici cheval fumant/ Viens dans le giron de maman/Je t'attendais du bout des lèvres/Allongé sur ma peau de chèvre/Approche un peu cheval docile/Approche voir ce beau missile/Il fait si chaud dans mon varech/Que je pourrais te cuire le steak » (*Cheval de feu*, 2014).

- Des hommages au corps féminin

Certaines ont tenu à rendre hommage aux mystères de l'anatomie féminine.

Le clitoris, par exemple, a été divinement chanté par le Quartet Buccal : « Mon clitoris, mon plus fidèle compagnon/Mon clitoris, petit bourgeon dans son buisson/Mon clitoris, posé telle une pierre précieuse/Dans l'écrin d'une



Les Rita Mitsouko
vu par Robert Doisneau ©



Pascaline Hervé,
Groupe Les Elles ©

huitre soyeuse » (*Depuis l'aube*, 2003).

Quant à la cyprine, c'est Jeanne Cherhal qui lui rend hommage : « Je suis liquide de sueur et de confusion/Je suis liquide comme la lave en fusion/Je suis liquide et deviens flaque en un clin d'œil/Je suis liquide comme la rosée sur les feuilles/[...]/Je suis liquide quand je t'ouvre mon sillage/Je suis liquide et je t'accueille en mon village » (*Je suis liquide*, 2006).

- Des amours lesbiennes

Plus que jamais, ces dernières années, des femmes ont osé chanter la chaleur des amours lesbiennes.

Sex appeal (2008), du duo Sexy Sushi, est le récit d'une rencontre charnelle imprévue entre une fille qui cherchait son chemin et une policière qui l'a ramenée chez elle : « La policière aux cheveux bouclés/Dans son uniforme super moulé/Rend mes tétons, tout pointés/[...]/Elle m'attache avec ses menottes/La policière se déculotte/La policière a du chagrin/Et moi j'enlève mes escarpins/Le sex-appeal de la policière/Me fait mouiller devant-derrrière. »

Dans *Bilitis* (2016), chanson inspirée par les poèmes érotiques de Pierre Louÿs (*Les Chansons de Bilitis*, 1894), Maissiat affirme clairement une attirance pour une autre femme : « Avant arrière/Là dans les champs de Bilitis/Je cours/Et tu me cours derrière/Nos langues fourchent/Attrape cou/Épaules poignets et paupières/Nos ébats sentent la réglisse/La dévotion, le piment vert/Morsure de côte/Et pot caprice/Deux filles qui gémissent et qui jouent. »

Des chansons pornographiques

Passons maintenant aux chansons qui mettent en avant la crudité de l'acte

sexuel, avec toujours l'idée du plaisir pour lui-même.

- L'hédonisme au féminin

Pour les Rita Mitsouko, la seule religion, c'est le plaisir. Dans *La taille du bambou* (1996), le duo vénère le pénis, objet de jouissance : « La taille du bambou/Pour faire une flûte/Et bien qu'elle jute/[...]/Passe, repasse tout autour/Presse, caresse, refais le tour/[...]/Plonge, remonte par les méandres/De la longue et profonde et tendre glisse/[...]/Resserre la chair dans une absence/Reprends doucement/Exagère dans la douceur. »

Dans *Siamoises* (2005) des Elles, s'il n'y avait ce « corps à deux têtes », on ne serait pas loin d'un scénario basique de film porno : « Siamoises sournoises/Siamoises grivoises/Toutes les deux, on aime le feu/Les jeux de jambes en carré d'as/À quatre pattes dans la sciure/Pour les cochonn'ries on assure/[...]/Si t'as pas peur des bouchées doubles/Si t'as la langue qu'est bien pendue/T'en auras deux pour le prix d'une. »

Chez Les Elles, encore, on trouve cette autre histoire de recherche du plaisir où des lavandières, après un jour de lessive éprouvant, rêvent de se faire culbuter par les premiers mâles venus : « Humides, trempées, lessivées/On est nases on a bien bossé/Réchauffez, caressez nos corps pendus/Sur le fil de l'envie/Tissu liquide et peau humide/Dégoulinantes minettes/Nos corps de chiffé molle et mouillée/N'attendent que vous/Messieurs » (*Le lavoir*, 2005).

- Des obsédées sexuelles

Certaines chanteuses campent de vraies obsédées sexuelles, comme Clarika qui se plaît à imaginer que les

joueurs de foot dans les vestiaires font des trucs salaces : « Les garçons, ils se font des plaisirs solitaires/Dans les vestiaires/Ils ferment les yeux sous la douche/Et rêvent que des filles alanguies/S'en viennent en bande et à pleine bouche/Dévorant leur anatomie/[...]/Ah si j'étais Pierre ou Simon/[...]/Je saurais ce qu'ils font » (*Les garçons dans les vestiaires*, 2001).

Quant à Lulu Borgia, dans *Les marches de l'opéra* (1995), elle met en scène quatre perverses qui n'ont aucune limite : « La belle Alice/Laisse voir sous la/Jupe de tennis/Son tralala/Hélène au string couleur lilas/Non sans malice/Comme il se doit/Effleure Alice/Du bout des doigts/Du haut des marches de l'Opéra/La coupe des vices/Déborde en moi/Ainsi je pisse/Sur ceux d'en bas. »

Pour clore cette balade, rien de tel qu'un dernier joyau signé Pascaline Hervé (Les Elles) car c'est elle qui a le plus trempé sa plume, ces vingt dernières années, dans la sueur chaude d'Aphrodite. C'est l'histoire d'une fille qui, dans la salle d'attente du docteur Yen, prend un vase chinois et le jette par terre, déclenchant une partouze de lilliputiens : Et là sur le tapis rouge/Les chinois s'échappent en courant/La porcelaine redevient vierge/Les petits chinois sont contents/[...]/Ils enlèvent leurs habits/[...]/Les femmes ont les paupières baissées/Les doigts de pieds en éventail/C'est le Kâma-Sûtra dimension Playmobil (« Le vase chinois », 1997). ●

Note

1 Michela Marzano, « L'érotisme, désirs partagés », *Les textes fondamentaux de l'érotisme*, Le Point Hors-série, juillet 2006, p. 9.

La caméra caressante de Stephen Dwoskin

« [L e désir] pour moi, ça a à voir avec le toucher, la caresse, le fait d'aimer l'autre. Il s'agit d'abord de ma relation aux femmes. Faire un film, c'est comme faire l'amour, mon œil touche, caresse, il ne fait pas que capturer, il embrasse les choses que j'aime. Quand je filme, quand je photographie ou quand je peins, j'essaie d'exprimer une forme de désir, d'amour, de passion ou de sentiment. Je m'efforce de ne pas en faire quelque chose de laid ou de mesquin, mais de m'y engager totalement. » (Stephen Dwoskin, interviewé en 2009-2011 par l'équipe de la revue *Dérives*).

On exagérerait à peine en affirmant que, dès ses premiers films du début des années 1960, Stephen Dwoskin n'a fait que caresser des femmes, de ses mains, sans doute, et, clairement, de sa caméra. Toute l'œuvre de ce cinéaste né à Brooklyn en 1939, qui a contracté la poliomyélite à l'âge de 9 ans et s'est installé à Londres en 1964, tourne autour (parfois au sens littéral) du corps – et de son corollaire immédiat, dès qu'il est question de la présence du corps au cinéma : le regard. Ou plutôt, *les* corps et *les* regards – au pluriel.



Stephen Dwoskin ©

De corps et de regards

Il y a d'abord le corps de Stephen Dwoskin lui-même – évidemment inséparable de ses béquilles, orthèses cruro-jambières ou chaise roulante –, qui ne semble apparaître durablement à l'image dans un de ses films qu'au bout de presque 15 ans d'exercice intense du cinéma, dans son dix-huitième opus : *Behindert* (le titre est clair, en français : *Handicapé*), tourné à Munich et

Londres en 1973 et 1974. De leur rencontre (un repas chez des amis où le cinéaste n'a d'yeux que pour elle) à leur séparation (la femme s'éloigne sur le trottoir d'en face), en passant par l'excitation des débuts et l'apparition progressive des difficultés et des doutes, ce faux documentaire remet en scène les relations entre Dwoskin et l'actrice de théâtre et danseuse allemande Carola Regnier. Le film est cru, sans complaisance bien-pensante. Quand Carola

*Behindert**Behindert*



Outside



Outside

déshabille Stephen en défaisant les lanières de l'exosquelette qui maintient ces jambes qui, depuis longtemps, n'arrivent plus à le porter, le regard de la femme en dit long : triste, compassé et décomposé, au bord des larmes. Plus tard, en mots cette fois-ci, au cours d'une dispute, elle n'arrive même plus à taire le sentiment que « tout est difficile » et que le handicap de Stephen « leur gâche la vie ».

En 1981, dans *Outside In*, Dwoskin traite, comme presque toujours dans son œuvre, quasiment du même sujet, mais selon un traitement légèrement différent. D'une seule femme et d'une seule période de sa vie, on passe à une approche plus diachronique et plus éclatée, à plusieurs muses (Olimpia Carlisi, Béatrice Cordua, etc.). Mais, surtout, on passe d'un film triste à une quasi-comédie qui flirte régulièrement avec le burlesque (on sait que les chutes et les problèmes de verticalité de personnages vacillant au bord du vide sont des figures-clés de ce cinéma de la fragilité de l'homme). Une femme nue essaie les orthèses et les béquilles du cinéaste tandis qu'un peu plus tard, comme en écho à cette scène, une autre enfile avec lenteur et méticulosité les pièces de cuir (ou de latex) de sa combinaison *bondage*.

Entre abandon et prise de contrôle

Un goût pour les rituels érotiques, qu'on retrouvait déjà – mais de ma-

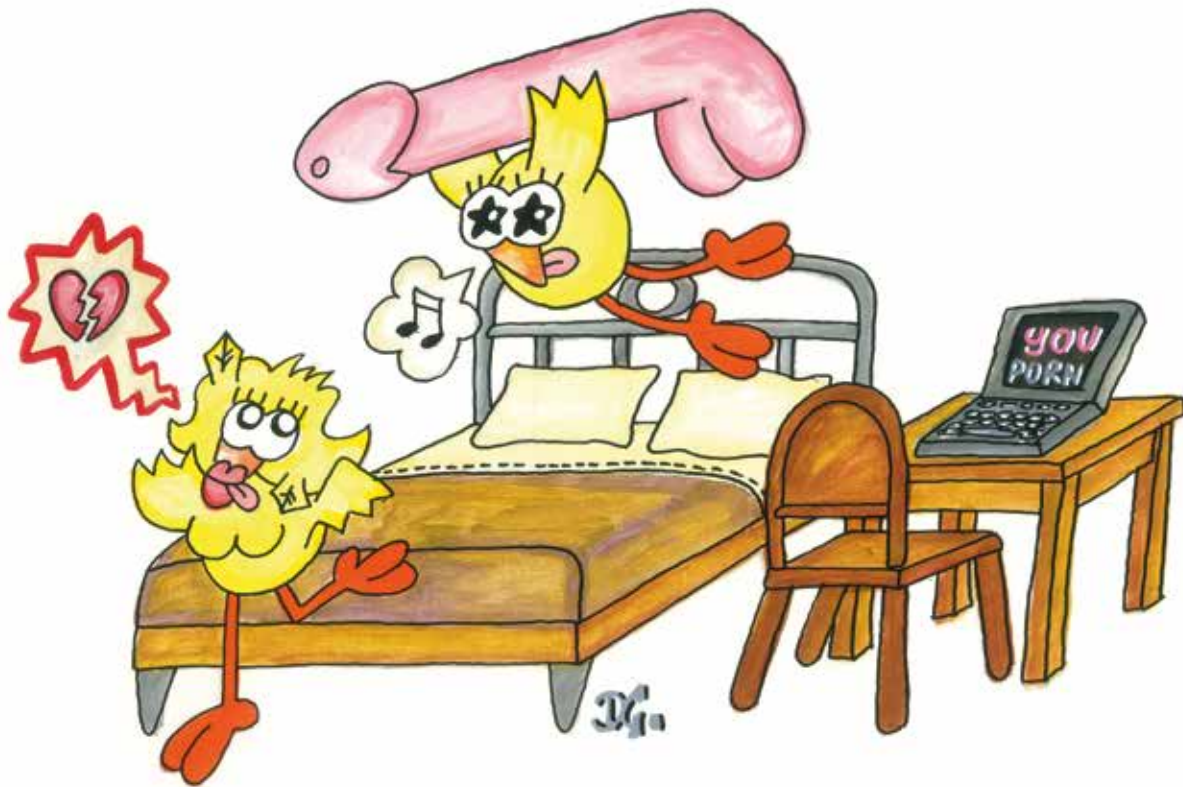
nière plus singulière et personnelle, moins liée à des imageries collectivement répandues – dans les courts-métrages des années 1960 et du début des années 1970. Dans *Take Me* (1968), une jeune femme en peignoir molletonné (Clodagh Brown) chantonne et fait des allers-retours, du bord gauche du cadre au bord droit. Un rapport de séduction est perceptible ; la fille est aguicheuse, mais sans en rajouter. Trois échelles de plan (plan américain/plan de taille/gros plan) se succèdent. La mélopée (mise en musique, comme souvent dans les films de Dwoskin, par Gavin Bryars) se teinte de plus en plus d'écho et part en vrille. La fille se déshabille, embrasse la caméra. Son maquillage déborde et contamine petit à petit tout son corps. Entre peintures tribales et camouflage de GI, entre performance actionniste viennoise et films plus tardifs de Mara Mattuschka (une approche plus typographique d'un *body painting* tirant vers le *body printing*), sa peau blanche est bientôt entièrement peinturlurée de noir. La caméra caressante, maniée comme toujours (quand il ne doit pas se filmer lui-même)

par Dwoskin, cadre des gros plans qui touchent à l'abstraction. Les bouts de corps ne sont pas toujours identifiables. Et au milieu de cette chorégraphie sensuelle en clair-obscur pointent régulièrement deux yeux très blancs qui, sans ambages, fixent l'axe de la caméra et interrogent le voyeurisme du cinéaste et du spectateur – et l'attitude, entre abandon et prise de contrôle, de celle qui s'y expose.

Une omniprésence du regard qu'on retrouve dans *Girl* (1975), mais selon un dispositif assez différent. Linda Marlowe y est nue dès le début, contre un mur, dans l'embrasement d'une fenêtre occultée par un rideau noir, les pieds sur un tapis rouge, comme un modèle de nu pour un peintre. Le plan se poursuit (il durera tout le film, c'est-à-dire 22 minutes), le temps s'écoule



Girl



Plume & Porno, dessin original de David Manuel Garcia

► lentement. Au début, il y a chez la fille comme une gêne, un malaise, presque des tics. Elle baisse la tête ou joue nerveusement avec ses doigts. Mais, au fur et à mesure que le temps passe et que le plan dure, on la voit parler (on ne peut pas l'entendre : le film est musical, mais sans dialogues), communiquer avec Dwoskin derrière la caméra, sourire, voire carrément rigoler.

Je, tu, nous

Ces deux courts métrages (comme nombre d'autres de la même période) rendent très clair le fait que, dans ces films d'avant *Behindert* et d'avant l'apparition à l'image du corps de Dwoskin, celui-ci était déjà très présent hors champ, derrière la caméra et – en pensées, en sensualité et en complicité – très près de la peau de ces femmes (et qu'objectivement il se trouve à 20 centimètres de l'une et à 5 mètres de l'autre n'a ici que peu d'importance). En filmant, selon différents dispositifs et rituels, le corps nu de ces très belles femmes, dont leurs visages (« Le visage c'est le centre de l'émotion pour moi. L'idée d'un visage auquel réagir. Un miroir à partir duquel les gens peuvent répondre et insérer subjectivement et émotionnellement ce qu'ils veulent »,

dixit Dwoskin dans *Trying to Kiss the Moon*), le cinéaste parle aussi, en creux, de son propre corps et de la relation de désir qui les lie.

Entre films expérimentaux s'inspirant assez clairement de ceux d'Andy Warhol ou de Jack Smith et « journal filmé » à la Jonas Mekas, entre films sur l'art, captations de spectacles, adaptations littéraires, films-essais sur la douleur ou la maladie et échange de lettres vidéo avec Robert Kramer, Stephen Dwoskin multiplie les formes et les prétextes, mais ne perd jamais le fil global de son œuvre. Une intensité qui traverse tous ses films depuis 1961, les imbrique les uns dans les autres et transforme chacun d'entre eux en une pièce d'un grand tout qui palpète de l'énergie folle de la nécessité. Ce que la cinéaste Cathy Day, dans un texte pour le livret du coffret de six DVD paru en 2006 aux Éditions du renard, exprime dans les trois équations de Stephen Dwoskin : « Je filme donc je suis » / « Je te filme donc tu es » / « Je filme donc nous sommes ». Ou ce que, dans *Trying to Kiss the Moon* (1994), sorte de film-bilan qui incorpore à la fois des images poignantes de lui enfant (encore valide) et adolescent (déjà handicapé) tournées par son père et des extraits de pas mal de ses propres

œuvres, Dwoskin exprime lui-même ainsi : « Le travail, c'est comme un ami. Sans le travail, je me sens comme perdu. Mon travail est centré sur les gens. C'est une manière aussi de capturer ou d'embrasser quelque chose qui me manquait, une manière aussi de trouver un moyen de dialoguer avec d'autres. »

Films :

Une quinzaine de films de Stephen Dwoskin, courts et longs, répartis sur six DVD, sont disponibles dans les collections de PointCulture.

Livres :

- › **Stephen Dwoskin, *Film Is... International Free Cinema***, Overlook Books, 1976, 268 pages.
- › **Stephen Dwoskin, *Ha, Ha ! La Solution imaginaire***, The Smith, 1993.
- › **François BOVIER (sous la dir.), « Dossier Stephen Dwoskin »**, *Décadrages*, n° 7, printemps 2006.
- › « **Avec Stephen Dwoskin** », *Dérives*, n° 3, 2015, association net4image/Dérives, en ligne sur le site <http://derives.tv/constellation/dwoskin/>.
- › **Rochelle FACK, *Stephen Dwoskin, la grande mannequin cherche et trouve sa peau***, Éditions de l'Œil, 2015. ●

Centres culturels à Hambourg : art, architecture et lien social

Hambourg recèle des centres de premier plan affectés à la culture. Des pionniers Fabrik et HausDrei au sein du quartier pluriethnique d'Altona, au récent et sculptural projet de l'Elbphilharmonie, dans le district du port. Dans chacun de ces lieux, architecture rime avec beauté, culture et accessibilité à tous.

HausDrei, de l'art à la convivialité

La HausDrei, aux airs de château, se déploie dans un vaste parc sur le site de l'ancien hôpital de la Max-Brauer-Allee. L'hôpital fut bâti en 1859 par Heinrich Oskar Winkler dans le style de l'école d'Hanovre, et s'est doté d'annexes au fil du temps, avant de

déplacer ses activités en 1970. Quatre ans plus tard, l'initiative « Active leisure design Altona » a pris place dans les anciens locaux de l'hôpital, avec pour ambition d'améliorer la qualité de vie des personnes dans le quartier. Dans son sillon, le centre socioculturel HausDrei y a ouvert ses portes en 1982.

En cette fin d'après-midi estivale, la terrasse du café offre une pause parfaite, dans un cadre enchanteur. Un peu plus loin, la plaine de jeux et les rires d'enfants. De l'autre côté du bâtiment, sur la pelouse verte, un groupe s'adonne au tai-chi et, à quelques mètres de là, un barbecue s'improvise. Chacun trouve ses marques dans ce lieu intemporel, un peu à l'écart de l'effervescence urbaine.

Le centre se présente comme une interface culturelle de communication dans le quartier, au travers de nombreuses initiatives basées sur « la coexistence sociale et multiculturelle, la tolérance, le bon voisinage, la créativité, des actes participatifs, résume Kristina Timmerman, chargée des relations publiques. L'équipe est constituée



Picnic - HausDrei ©

► de neuf personnes, qualifiées dans les domaines de la pédagogie sociale, de la gestion culturelle, des arts du spectacle, de l'artisanat et de l'escalade. Les compétences-clés de notre équipe résident dans la capacité de coopérer, de travailler en réseau et de manière flexible. »

L'accent est en particulier porté sur le bien-être des jeunes, et leur accès gratuit aux loisirs et activités proposés. Au programme, des ateliers ouverts, l'escalade du bunker dans le parc August-Lütgens, un cinéma jeune public... De plus, des travaux de sensibilisation auprès des enfants et adolescents sont mis sur pied, notamment en coopération avec le milieu scolaire. La programmation cible également les filles et jeunes femmes, via différents ateliers et groupes : danse, trampoline élastique, escalade murale, graffitis, hip-hop, kickboxing, sérigraphie, etc.

Par ailleurs, HausDrei (co)organise divers événements majeurs axés sur les arts scéniques, tels que le Festival international des arts de la rue (STAMP). Le site prête encore ses murs à des marchés aux puces et à un repair café, autres prétextes à socialisation.

Depuis 2014, après un an de chantier, le bâtiment est restauré et l'accès aux personnes à mobilité réduite a été modernisé, grâce à un financement multisources : le Fonds européen de développement régional (FEDER), un programme intégré de développement des quartiers (RISE), ou encore le district d'Altona. Le centre tire également des revenus de la location de salles pour des cours, ateliers et autres événements, ainsi que d'un lieu de *rencontre gastronomique* : le café Sein (café Son en français), qui propose une bonne cuisine « faite maison » à partir de produits saisonniers et régionaux, et accueille régulièrement expositions et concerts intimistes.

La vocation sociale d'HausDrei ne s'arrête pas là. « En novembre 2015, et durant un an et demi environ à raison d'un dimanche par mois, une rencontre avec des réfugiés était organisée au café Welcome. Nous échangeons autour d'un café, d'un thé et de gâteaux, relève Anja Dunkel, chargée du projet. La cuisine commune était

particulièrement populaire et, au cours des mois, au sein d'un groupe de 10 à 15 personnes, des liens forts d'amitié se sont tissés, principalement entre les nationalités érythréennes et syriennes. Dans la foulée, un atelier de théâtre s'est constitué, suivi de représentations à HausDrei. Nous avons célébré Noël ensemble et la fin du ramadan. Notre dernier voyage nous a amenés à la Klimahaus Bremerhaven en avril 2017, où nous avons parcouru les zones climatiques les plus diverses. Toute cette expérience s'est révélée très intense. »

Fabrik, pionnier de « la culture pour tous »

Le mythique centre culturel Fabrik serait le premier, mais aussi le plus grand d'Allemagne. Fondé en 1971 par le peintre Horst Dietrich et l'architecte Friedhelm Zeuner, il occupe une ancienne usine de pièces de machines à Ottensen, dans le district d'Altona. En façade, une ancienne grue rappelle le passé industriel des lieux. Le bâtiment en briques, construit vers le milieu du 19^e siècle, s'articule autour d'une grande salle centrale à l'imposante architecture en bois sur trois niveaux, surmontée d'une verrière en toiture.

Fabrik propose une programmation multidisciplinaire. Concerts, pièces de théâtre, expositions, conférences... Au fil du temps, l'endroit a accueilli des artistes de renom : Miles Davis, Gil Evans, Nina Simone, les Blues Brothers, Meat Loaf, Screamin' Jay Hawkins, Herbie Hancock, John Cale ou Yothu Yindi, parmi d'autres.

Son financement est assuré pour la majeure partie par les événements programmés, culturels et à destination de différents groupes cibles. Et par d'autres initiatives plus particulièrement ancrées dans le quartier, comme des brocantes ou un foodmarket de produits et mets locaux. Fabrik se voit aussi octroyer une subvention de l'autorité culturelle de la Ville libre et hanseatique de Hambourg.

« Dès le début des années 1970, au nom d'un art non élitiste, est née la devise « la culture pour tous ». Fabrik est sans doute le lieu qui l'a appliquée



de la façon la plus adéquate alors, souligne Katharina Lauer, porte-parole. Ce qui a, outre une programmation ambitieuse, contribué à sa reconnaissance dans le pays et en Europe. Un peu partout, des centres culturels inspirés de ce modèle ont vu le jour. Avec pour priorité une désacralisation de l'art et de la culture et une meilleure compréhension de ces univers par le public, à partir d'outils adaptés. »

L'action du centre participe également d'un travail axé sur la jeunesse via des lectures et discussions, du théâtre, des concerts, etc. « En journée, le lieu favorise la rencontre avec les enfants et les jeunes d'Altona, qui trouvent ici des conseils pour résoudre des problèmes, ou des suggestions d'activités vertes, artistiques (photo, céramique, etc.), culinaires, sportives, cours de danse... Une école de devoirs leur est aussi accessible. De même, les adultes sont invités à une meilleure compréhension de l'art et de la culture par la conscience de soi et d'une créativité personnelle. »



– Dès le début des années 1970, au nom d'un art non élitiste, est née la devise "la culture pour tous". Fabrik est sans doute le lieu qui l'a appliquée de la façon la plus adéquate alors. –

Katharina Lauer,
porte-parole

Fabrik ©

Une autre initiative essentielle du centre depuis sa création est le Fotoforum. « En plus des autres groupes de travail, le "concept participatif" de Fabrik comprend également son enga-

gement envers la photographie, comme les cours et les séminaires. Au départ, des expositions photographiques étaient présentées sporadiquement, puis lors d'un rendez-vous mensuel.



La Brocante - Fabrik ©

Le but de ce travail était de motiver le visiteur à traiter plus intensément la photographie, de façon pratique et théorique. »

Après l'incendie de 1977 et la reconstruction de Fabrik deux ans plus tard, un espace d'exposition multi-média a été intégré, au sein duquel la photographie a rapidement occupé une place de premier plan. Le Fabrik Fotoforum est devenu une référence du genre. Près de 300 expositions, individuelles ou collectives, ont ainsi révélé le travail de photographes et photojournalistes, émergents et confirmés, nationaux et étrangers. De 1991 à 1996, faute de place pour développer toutes les activités du centre liées à la photo, celles-ci se sont exhibées à la galerie Grauwert (Eimsbüttel), et trouvent aujourd'hui place au sein d'une coopération avec le très dynamique musée d'Altona. Voire, de façon décentrée, dans des institutions telles que le Kunsthaus Hamburg, le Festival international de la photo à Herten, le Festival international de la photo à Bratislava, ou la Galerie municipale de Berlin.

L'Elbphilharmonie de Hambourg

Depuis janvier de cette année, les Hambourgeois sont fiers d'accueillir un nouvel emblème urbain à l'architecture contemporaine flamboyante, tout entier dédié au son : l'Elbphilharmonie de Hambourg. L'édifice s'inscrit dans la tradition musicale de la ville et offre une scène culturelle éclectique.

Signée par le célèbre bureau d'architectes suisse Herzog & de Meuron et bordée par les eaux de l'Elbe, la construction repose sur un socle de briques, à savoir un ancien entrepôt de thé, cacao et tabac, d'où elle s'élance jusqu'à 110 mètres vers le ciel, à l'extrémité ouest de la moderne HafenCity, plus grand projet européen de développement urbain à ce jour.

Esthétisme et savoir vont ici de pair. L'ensemble réunit trois salles de concert, un grand espace dédié à l'éducation musicale, des restaurants, un hôtel et une plateforme panoramique, la Plaza, qui se veut le point de rencontre d'un large public, d'Hambourgeois et



Elbphilharmonie Cross-Section © Herzog & de Meuron / bloomimages

► de gens venus d'ailleurs. L'entrée dans le bâtiment est gratuite, sans aucune obligation d'assister à un concert. Un escalator à la scénographie cosmique mène aux différents niveaux.

Ce lieu de prestige se veut pourtant non élitiste et se positionne comme un acteur de l'éducation musicale. « La programmation de la nouvelle Philharmonie se caractérise par sa qualité artistique, son éclectisme et son accessibilité », appuie-t-on sur place. La programmation mêle opéra, représentations de piano, quatuors à cordes, mais aussi musique du monde, électro ou pop... Stars internationales et artistes du cru. « La mission de permettre à tout un chacun d'approcher, de découvrir et d'appréhender la musique est profondément ancrée dans sa vision. »

Ainsi, « la flexibilité des places assises permet de nombreuses autres utilisations. Situés dans l'ancien entrepôt Kaispeicher, les "Kaistudios" abritent l'espace dédié à l'éducation musicale. Plusieurs salles permettent de vivre la musique de manière active, jour après jour, de tôt le matin à tard le soir, et à tout âge. Les "Kaistudios" comprennent également le nouveau "Monde des instruments", au sein duquel petits et grands peuvent s'essayer à des instruments du monde entier dans le cadre de divers ateliers. Le plus grand de ces studios, le Kaistudio 1, peut servir de troisième salle de concert et également accueillir diverses manifestations ».

Les missions de l'Elbphilharmonie de Hambourg transcendent donc celles d'une salle de concert classique, au travers d'une offre foisonnante en

concerts pour l'ensemble de la famille, en projets participatifs ou en ateliers qui visent toutes les tranches d'âge. Pour une expérience musicale immersive et complète. ●

Infos :

- <http://haus-drei.de/>
- <http://fabrik.de/>
- <https://www.elbphilharmonie.de>

« Rives d'Europe », un projet de médiation interculturelle basé sur les jeux vidéo

La médiation culturelle peut prendre des formes originales et innovantes. Nous allons vous parler ici d'un projet intitulé « Rives d'Europe » et développé par l'association Arts&Publics.

L'association Arts&Publics a pour objet la médiation entre les publics de la culture et les opérateurs existants. Elle valorise les musées gratuits et particulièrement la gratuité du premier dimanche du mois. Elle diffuse des informations et organise des événements pour en assurer la promotion. Amoindrir les barrières culturelles relève d'une mission fort large dans laquelle doivent intervenir les milieux de l'éducation permanente, des différents systèmes d'accessibilité, des équipes pédagogiques et de médiation, de l'enseignement. C'est là que réside le plus grand défi des musées aujourd'hui, et c'est le but du projet : contribuer à réapprendre à regarder.

Dans ce cadre, l'association a développé différents axes de travail, dont le projet « Rives d'Europe », qu'elle décrit ainsi sur son site Internet (<http://artset-publics.be>) :

« Le projet Rives d'Europe vise la reconnaissance des fécondations culturelles multiséculaires orientales et occidentales. En 2016, Rives d'Europe a mis en place un nouveau projet de médiation interculturelle à l'aide du jeu vidéo. L'atelier consiste à apprendre la maîtrise du logiciel de création de jeux vidéo et, ensuite, collégalement, à inventer un jeu dont le thème est la déconstruction du mythe du choc des civilisations et la découverte des liens oubliés ou ignorés entre les cultures orientales et européennes... C'est ensemble que le fil narratif, la philosophie et l'esthétique du jeu sont élaborés. Sans tabou. En 2017, le projet Rives d'Europe propose une animation à destination des écoles secondaires de la Région bruxelloise, intitulée *Lumière et lumières*. La discussion sur la lumière est centrale dans la réappropriation par les penseurs orientaux des philosophies qui les précèdent, c'est pourquoi ce thème est particulièrement significatif de ce processus de fécondation culturelle dans l'espace euro-méditerranéen depuis plus de mille ans. » Afin de mieux comprendre la genèse de ce projet, nous avons interrogé Jacques Remacle, infatigable agitateur culturel et, aujourd'hui, administrateur délégué de l'ASBL Arts&Publics.

Quelle est la genèse de ce projet « Rives d'Europe » et de cette volonté de faire dialoguer les populations des rives de la Méditerranée avec l'Europe ?

Nous sommes assez satisfaits de l'inauguration de l'exposition *L'Islam, c'est aussi notre histoire* et c'est une thématique qui est importante dans le monde d'aujourd'hui. Nous avons déjà

travaillé il y a une dizaine d'années avec Roland de Bodt sur un spectacle appelé *Le sourire d'Averroès*. Averroès est un philosophe du XI^e siècle, mais aussi un homme politique qui exerçait des fonctions importantes dans la ville de Cordoue en Andalousie, et c'est lui qui a notamment traduit des textes d'Aristote qui nous sont revenus via le monde musulman. Donc, ce parcours, qui est né en Grèce et est arrivé en Europe, a transité par le monde arabe. En travaillant là-dessus pendant plusieurs années, sur des programmes de conférences et d'animations et d'ateliers, cela a donné finalement lieu à la publication d'un livre : *Neuf essentiels pour déconstruire le « choc des civilisations »*, écrit par Roland de Bodt et que nous avons publié avec Culture et Démocratie. Nous nous sommes fort intéressés à ces thématiques du choc des civilisations. Un deuxième choc qui nous a fait revenir sur ces thématiques a été les attentats de Paris, qui nous ont fait comprendre que ces notions devaient revenir dans le débat politique. Et on a remarqué que la notion de choc des civilisations était fortement présente dans les débats. Comme nous, chez Arts&Publics, nous étions en train de travailler sur les questions autour des jeux vidéo dans le cadre de la mise en valeur des collections muséales, c'était un beau défi de travailler sur ces thématiques. Ce que nous avons essayé de faire a été de déconstruire les jeux vidéo où sont présents les thèmes de choc des civilisations et de reconstruire autre chose.

À travers un atelier, qui était ouvert, nous avons, après des séminaires et des séances de formation, organisé une grande « game jam », comme on appelle ça dans le secteur du jeu vidéo. On



- a créé sept minijeu sur ces thèmes-là, qui sont disponibles sur le site www.rivesdeurope.org.

Qu'est-ce qui vous a conduit à utiliser cette forme de réalisation pour amener le débat ?

On sortait d'une expérience avec Pierre-Yves Hurel sur le projet VidéoMuz¹, au sein d'un programme en partenariat avec PointCulture et qui continue actuellement avec le musée de Namur. On sortait de cette expérience et on trouvait que c'était adapté. Donc on a continué le travail, avec bien entendu quelques adaptations et quelques modifications de pratique et de méthode afin d'aller vers le dialogue interculturel et le travail sur le choc des civilisations. Ça nous a amenés, nous, depuis, à en faire un pôle à part entière du travail d'éducation culturelle d'Arts&Publics et nous avons créé en notre sein un département jeu vidéo et société, qui continue à travailler des thèmes de société à travers le jeu vidéo amateur. C'est par exemple un projet sur la coopération au développement, sur les migrations, et nous en entamons un en novembre sur les questions liées au racisme. Et tout ça, nous allons essayer de le compiler à travers une plateforme Internet que nous sommes occupés à construire.

Les différents jeux disponibles pour « Rives d'Europe »

Au niveau du résultat, on retrouve sur le site rivesdeurope.org les différents jeux réalisés à l'occasion du projet. On y découvre les multiples sensibilités artistiques et ludiques de leurs créateurs. Les jeux sont simples mais créatifs, et leurs règles sont faciles à assimiler.

Mioum

Le quartier a un nouvel habitant. Un jeune cuisinier aventurier vient d'ouvrir son restaurant. Le joueur doit trouver de nouveaux aliments et les utiliser pour créer des recettes délicieuses et originales qui apporteront un peu de bonheur aux voisins.

Il s'agit d'un petit jeu de plateformes, dans lequel vous incarnez un cuisinier. Vous devez tout d'abord créer votre personnage en répartissant un certain nombre de points entre différentes caractéristiques : la chance, les capacités culinaires et l'esprit d'aventure. Une fois le personnage créé, vous devez déambuler dans un espace de jeu afin de récolter différents aliments. Il vous faut également éviter les oiseaux et autres animaux durant votre exploration et récolte. Une fois les réserves de nourriture établies, votre cuisinier doit préparer une recette. Il lui est demandé de choisir un ingrédient princi-

pal et un secondaire et de déterminer si le plat sera plutôt salé ou sucré, doux ou piquant et acide ou savoureux. Le jeu permet de découvrir de manière ludique des goûts et spécialités originales de différentes régions du monde.

Le lâche mur de l'humanité

Les envahisseurs débarquent ! Il faut protéger la planète de ces intrus en construisant un mur, tout en assurant la survie en autonomie. Mais l'isolement et le rejet de l'autre sont-ils réellement les meilleures solutions ?

Ce jeu de gestion a pour vocation de faire prendre conscience que l'apparente simplicité des théories nationalistes et xénophobes ne tient pas la route sur le long terme. Mais aussi, que la collaboration et l'accueil sont bien plus riches que le rejet systématique et la peur de l'autre.

Exil

Ce jeu invite à se mettre dans la peau d'une personne cherchant à s'enfuir d'un pays fictif qui vient d'entrer en guerre. Pour atteindre un autre pays, il faudra traverser un désert rempli de dangers. Une fois sur place, il faudra encore apprendre la langue, trouver un logement et un emploi pour s'intégrer dans la société d'accueil.

Le joueur doit tout d'abord créer un personnage, qui reçoit un certain nombre de caractéristiques et une histoire personnelle expliquant sa condition de réfugié.

Après avoir traversé un désert en orientant une voiture et en faisant les bons choix pour épargner son argent et sa nourriture, il doit réussir à naviguer au sein de la société qui l'accueille en arrivant à trouver un travail et un logement. L'idée du jeu est de se mettre à la place d'une personne réfugiée, peu importe son origine, et d'imaginer la difficulté des épreuves qui l'attendent.

Le pong des civilisations

Ce jeu revisite *Pong*, célèbre jeu de ping-pong électronique et ancêtre du jeu vidéo, en proposant un défi coopératif entre civilisations.

Ainsi, au lieu d'être dans un contexte de compétition entre deux



joueurs, ces deux civilisations vont devoir coopérer, en dialoguant à l'aide d'un projectile qui est une lettre ou un message.

À chaque échange entre civilisations, le score augmente et la menace de confrontation des civilisations s'écarte. Mais il faudra aussi pour cela éviter les figures de dangereux personnages populistes.

Solidarity 1.0

Avec ce jeu, on se plonge dans la peau de « Boulou », qui se retrouve dans une forêt après de longues heures de marche durant lesquelles il a dû braver le froid, la faim et la fatigue.

Le personnage du jeu se déplace dans un environnement très simple qui se résume à un seul écran. Entre recherche de nourriture et construction d'une maison, il devra bien répartir son travail. Mais il va également être confronté à d'autres personnages qui auront besoin d'aide. Le jeu joue ici sur les principes et les besoins de coopération entre les différents membres d'une société et sur le partage des ressources disponibles.

The bargeman

Il faut, dans ce jeu, incarner un

humble pêcheur pris dans la tourmente de la guerre. Une guerre aux nombreux intérêts économiques mondialisés, en passant par des conflits locaux qui mêlent espoirs et désespoirs dus aux migrations humaines.

Le joueur doit manœuvrer sa barque afin de pouvoir pêcher et nourrir sa famille. Mais il doit aussi échapper aux risques naturels de la mer et, surtout, aux aléas de la guerre qui fait rage autour de lui. Ce jeu d'aventure, qui mélange texte et action, doit faire prendre conscience des difficultés de survie dans certaines régions du monde.

Zinneke

Zinneke invite le joueur à une promenade dans différents quartiers du centre de Bruxelles. Au fil des rues, le joueur rencontre des personnages qui lui posent des énigmes, des devinettes ou des problèmes. Si le joueur répond correctement, il découvre alors que les bâtiments qui sont sur sa route, dont certains emblématiques, sont teintés d'influences étrangères. Chaque bonne réponse lui donne droit à une frite supplémentaire, qu'il pourra déguster à la fin du parcours.

Ce jeu très simple permet de découvrir quelques caractéristiques bruxel-

loises et belges sur base d'un questionnaire à choix multiples.

L'avenir du projet

Comme le rappelle Jacques Remacle plus haut, l'utilisation du jeu vidéo amateur comme outil de médiation culturelle est devenue un axe de travail important pour Arts&Publics.

Ce type de création numérique a encore un potentiel énorme pour travailler sur les questions de société. Et Arts&Publics est en train de développer une belle expertise sur le sujet. ●

Note

- 1 Le projet VidéoMuz, développé en collaboration avec PointCulture, propose de mettre la démocratisation actuelle de la production de jeux vidéo au service de la médiation muséale, en amenant un groupe d'usagers d'un musée à créer une œuvre ludique basée sur une des thématiques du musée en question, pour ensuite la mettre à disposition du public et l'utiliser comme outil de médiation. Pour la première édition, les musées de Mons, via l'Artothèque, ont été sélectionnés. Un groupe très diversifié en termes de genre, d'âge et d'origine sociale s'est créé et a participé à l'élaboration du jeu *Artoquest*. Le jeu est en ligne sur www.artoquest.com. Arts&Publics développe également d'autres projets en lien avec le numérique via son implication dans la promotion de *Museumix* et dans la *MuseumWeek* de Twitter.

Vivian Goffette, le cinéaste qui aimait la Gaume

Le réalisateur a sorti son premier long-métrage en 2014, sur le thème des rencontres sur Internet et de l'immigration. Salué par les critiques, le succès du film a conforté le scénariste belge. Alors qu'il est en pleine écriture du prochain, il se confie sur son métier.

Vivian Goffette habite à Virton, en Gaume. Grâce à son père, l'écrivain belge Guy Goffette, la fiction et les mots sont entrés très très tôt dans sa vie. Pourtant, il va choisir de s'exprimer via le monde des images plutôt que dans les livres. Nommé aux Oscars en 1999 dans la catégorie « Meilleur court-métrage » pour son film *La Carte postale*, le réalisateur belge a franchi le cap du long-métrage en 2013, avec *Yam Dam*. Il prépare actuellement une œuvre plus personnelle sur les relations entre père et fils.

Quelles seront les thématiques abordées dans votre prochain long-métrage ?

Je suis en train de travailler dessus. Le sujet principal est le suivant : comment peut-on grandir à 10 ans lorsqu'on a un père dont on ne peut pas se revendiquer, car il a commis des actes affreux ou monstrueux ? C'est inspiré du réel évidemment, l'histoire récente de la Belgique en est la preuve. Le thème de la paternité m'a toujours inspiré. Je ne sais pas pourquoi. J'ai un père qui est écrivain et qui a eu une vie hors du commun. C'est forcément une figure un peu écrasante pour un petit garçon, sans être monstrueux, loin de là, car c'est quelqu'un de très généreux. C'est une figure tutélaire écrasante. C'est sans doute de là qu'est venue cette idée. J'y travaille depuis un long moment, avant même d'avoir tourné *Yam Dam*.



Yam Dam - Vivian Goffette
(à gauche)

C'est donc un projet de longue date.

J'y pensais, et il se trouve que j'ai sorti mon film *Yam Dam* après un concours. On proposait à des réalisateurs qui n'avaient pas encore réalisé de courts-métrages de tourner avec un petit budget dans des délais relativement courts. J'ai remporté ce concours, ce qui m'a permis de tourner mon premier long-métrage, et j'ai dû mettre de côté ce sujet. J'ai tourné ce film et ça m'a fait énormément de bien, car je suis quelqu'un qui est beaucoup plus à l'aise et heureux sur des plateaux que derrière une feuille de papier ou un écran d'ordinateur. Mon plaisir est d'écouter la musique des mots jouée par des acteurs, de gérer l'espace... Tout ça me

plaît, mais je ne le fais pas assez. Le fait d'avoir tourné *Yam Dam* m'a boosté, mais ce n'était pas prévu. Je peux dire que c'est un film « zéro ». Je vais considérer le prochain véritablement comme mon premier film.

Que vous a apporté cette expérience ?

D'un point de vue humain, c'était chouette, car petit budget oblige, on ne l'a fait qu'avec l'aide des amis. J'ai tourné ça dans ma région. C'étaient des gestes de solidarité et ça parlait de ça. Tout était en osmose, et ça s'est fait avec des amis qui ont dû donner des coups de main lorsqu'ils pouvaient, lorsqu'ils étaient libres. C'est à la fois une expérience cinématographique et humaine.



Yam Dam - C. Tapsoba



Yam Dam - C. Tapsoba et F. Zenoni

– Lors d'un tournage, on vit des moments de tension, de stress, le temps est compté... J'ai besoin de contacts avec les gens et je pense que la station assise devant la feuille n'est pas mon truc. –

Vivian Goffette



Est-ce que vous vous êtes donné une deadline pour ce nouveau film ?

On s'en donne toujours. J'aurais aimé le tourner l'été prochain, mais je me rends compte que la version actuelle du scénario n'est pas encore satisfaisante. Je ne peux donc pas vraiment partir à la recherche d'acteurs intéressés et je ne peux pas avoir un dossier de production suffisamment solide pour trouver les fonds. Tout est lié et cela prend un temps fou. Plutôt que de déprimer, je me suis dit que pendant un mois j'allais écrire les bases d'un autre projet.

À l'instar de Yam Dam, est-ce que vous voulez tourner vos prochains films en Belgique ?

Le film sur la relation entre père et fils doit absolument se tourner en Belgique, dont une partie en Flandre. L'acteur flamand Wim Willaert (*Je*

suis mort mais j'ai des amis, Offline, Marina...) a déjà donné son accord. Je dois absolument le réécrire, car c'est un sujet complexe et très fort. Il ne s'agit pas de tomber dans la caricature, ni de passer à côté. C'est un film qui me tient à cœur et je préfère me donner le temps de travailler plutôt que de le bâcler et de faire ça trop vite. Il sera tourné en Gaume, comme c'est le cas pour tous mes films.

Est-ce parce que la région vous porte ?

C'est très curieux, car j'ai vécu durant 20 ans à Bruxelles après mes études. Même en étant à la capitale, les histoires que j'imaginai se passaient à la campagne. Je ne sais pas pourquoi. On dit souvent qu'on ne guérit jamais de son enfance. C'est sans doute en partie le cas pour moi. Le pays dont je suis originaire m'imprègne encore. J'ai peut-être du mal à imaginer des histoires nouvelles. Il faut dire que je suis parfois triste de l'image qu'on donne de la province. Souvent, les fictions donnent l'impression que les trois quarts des gens sont des abrutis. Les provinciaux sont moins compétents que les autres dans les séries françaises, etc. Il faudrait un regard sur la province plus complexe et nuancé et c'est ce qui m'intéresse. Claude Chabrol l'a très bien fait en France. Je ne suis pas un fan absolu, mais il faut reconnaître que ce qu'il a fait est très juste et nuancé.



Yam Dam - Vivian Goffette



Yam Dam - Vivian Goffette

► La thématique fils-père est récurrente chez vous.

Elle est présente dans tous mes films. Il va falloir un jour que je change de problématique. On parle toujours mieux de soi et de ce qu'on connaît un peu. Pour *Yam Dam*, je suis parti de mon expérience avec l'Afrique, du choc que ça a été d'y aller. Je n'aurais jamais pu le faire si je n'avais pas donné cours là-bas. C'est à partir de cette émotion qu'on crée. Je suis incapable de raconter quelque chose à propos du monde de la finance, des traders, car ce n'est pas mon univers. Mon territoire intime, ce sont les liens familiaux et amicaux, ce sont les conflits locaux et à partir

de là, d'autres thèmes résonnent. Ken Loach expliquait quelque chose de très bien dans une interview. Il répondait à la question : pourquoi utiliser la fiction pour parler de thèmes profonds ? Il disait qu'il aimait mettre les personnages dans des contradictions sociales, des contraintes qui les dépassent. Il exploite parfaitement ce qu'il connaît et ce territoire social. C'est un cinéma de personnages que j'aime. L'attitude d'une personne dans un train peut raconter des choses sur le monde entier, sur la société. Il n'y a pas besoin d'aller filmer en Syrie ou en Corée du Sud pour se rendre compte que le monde va mal.

Les moments d'écriture vous ennuient. Avez-vous essayé de vous y soustraire ?

On est obligé, car la plupart du temps les metteurs en scène écrivent leur propre scénario. Dans le monde anglo-saxon, ce sont deux métiers différents, même si les réalisateurs ont un droit de regard. En Belgique et en France, c'est systématique. Pour moi, ce n'est pas l'endroit où je suis le plus heureux. Chaque fois que je reviens devant ma feuille, ce n'est pas ma partie préférée. L'écriture, c'est plus de douleur que de plaisir. Lors d'un tournage, on vit des moments de tension, de stress, le temps est compté... J'ai peut-être simplement besoin de contacts avec les gens et je pense que la station assise devant la feuille n'est pas mon truc.

Avez-vous envisagé d'autres métiers que le cinéma ?

J'ai toujours voulu travailler dans les images. Petit, je voulais être photographe, et donc j'ai commencé par faire de la photo à l'âge de 10 ans. À 13 ans, je prenais la caméra Super 8 de mon oncle. Je pensais que je voulais devenir caméraman, car lorsqu'on est enfant on ne connaît pas encore les nuances du métier. Je croyais que c'était le caméraman qui réalisait le film. Le nom de réalisateur revenait souvent et j'ai su que c'était ce que je voulais faire : raconter des histoires avec des images et des acteurs. J'ai étudié à l'INSAS à 18 ans, après l'examen d'entrée. Maintenant, j'y donne des cours de réalisation. C'était une vocation. J'aurais aimé aller plus vite dans ma carrière. J'ai travaillé en tant qu'assistant-réalisateur, j'ai enseigné, etc. J'ai attendu d'avoir la quarantaine pour tourner mon premier long-métrage. Un réalisateur qui ne tourne pas n'est pas un réalisateur. Pourtant, on fait tellement peu ce métier. En Belgique, excepté les frères Dardenne qui tournent tous les deux ans, les autres mettent quatre ou cinq ans entre chaque film. C'est peu.

Vous ne vouliez pas changer de pays ?

Peut-être que si on m'avait proposé un jour de tourner un format polar avec des moyens, ça aurait pu m'intéresser. Être un faiseur, ne pas se poser de questions sur ce qu'on va aborder, ça peut être une expérience enrichissante. Pour le moment, j'essaye de traiter des sujets proches, des choses dont j'ai envie de parler.

Que vous apporte le fait d'enseigner ?

C'est très enrichissant. Il s'agit d'encadrer les étudiants, de les aider à mener au bout leur projet sans prendre leur place. Il faut les aider à éviter certains pièges, mais il ne faut surtout pas vouloir faire le film à leur place. Ça demande un investissement énorme. Il faut faire abstraction de ses propres goûts. C'est intellectuellement riche et cela permet de rebondir par rapport à ses propres projets.

Vous avez été nommé aux Oscars, il y a presque 20 ans. Est-ce que cela ouvre des portes ?

Ça rend modeste, surtout. Pendant cinq minutes, vous êtes un potentiel gagnant et tout le monde vous courtise. À partir du moment où on donne le nom du gagnant, ces personnes disparaissent. Vous passez de « winner » à « loser ». Ça va très vite et donc ça veut dire que ça n'a pas trop d'importance. On vous catalogue vite. J'avais envie d'apprendre encore des choses, mais les portes du court se sont refermées parce que tout le monde attendait un long-métrage. Comme j'ai fait un autre court, qui a eu moins de succès, les gens ont cru que j'avais eu un coup de chance. Tout ça est éphémère. On se met une pression soi-même et c'est compliqué à gérer. Il faut renouveler l'essai directement, pendant six mois c'est une carte de visite. Puis, un autre prend votre place. Certains y parviennent, mais il faut avoir un plan de carrière. Je n'étais pas assez préparé. ●



Yam Dam - Vivian Goffette et C. Tapsoba

Filmographie :

› **Trois courts-métrages :**

Bruder Martin, 1992, 18 minutes

Julien et sa bande embêtent un vieil homme un peu fou. Le vieil homme, qui vit avec sa sœur, Mathilde, reste cloîtré dans sa chambre, car il est persuadé que la Seconde Guerre mondiale n'est pas finie. Un jour, Julien rencontre l'homme seul et celui-ci lui fait découvrir la musique de Gustav Malher.

La Carte postale, 1998, 18 minutes

Prix spécial du Jury 1998 à Clermont-Ferrand et nommé aux Oscars 1999 dans la catégorie « Meilleur court-métrage »

C'est l'histoire d'une carte postale adressée par un père à son fils. Celui-ci se rend avec sa mère à l'enterrement du père en question. Le petit garçon n'arrive pas à réaliser que son papa se trouve dans le cercueil puisqu'il lui a envoyé une carte.

Le Centre du monde, 2000, 16 minutes

Agriculteur à la retraite, Jules, 80 ans, guide les touristes jusqu'au centre géographique de l'Europe, établi depuis dix ans dans un de ses champs. Mais aujourd'hui, la nouvelle est tombée : l'Europe s'est agrandie et un nouveau centre vient d'être calculé. Que reste-t-il à Jules, maintenant qu'il s'est disputé avec son fils et que sa femme est décédée ?

› **Un long-métrage :**

Yam Dam, 2013, 1 heure 18 minutes

Christian, un médecin gaumais, consacre son temps libre à collecter des fonds pour construire une école en Afrique. Mais ces activités ne rompent pas tout à fait la monotonie de son existence. Il s'invente une deuxième vie en surfant sur des sites de rencontres avec de jolies Africaines en quête d'une vie meilleure. Les échanges sont coquins, sans lendemain, jusqu'à ce que Faustine, une jeune Burkinabée qui a pris ses avances au sérieux, débarque dans son cabinet.

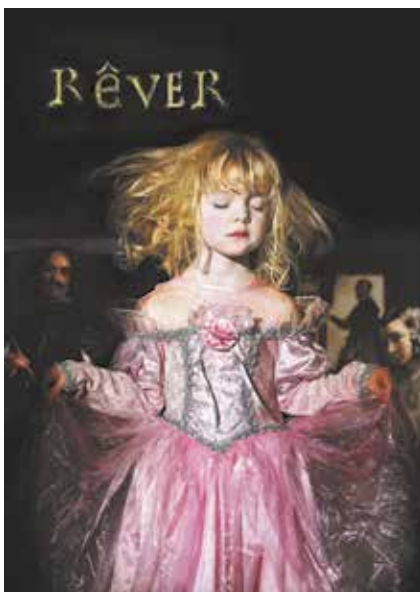
La photo pour ouvrir l'horizon

Outil de traduction immédiat des réalités contemporaines, la photographie occupe une place de choix dans la programmation de nombreux centres culturels et bibliothèques. Sous divers formats, de l'exposition à la biennale.

Les Chiroux et le BIP/Biennale de l'image possible à Liège

De la rue des Chiroux, le centre culturel éponyme n'a conservé que le nom. La rue a en effet été ôtée de la carte lors de la construction du complexe des Chiroux, érigé sur un terrain vague entre 1967 et 1970 selon les plans des architectes Jean Poskin et Henri Bonhomme. La construction se révèle un des exemples de brutalisme les plus aboutis dans le centre de Liège. Constituée d'un socle adapté aux fluides des circulations urbaines, elle est surmontée d'une grande tour de logements (tour Kennedy) et d'un ensemble de bureaux. L'ensemble accueille également une vaste bibliothèque-médiathèque et un dynamique centre culturel.

Un lieu photogénique donc – pour les amateurs du genre –, pour une rencontre *in situ* avec Anne-Françoise Lesuisse, responsable depuis dix ans du département Arts plastiques au centre culturel de Liège Les Chiroux et directrice artistique du BIP/Biennale de l'image possible. L'événement photographique date de 1997, et a pris la forme de biennale en 2000, avec pour intitulé – jusqu'en 2010 –, Biennale internationale de la photographie et des arts visuels de Liège. « Quatre ans avant mon arrivée ici, narre-t-elle, une politique d'édition autour de la photo s'était mise en place : textes d'expositions, guides du visiteur, catalogues,



Biennale de la photographie en Condroz
© Jacqueline Roberts, *Menina*

etc., que je rédigeais pour le centre en tant que freelance. Puis, au sein de ce département, j'ai voulu établir des passerelles entre les arts plastiques et l'éducation permanente. Je pense que la création contemporaine est un territoire très important pour critiquer la société dans laquelle on vit aujourd'hui. Il faut donner de bons outils aux gens pour se réapproprier le discours des artistes. La Biennale est à cet égard très importante, et on essaie de faire exister ce terrain éducatif dans nos espaces d'exposition.»

Au programme du BIP, l'image traitée par des artistes belges et internationaux, dans toutes ses approches :

analogique ou digitale, fixe ou en mouvement, sous forme de vidéos, films, photographies, projections, nouveaux médias et installations. La dernière biennale avait pris pour point d'ancrage le manège Fonck, la prochaine (2018) infiltrera la Boverie et divers autres lieux urbains (Hangar B9 de l'ESA Saint-Luc, galeries...).

À côté de cet événement majeur, le secteur des arts plastiques des Chiroux programme d'autres rendez-vous ponctuels en lien avec la photographie, comme, chaque rentrée, le pluridisciplinaire TempoColor, dont la 17^e édition vient de s'achever. « Pour l'occasion, la ville est investie par des concerts, du théâtre de rue, des ateliers d'associations mobilisées sur des questions sociales, des alternatives mondiales au capitalisme. Les interventions artistiques plaident en faveur d'un monde plus solidaire. » Dans ce cadre fut présentée l'exposition photo itinérante internationale 1 % – *Le privilège à l'ère de l'inégalité globale*. Un projet éditorial et curatorial mis en place par Myles Little, responsable photo au *Time Magazine*.

En outre, avec la collaboration de l'ASBL Les Grignoux, depuis fin 2011, la galerie Satellite a pris place dans le cinéma Churchill au sein de l'espace anciennement occupé par la galerie Périscope. L'initiative permet de poursuivre la mission de soutien et de diffusion de la création photo contemporaine en Fédération Wallonie-Bruxelles. Quatre à cinq expositions s'y tiennent par an.

Photo et patrimoine rural à Marchin

Dans les environs, la Biennale de la photographie en Condroz (dénomination actuelle), lancée en 2003 à l'initiative du centre culturel de Marchin dans le sillon creusé par l'exposition *Ville d'Art*, a également acquis ses lettres de noblesse au fil du temps. « Le concept de *Ville d'Art* était d'exposer la photo au sein du patrimoine de la région : dans des châteaux, des églises, etc., explique Rachel Jans, coorganisatrice. Puis l'événement a été baptisé *Promenades photographiques en Condroz* au travers

de différents villages, avec toujours la volonté de favoriser la rencontre avec les habitants et de connaître le patrimoine du Condroz. » Les expositions sont développées en milieu rural, pour la plupart chez l'habitant et dans des lieux intéressants sur un plan architectural, patrimonial et paysager. La formule actuelle s'est resserrée sur deux villages distants de 6 km situés dans le Condroz liégeois et namurois : Grand-Marchin (commune de Marchin) et Tahier (commune d'Ohey).

La Biennale reste l'activité la plus importante du centre, au vu de toute l'énergie déployée pendant et en amont. « Après la Biennale, un petit comité de sélection se réunit, débrieife et lance de nouvelles pistes. Avant et pendant, c'est toute une équipe qui s'active également. Nous avons aujourd'hui un effectif d'environ 70 jeunes collaborateurs pour le montage/démontage, l'accueil, le bar... Les commerçants y sont également associés. Ainsi, chaque dimanche, un repas est préparé par un restaurant, un magasin ou une association du coin. À Tahier, comme le village est tout petit, des associations y ont tenu un bar. Les habitants sont aussi très présents, accueillants. »

Cet été, la 8^e Biennale du genre avait pour thème « Rêver ». Vingt expositions ont réuni des photographes belges et étrangers, de renom ou émergents. La plupart ont commenté leurs expositions ou participé à des rencontres. Un atelier photo en résidence d'une semaine était également proposé, animé par Alexandre Christiaens et Emmanuel De Meulemeester.

Un travail d'animation a également été réalisé auprès des habitants des communes participantes, via un stage photo à destination des adolescents et une mission photographique au collectif liégeois LaKabane. Sans omettre toute une palette d'initiatives proposées par le centre culturel de Marchin et des collectifs citoyens locaux : des journées de rencontres et de lecture de portfolios, des visites commentées, une projection nocturne, des conférences, un atelier d'écriture..., mais aussi le lancement du site internet « Brownie », nouvelle plateforme de la photographie belge.



Biennale de la photographie en Condroz © Didier Bizet - *Pyongyang Paris*

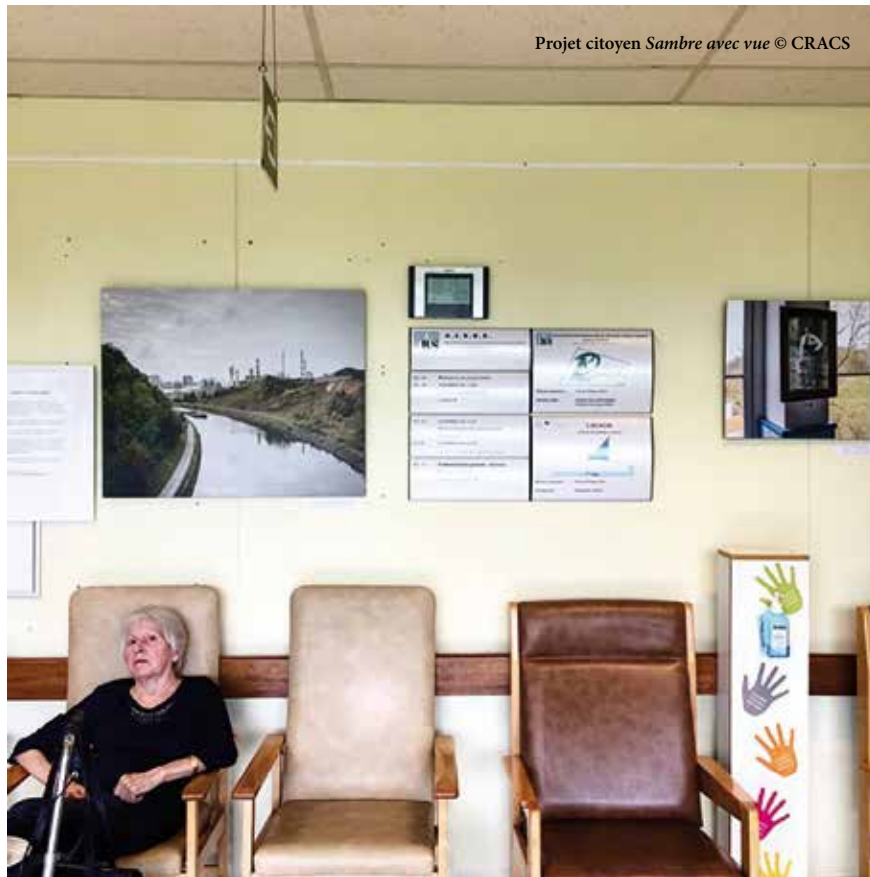
PointCulture dans la ville

Depuis le repositionnement en 2013 des PointCulture et la diversification de leurs missions et offre (voir le numéro 4 de *Lectures. Cultures*), une thématique de programmation commune saisonnière est établie. La saison 2017/2018, inaugurée fin septembre dans les cinq villes de départ – Bruxelles, Charleroi, Liège, Louvain-la-Neuve, Namur –, explore la ville sous l'intitulé URBN. Et soulève des questions liées à la gentrification ou à la multiculturalité, aux ressources communes (atelier de cartographie libre), aux mouvements de réoccupation de bâtiments vides (squats sauvages ou temporaires), etc. Au programme, des balades urbaines, projections, écoutes musicales, expositions... complétées de portraits de villes sur le site internet, via les collections de PointCulture (musiques, cinéma de fiction et documentaire).



BIP © Laetitia Bica

La photographie restant un outil privilégié pour refléter la thématique urbaine, elle a toute sa place au sein de la programmation. À Bruxelles, le PointCulture accueille ainsi l'exposition *Villevue | La photo est pauvre, la ville est vue* des photographes Giacinto Branducci et Olivier Spinewine, jusqu'à



Projet citoyen Sambre avec vue © CRACS



Projet citoyen Sambre avec vue © CRACS

organisé par PointCulture et le centre Librex dans le cadre de la quatrième édition de « Féministe toi-même ! ». L'idée de départ : les usages différenciés de la ville en fonction des genres. Les clichés sélectionnés seront exposés dès le 18 novembre.

À partir de la thématique annuelle, chaque PointCulture concerné opère le plus souvent de son côté, avec un ancrage territorial. De même, la place accordée à l'une ou l'autre discipline artistique est laissée au choix de chacun. À Namur, le PointCulture s'apprête à rejoindre le nouveau bâtiment de la Maison de la Culture en 2019 et à « y disposer d'un espace plus adapté à la 2D, relève David Maniot, responsable adjoint. Nous avons ici un bel espace, mais plus propice à la 3D, en raison des grandes baies vitrées du lieu : sculptures, installations... Or nous souhaitons encourager la photographie, car nous sommes en contact avec de nombreux artistes dans le milieu. » Depuis fin septembre, un nouveau concept est lancé pour la présentation d'œuvres plus sensibles à la lumière : l'espace 1.1.1., aménagé sur 2,5 mètres sur 3 mètres à côté de l'accueil. Il s'agit de présenter une œuvre d'un artiste pendant un mois. Le 22 septembre, Jean-François Flamey, membre du collectif photographique Aspèkt, a inauguré la formule, dans le cadre d'URBN. Suivi d'autres photographes : Rosalie Colfs (jusqu'au 16 novembre), Élodie Grégoire (du 17 novembre au 14 décembre).

Citons encore le PointCulture de Louvain-la-Neuve, qui a accueilli cet été une exposition du cours de photo de l'Université des Aînés, centrée sur le thème de l'eau. Et de décembre à mi-janvier 2018, André Meulemans, qui a capté la ville de Louvain-la-Neuve tout au long de son parcours artistique, sera à l'honneur.

Sambre avec vue à Farciennes

Par ailleurs, la photographie peut s'inviter dans certains centres culturels de façon très occasionnelle, faute d'espace approprié. Voire dans une démarche d'analyse partagée. C'est le

► la mi-novembre. « Par rapport aux sujets sociétaux que nous traitons, la photo est plus facile à exposer que d'autres formes plastiques, relève Jean-Grégoire Muller, responsable de PointCulture Bruxelles. Elle apporte une dimension informative, il y a un aspect documentaire qui transparait de manière évidente. »

Pourquoi Villeneuve ? « Nous avons pris contact avec ce duo de photographes, dont le projet invite le visiteur

à regarder la ville autrement, à partir de détails capturés par smartphone, un médium pauvre. La ville présentée est grise, pas spécialement belle, il y a aussi une touche d'humour, mais rien de sarcastique. Leur sensibilité est issue des arts plastiques. Ils ont également alimenté le compte Instagram du CIVA, avec lequel nous éditons une plaquette dans ce cadre. »

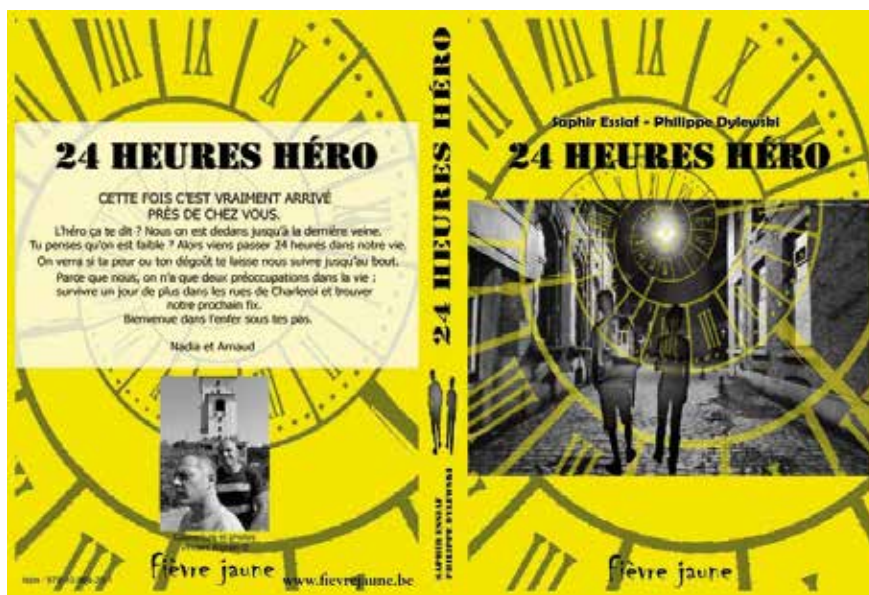
Autre projet photo à l'ordre du jour, le concours « Femmes dans la ville »,

cas de du projet citoyen *Sambre avec vue*, initié par le centre culturel de Farciennes. « La photographe Pauline Beugnies est allée à la rencontre des habitants de sept communes de la région, raconte Patricia Santoro, directrice. La photo est un médium accessible à tout un chacun et une manière directe de rencontrer les gens et leurs ressentis. Le projet se voulait ludique et interactif. Nous souhaitons mettre en image les coups de cœur et coups de gueule des habitants de la région. Pauline a effectué ce travail durant quelques mois, puis nous a fourni la matière de l'exposition. » Une trentaine de clichés (des portraits, lieux publics, cafés...) ont tourné chez six opérateurs de la région, à savoir quatre autres centres culturels et deux services culturels communaux. Le résultat est également visible sur une page Facebook.

« Le projet aura une suite, en réponse aux attentes des gens, continue Patricia Santoro. Comme il a permis de mettre en lumière que l'image de la Basse Sambre reste négative, nous avons établi un circuit artistique, "Recolore ta rue". Certains opérateurs ont à nouveau choisi la photo comme angle, d'autres le graffiti... »

La photo en bibliothèque à Bruxelles-Ville et à la Bibliothèque 27 septembre

D'autres initiatives photo ponctuelles s'immiscent dans des bibliothèques, le plus souvent en partenariat avec des organismes extérieurs. Ainsi, « la Haute École Francisco Ferrer de la Ville de Bruxelles collabore régulièrement avec les bibliothèques des Riches-Claires et de Laeken, et propose des activités qui s'adressent tant aux adolescents qu'aux adultes », confirme Marie-Christine Jadot, bibliothécaire dirigeante des bibliothèques publiques francophones de la Ville de Bruxelles. Parmi celles-ci, de janvier à mai 2017, un cycle de quatre conférences sur la photographie a été mené par Véronique Almeida-Cruz, professeure d'histoire de l'art, traitant de « La question de l'objectivité et les œuvres hybrides », « La photographie de presse comme art



Bibliothèque Espace 27 Septembre ©

à part entière », « Le rapport à la technique : du photomontage à Photoshop » et « La question de l'abstraction ». « Après chaque conférence, les élèves étaient invités à travailler sur la thématique. » Ce qui a débouché sur l'exposition *La photographie. Un art aux préoccupations contemporaines*, présentée au printemps 2017 à la bibliothèque de Laeken.

De même, au sein de la bibliothèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles, le travail de photographes et d'auteurs trouve régulièrement écho, sur demande spontanée de ceux-ci. Une prise de rendez-vous a alors lieu avec Véronique Marchal, gestionnaire de la bibliothèque ONE au sein de la bibliothèque Espace 27 Septembre. « Je vois s'il y a un rapport avec le livre ou une thématique sociale, comme le "Créahm", "Les enfants cachés", "24 heures héro"... Pour moi, l'important est de recevoir des gens qui ne sont pas connus et de les mettre en lumière, si je sens une réelle passion dans ce qu'ils font et un souhait de participer à quelque chose de constructif. Je n'encouragerais pas si la démarche est purement commerciale. »

La dernière expo photo en date, de Vincent Algrain, était liée au livre *24 heures héro*. Les auteurs, Saphir Essiaf, éducateur, et Philippe Dylewski,

psychologue, sont tous deux nés à Charleroi et, en 2015, ont eu l'idée de « raconter des histoires de gens du quotidien. Ceux à qui on ne fait pas attention parce qu'on ne les voit pas ». Dans ce cas-ci, des toxicomanes. Pour ce faire, ils se sont immergés dans les squats de Charleroi et ont réalisé des dizaines d'interviews. Le vernissage a été précédé d'une conférence-débat. « Cela permet de susciter des rencontres et que chacun apprenne du nouveau, ponctue Véronique Marchal. Ce que j'aime aussi, c'est la transmission et parfois, grâce à cela, des tournantes peuvent exister dans d'autres lieux. » ●

Infos :

- www.chiroux.be, www.bip-liege.org
- www.centreculturelmarchin.be, www.biennaledephotographie.be
- www.centreculturelfarciennes.be
- www.pointculture.be
- www.bibli27sept.cfwb.be
- www.bibliorichesclaires.be

Quadrature du Cercle et la promotion du cinéma belge

L'ASBL, née en 2015, rassemble les programmateurs cinéma des centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles. À travers des événements annuels, la Quadrature du Cercle met en avant le cinéma d'auteur indépendant et belge. C'est aussi un réseau utile pour la réflexion et la formation des professionnels.



L'équipe de la Quadrature ©

Chaque année, lors de la fête de la Fédération Wallonie-Bruxelles fin septembre, le cinéma belge est à l'honneur dans les centres culturels francophones. L'objectif ? Valoriser les auteurs de la Fédération et attirer les spectateurs vers des œuvres locales. En 2016, 45 opérateurs ont participé à l'événement, parmi lesquels 32 centres culturels, cinq associations et neuf cinémas d'Art & Essai. Au total, ce sont 55 séances qui ont été organisées, dont 23 accompagnées par les réalisateurs, les acteurs et/ou les techniciens venus parler au public de leur travail. 3 500 personnes de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont pu visionner une œuvre du cinéma belge francophone gratuitement. À l'heure où les films belges ne cessent de se diversifier, cette opération participe au rayonnement de la production locale. Cette initiative est aussi un des exemples d'ac-

tivités coordonnées par le réseau de la Quadrature du Cercle.

« Nous sommes nés pour promouvoir le cinéma d'auteur, indépendant et belge chez les opérateurs culturels », explique Philippe Hesmans, président de la Quadrature du Cercle et du centre culturel de Morlanwelz. « La motivation première était de donner une visibilité au secteur audiovisuel dans le socioculturel », ajoute Manu Dias, programmateur cinéma au centre culturel de La Venerie à Watermael-Boitsfort.

Des séances chaleureuses

Aujourd'hui, le réseau compte environ 50 membres issus des lieux socioculturels en Fédération Wallonie-Bruxelles. Ce rassemblement permet aux opérateurs d'organiser des activités en collaboration et de promouvoir ensemble ces événements autour du

septième art. De plus, c'est une manière de se présenter en tant qu'interlocuteur unique devant le centre du Cinéma et de l'Audiovisuel et d'avoir plus de poids dans la négociation de films.

C'est la même chose au niveau international. À La Venerie, par exemple, Manu Dias programme pour cette fin d'année la comédie musicale oscarisée *La La Land* de Damien Chazelle et *Manchester by the Sea* de Kenneth Lonergan avec Casey Affleck. « Nous avons accès à tous les films du cinéma indépendant en format digital, même si ce n'est pas en première sortie. »

Ceux qui veulent rattraper les incontournables peuvent donc aller jeter un œil à ce troisième circuit de diffusion non commercial. « Le but n'est pas seulement de laisser le film filer sur grand écran, poursuit le programmateur de La Venerie. Lors de ces séances "Cinés apéros", les mercredis, nous

discutons avec les spectateurs après le film. Ce rendez-vous est basé sur la convivialité avec un apéro offert, parfois un invité. Et la sélection à présenter à l'Espace Delvaux est choisie grâce à un comité audiovisuel d'usagers et de spectateurs. Nous avons 200 personnes par semaine et 65 % de fidèles. » Ces séances personnalisées créent du lien et permettent de faire connaître le septième art d'une autre manière. « C'est ce qui fait notre valeur ajoutée », poursuit Philippe Hesmans.

À Morlanwelz, les films sont retransmis en qualité DVD grâce à un projecteur, mais beaucoup de salles sont équipées avec du matériel à la hauteur des cinémas commerciaux. « Les séances coûtent la plupart du temps entre 3 et 6 euros. Ce sont souvent de bonnes conditions avec des sièges confortables, un accueil et une présentation, etc. »

L'accès au réseau européen

Autre avantage du regroupement en association : La Vénerie, avec quatre autres lieux culturels francophones, profite du réseau Europa Cinémas. Ainsi, ils sont cinq membres de la Quadrature du Cercle à faire partie de ce rassemblement de salles à la programmation majoritairement européenne, dont l'objectif est d'apporter un soutien opérationnel et financier aux salles qui s'engagent à programmer un nombre significatif de films européens non nationaux et à mettre en place des actions d'animation et de promotion en direction du jeune public. Né en France en 1992, le réseau Europa Cinémas a reçu le financement européen du programme MEDIA (Europe créative).

Au total, ce sont 654 villes dans 41 pays, 1088 salles totalisant 684 écrans en Europe, dans les Balkans, en Turquie et en Russie. La Vénerie, le cinéma L'Écran d'Ath, le Cinémarché de Marche-en-Famenne, le centre culturel de Gembloux et le centre culturel du Centre à La Louvière en font donc partie. Le but est d'étendre plus tard à d'autres membres de la Quadrature du Cercle.

Les formations

En plus de la promotion et de la coordination des projections de films, la Quadrature du Cercle s'occupe de la formation pour tous les professionnels intéressés de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Le premier cycle de quatre journées était organisé de mai à novembre 2016 dans les quatre centres culturels de Huy, Watermael-Boitsfort, Rochefort et La Louvière. Il concernait précisément l'animation d'un débat à partir d'un film. Les participants, une vingtaine chaque jour, ont appris à comprendre les choix esthétiques et à savoir décoder les œuvres des réalisateurs. Philippe Hesmans, le président de la Quadrature du Cercle, se chargeait de ce module avec le critique cinéma Olivier Lecomte, Michaël Isméni, animateur culturel dans une prison, et Marc Vangeederhuysen. Selon Philippe Hesmans, « il y avait une forte demande pour animer des discussions autour d'un film. Il ne s'agit pas seulement de choisir un film, il faut ensuite pouvoir le défendre ».

Le deuxième cycle de formation organisé cette année concerne plus précisément le cinéma européen. Une journée est dédiée à l'histoire du cinéma belge à l'occasion de l'événement « 50/50 : Cinquante ans de cinéma belge, Cinquante ans de découvertes » mis en place par le centre du Cinéma.

Sauver le cinéma belge ?

L'ASBL est un outil de promotion du cinéma national. « Au départ, se souvient Manu Dias, la Quadrature du Cercle a vu le jour parce que la personne en charge de la promotion du cinéma belge en Fédération Wallonie-Bruxelles s'est rendu compte de l'importance des chiffres du secteur socioculturel pour les films belges. C'est même parfois plus que les chiffres des cinémas Art & Essai pour certains films. »

On reproche souvent au cinéma francophone de ne pas trouver son public dans les salles. Mettre en avant le secteur via les centres socioculturels serait-il une solution ? « On n'est pas là pour sauver le cinéma belge, objecte

Philippe Hesmans. Les animateurs sont des passionnés et donc essaient de transmettre ça. Les distributeurs, les producteurs nous contactent quand un film ne tourne pas en salle. Très bien, mais on ne peut pas avaler toutes les projections qui ne sont pas sur le marché. On choisit des films susceptibles d'attirer nos publics. Nous ne sommes pas des salles commerciales, on ne choisit pas un film à la manière d'un Kinopolis. On parle de cinéma parce qu'on le défend, c'est ça la différence. »

Si les films n'arrivent que plus tard sur les écrans, les prix des séances sont plus bas. L'explication, l'encadrement et tout le travail d'animation autour des projections permettent au public belge de mieux prendre connaissance des œuvres de son pays.

La tournée des Magritte

C'était d'autant plus le cas durant « la tournée des Magritte », l'événement organisé après la cérémonie de remise de prix du cinéma belge, en février, par l'Académie André Delvaux.

La Quadrature du Cercle soutient les films lauréats belges et francophones à travers le projet « Ceci n'est pas une séance, la tournée des Magritte du cinéma ». Pendant un mois, après la proclamation des résultats de 2016, les équipes des films, les réalisateurs, acteurs, caméramans, techniciens, se déplacent dans une quinzaine de lieux, en Wallonie et à Bruxelles. Ils rencontrent le public et partagent un moment de convivialité autour du cinéma belge francophone.

Lors de cette première édition 2017, *Un homme à la mer* a été présenté par Yoann Blanc, acteur principal du film, primé en tant que « Meilleur espoir masculin ». *Baden Baden*, pour lequel Salomé Richard a reçu le Magritte du Meilleur espoir féminin, fut défendu par sa réalisatrice Rachel Lang, ou parfois par l'actrice. *Les Premiers, les Derniers*, lauréat de plusieurs Magritte dont celui du « Meilleur film » et du « Meilleur réalisateur » pour Bouli Lanners, a été présenté par plusieurs membres de l'équipe. Le succès de l'opération a incité la Quadrature du



► Cercle a réitérer l'expérience après la cérémonie 2018.

Autre festival de cinéma associé à l'ASBL : le Festival du film francophone de Namur. Le Bayard d'or du premier film, le prix le plus prestigieux, est diffusé dans les cinémas et salles des centres culturels.

Le Jour le plus Court

La Quadrature du Cercle ne s'intéresse pas uniquement aux longs-métrages et à la fiction. Le festival du « Jour le plus Court » propose de diffuser dans

un maximum de lieux des courts-métrages à Bruxelles et en Wallonie, afin de donner envie au public de découvrir ce format encore souvent méconnu. La prochaine édition se tiendra le 21 décembre 2017 et donnera l'occasion de célébrer les 50 ans du cinéma belge.

Ce seront donc des courts qui ont marqué l'histoire cinématographique de la Belgique qui seront mis à l'honneur. Cette édition 2017 sera parrainée par l'auteur, réalisateur et producteur Marc-Henri Wajnberg, qui a produit une série de 1 200 courts-métrages. Son court-métrage *Le Réveil* a reçu plusieurs

prix internationaux, dont le Rail d'or à Cannes en 1996. Lors de ce genre de festival, le réseau Quadrature du Cercle aide à l'organisation de la diffusion et à la promotion pour ses membres.

Le Week-end du Doc

Dédié aux documentaires, cet événement qui dure quatre jours, du jeudi 16 au dimanche 19 novembre pour la cinquième édition 2017, est organisé par le centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sa mission est de promouvoir le cinéma documentaire belge francophone dans diverses salles bruxelloises et wallonnes appartenant au secteur non marchand.

Les documentaires belges sont projetés dans des lieux du réseau de la Quadrature du Cercle. Chaque projection peut-être accompagnée d'un débat sur la thématique choisie. D'après Philippe Hesmans, il est important de soutenir ce type d'activité en l'honneur du septième art. « En plus de nos membres, on essaye de centraliser les noms des endroits insolites également partenaires, par exemple les bars, les cafés, les bibliothèques, etc. »

Cette année, comme pour le « Jour le plus Court » et la fête de la Fédération Wallonie-Bruxelles, les productions belges francophones seront célébrées. Le centre du Cinéma et de l'Audiovisuel met à la disposition des programmeurs une liste de titres non exhaustive proposant films récents et films plus anciens. Cette liste est élaborée en étroite collaboration avec les producteurs, les ateliers d'accueil et de production, les distributeurs et les opérateurs de diffusion du documentaire associés au projet.

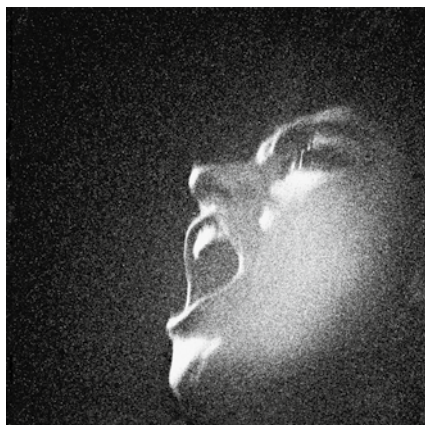
Tout bouge pour le cinéma belge francophone, soutenu par la Quadrature du Cercle, et cela vient d'une volonté politique. « Sans volonté politique de mettre en avant ce savoir-faire, on ne serait pas là, conclut Philippe Hesmans. La preuve, c'est que depuis que la Quadrature du Cercle est soutenue financièrement par la Fédération Wallonie-Bruxelles, la charge de travail et la quantité d'événements ont explosé. » ●

Extravagances de l'amour

Oiseaux-Tempête

Al-'An! (And Your Night Is Your Shadow/A Fairy-Tale Piece of Land to Make Our Dreams). -
Sub Rosa, (P) & © 2017.

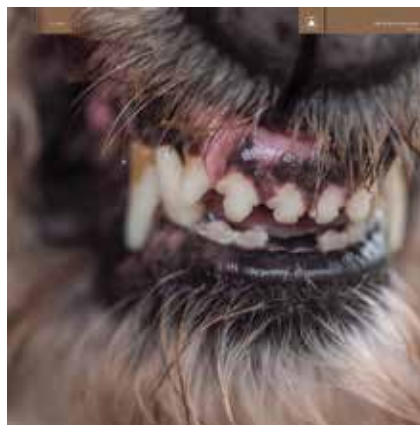
Le groupe français Oiseaux-Tempête a toujours été amoureux du monde méditerranéen. Après un premier album centré sur la Grèce, suivi d'une deuxième consacré à la Sicile et la Turquie (Ütopiya?), voici que le groupe pose ses valises au Liban. Le titre *Al-'An!* signifie *maintenant* en arabe. C'est un pays déchiré qui est illustré par une musique qui alterne les paysages sombres, tendus, froids (*Feu aux frontières*), avec des moments d'accalmie, voire de beau temps. Fidèles à leur habitude de travailler avec des locaux, les Oiseaux-Tempête ont invité des musiciens issus de la scène musicale du Moyen-Orient, dont Tamer Abu Ghazaleh. Peut-être pas de la musique facile, mais si originale.



Blanck Mass

World Eater. -
Sacred Bones Records, © 2017.

Blanck Mass est le projet solo du musicien anglais Benjamin John Power, également membre du groupe Fuck Buttons. Les encyclopédies le situent dans les mouvances drone music et électronique, ce qui implique une musique en longues plages dont la structure évolue peu et répétant en boucle, ou maintenant, une série de sons, bruits ou accords. Cela donne une musique extrêmement énermée (*Rhesus negative*), image d'un monde où toute vie serait une suite d'épreuves nerveuses. Les morceaux sont animés d'une tension grouillante de colère, de violence et de frustration (*Minnesota/Eas Fors/Naked*). Le monde de *World Eater* n'a pas encore connu la douceur de l'amour.



► **Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)**

Don Giovanni. -

Jean-Sébastien Bou, Robert Gleadow, Julie Boulianne, Myrtò Papatnasiu, Anna Grevelius, Julien Behr, Marc Scoffoni, Steven Humes, Le Cercle de l'Harmonie, Chœur de Radio France, Jérémie Rhorer (direction). - Théâtre des Champs-Élysées & Alpha Classics/Outthere Music, (P) 2016 & © 2017.

Le désir est révolutionnaire et le sexe a la puissance de dynamiser l'ordre social, voilà comment pourrait être résumé ce *Don Giovanni*, deuxième volet de la trilogie Da Ponte/Mozart. Le compositeur y collectionne les mélodies inoubliables et les tubes qui provoquent une addiction immédiate chez l'auditeur. Écho des représentations données en décembre dernier au théâtre des Champs-Élysées à Paris par le duo Stéphane Braunschweig et Jérémie Rhorer, ce nouvel enregistrement en garde une vie des personnages inhabituelle en studio. Jean-Sébastien Bou (qui a chanté le rôle à la Monnaie) est impeccable en séducteur insatiable et toujours en recherche d'un nouveau cœur à conquérir. Il est superbement secondé par son valet Leporello tenu par Robert Gleadow. Les autres personnages sont tout aussi finement dessinés et remarquablement chantés, surtout par Myrtò Papatnasiu (Donna Anna) et Julie Boulianne (Donna Elvira). Le chef Jérémie Rhorer dirige l'opéra de Mozart à la tête de son Cercle de l'Harmonie, un orchestre qui travaille sur instruments d'époque. Il en résulte un jeu de dynamisme orchestral et de couleurs rare.



Stravaganza d'Amore !

La naissance de l'opéra à la cour des Médicis (1589-1608). -

Ensemble Pygmalion, Raphaël Pichon (direction). - Harmonia Mundi, (P) 2016 & © 2017.

En 1607, à Mantoue, est créé *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi. Cette création a son mystère. Comment un genre à peine naissant peut-il donner un chef-d'œuvre aussi original avec des qualités de lyrisme et de construction qui fascinent toujours 400 ans plus tard ? Même si Monteverdi est un des plus hauts génies de la musique occidentale, son projet ne naît pas dans un désert. Déjà avant Raphaël Pichon, d'autres musicologues interprètes avaient relevé et enregistré telle ou telle partition qui contenait des antécédents marquants vers la route de l'opéra. Ici, le chef français explore spécifiquement les drames musicaux donnés à la cour des Médicis à Florence, une sorte de laboratoire fourmillant d'idées, parfois déroutantes, mais qui attendait la main d'un grand maître pour donner naissance, dans un contexte politique de compétition entre les grands-duchés italiens, à un des genres majeurs de la musique occidentale, l'opéra. Et la qualité du disque ne se résume pas seulement à l'équipe de musiciens réunie (dont la soprano belge Sophie Junker), mais se mesure aussi par la richesse des multiples articles réunis dans le livret.

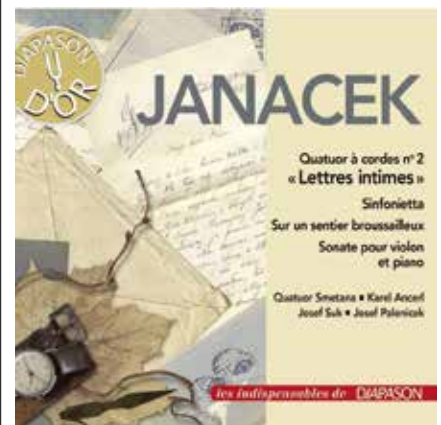


Leos Janáček (1854-1928)

Quatuor n° 2 « Lettres intimes » : Sinfonietta, Sonate pour violon, Sur un sentier broussailleux. -

Orchestre philharmonique tchèque, Karel Ancerl (direction), Quatuor Smetana, Joseph Suk (violon), Josef Pálenicek (piano). - Les Indispensables de Diapason, (P) 1943-1965 & © 2017.

La revue française *Diapason* propose à ses lecteurs, en accompagnement de sa revue mensuelle, un enregistrement de référence d'une œuvre ou d'une série d'œuvres propres à donner le portrait musical d'un compositeur. Depuis peu, ces CD sont offerts individuellement à la vente chez les disquaires et sur les plateformes de streaming et de téléchargement. Pour des raisons de droits, ces enregistrements doivent avoir au moins 50 ans d'âge. Cela tombe bien pour ce portrait du compositeur Leos Janáček, originaire de Moravie, qui rassemble les interprètes tchèques d'un âge d'or. En 1917, Janáček connut une nouvelle jeunesse avec l'apparition dans sa vie de Kamila Stösslová, qui fertilisa son imagination et donna naissance à ses plus grands chefs-d'œuvre. D'abord son dernier quatuor à cordes *Lettres intimes*, où il marque son attachement à la femme et à l'amour au travers de brefs motifs, répétés jusqu'à l'épuisement, comme des désirs violents et des extases amoureuses. La *Sinfonietta* est conçue comme cinq scènes se déroulant à Brno, la ville où vivait le compositeur. ●



On a toujours besoin d'un plus petit que soi

Il y a toujours un point de départ. Petits, semblant insignifiants, des éléments infimes qui vont s'associer pour constituer des ensembles de plus en plus grands et riches de possibilités nouvelles. Petites causes, grands effets, a-t-on l'habitude de dire. Pour Léonard de Vinci, c'étaient les détails qui faisaient la perfection. N'oublions pas non plus que nous sommes des « poussières d'étoiles », notre corps étant composé de molécules elles-mêmes assemblages d'atomes formés, il y a des milliards d'années, quelque part dans l'univers, par des explosions stellaires.

Des microbes qui construisent tout

L'actualité éditoriale nous propose de redécouvrir le rôle capital du minuscule, du détail et de la matière première. Marc-André Selosse, un biologiste spécialiste des associations à bénéfices mutuels (symbioses), vient de publier un ouvrage dans lequel il explique combien les microbes jouent un rôle capital pour tous les organismes vivants, en contribuant à leur nutrition, leur développement, et même à leur comportement. M.-A. Selosse explique l'angle animal des symbioses microbiennes, d'abord au travers de la digestion de l'herbe par les vertébrés, puis dans les adaptations des insectes à

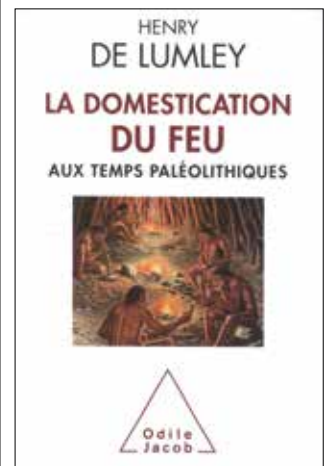
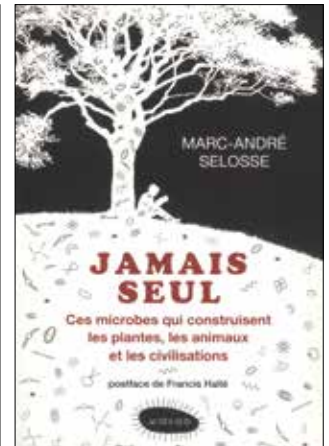
leurs niches écologiques très variées. L'auteur n'oublie pas l'homme, en révélant une découverte majeure de la biologie moderne : les cellules (végétales et animales) sont intimement associées aux microbes puisque leurs mitochondries semblent avoir évolué à partir de formes bactériennes. M.-A. Selosse explique aussi le rôle capital des bactéries dans notre alimentation, notamment dans la fermentation alcoolique et la fabrication des fromages. Si bien qu'à chaque repas, nous ne sommes jamais seuls.

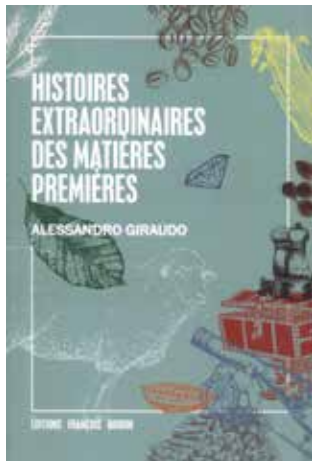
On peut même parler de « saleté propre », certains microorganismes inoffensifs empêchant le développement de microbes pathogènes. Il serait donc temps de nous réconcilier avec les microbes, dont la majorité est bien plus utile que nuisible. M.-A. Selosse analyse également le rôle des symbioses mutualistes auxquelles participent les microbes au niveau des écosystèmes, de l'évolution de la vie, du climat, ainsi que des pratiques culturelles et alimentaires qui ont forgé les civilisations. L'auteur affirme que nous sommes en grande partie construits par un écosystème microbien, notre physiologie résultant de mécanismes écologiques liés aux bactéries de notre corps. Il fait même le pari que, demain, des bactéries pourraient soigner des pro-

blèmes inflammatoires ou allergiques, voire nos humeurs et notre sociabilité.

La domestication du feu

Petites causes, grands effets. Combien de minuscules étincelles ont-elles provoqué de gigantesques incendies détruisant des milliers d'hectares de forêts ? Chaque été nous confronte à ce feu destructeur. On peut imaginer que ces spectacles ont fortement impressionné les premiers hominidés. Le feu dévastateur qui dispersait les animaux et saccaageait les arbres protecteurs. Le feu qu'on craignait et qui fascinait. Il y a environ 400 000 ans, certains hominidés ont réussi à domestiquer ce feu, parvenant à l'allumer à leur gré. Ils purent ainsi commencer à éclairer les cavernes, à se réchauffer durant les hivers, et surtout à cuire leurs aliments. Ce sont aussi ces feux qui permirent de chauffer l'ocre qui allait servir à peindre les parois des grottes et rendre plus aisée la taille des silex. Le feu fut surtout un facteur de sociabilité, parce que la tribu se réunissait autour d'un foyer. De là naquirent les récits, l'imaginaire et les mythes. Henry de Lumley, un des plus grands paléontologues contemporains, publie un ouvrage dans lequel il expose cette extraordinaire aventure de la domestication du feu. Il s'appuie pour ce faire





► sur des recherches et fouilles du dernier demi-siècle. Celles-ci, par l'amélioration des techniques, ont permis de déterminer les comportements des hominidés, leur organisation sociale et leur mode de vie.

Les matières premières

Il y a toujours un point de départ, c'est évident. Regardons autour de nous et passons en revue les divers objets manufacturés qui nous entourent. Tous ont une histoire qui commence à partir de matières premières. L'économiste Alessandro Giraudo nous propose un essai qui raconte comment les matières premières jouent un rôle essentiel dans l'histoire économique du monde. L'auteur explique qu'il y a 2000 ans, le sel valait autant que l'or. Et aussi comment l'urine est devenue un produit essentiel pour obtenir le fameux « blond vénitien ». Il y eut de véritables batailles pour l'obtention des pigments colorés : le rouge avec le pourpre du murex, la garance et le rouge de cochenille ; le bleu avec l'indigo indien venu concurrencer le pastel européen. Saviez-vous que la glace, indispensable à la fabrication des sorbets dont raffolait la cour de Louis XIV, fit naître un marché d'exportation de neige ? A. Giraudo nous narre encore comment le charbon anglais a pu supplanter la tourbe flamande, provoquant des « ratés » dans la révolution industrielle hollandaise. Ce livre est une sorte de pot-pourri de brèves histoires et d'anecdotes qui ont participé à forger l'économie mondiale hier et aujourd'hui.

Le miel vaut de l'or

Le sucre et le miel sont-ils des matières premières ? Pour les journalistes Béatrice Mathieu et François Roche, le miel est bien devenu une « commodité », selon l'expression des économistes, c'est-à-dire une matière première comme une autre. Dans leur dernier ouvrage, ils nous apprennent que plus de la moitié du miel importé en Europe vient de Chine et que celui-ci s'échange sur les marchés mondiaux dans des barils en métal de 300 kg. En 15 ans, la production de miel a augmenté de 60 %. Les abeilles auraient-elles décidé de devenir plus productives ? Il faut plutôt chercher la réponse dans l'ajout systématique de sucre et d'eau au miel produit. Les auteurs s'interrogent sur ces « faux miels » qu'on retrouve parfois sur des petits marchés, frauduleusement présentés comme des produits locaux. Aujourd'hui, des techniques d'analyse physico-chimique permettent de détecter la présence de sucres exogènes et de confirmer l'origine florale des miels. Un autre volet est présenté dans l'ouvrage : l'augmentation sensible de la mortalité des abeilles. Diverses causes concourent sans doute à ce phénomène, comme l'apparition de nouveaux prédateurs (le frelon asiatique) et, bien sûr, l'utilisation abusive d'insecticides dans les cultures.

Le sucre est-il un poison ?

Un autre journaliste, Bernard Pellegrin, propose une enquête sur « l'autre poudre », c'est-à-dire le sucre. L'ouvrage raconte

l'histoire d'une gourmandise qui a viré au poison en devenant l'un des attributs des sociétés contemporaines, au même titre que le pétrole ou la télévision. B. Pellegrin explique que la toute-puissante industrie agroalimentaire est le « bras armé » de cette surconsommation de sucre. Il existe un véritable lobby du sucre (« Big Sugar »), qui n'hésite pas à dépenser des fortunes pour justifier les « bienfaits » du sucre et le danger des édulcorants. Pour « Big Sugar », qu'importe l'augmentation de l'obésité et du diabète. L'important, c'est qu'on vende davantage de sodas, de pâtes à tartiner et qu'on finisse par ajouter du sucre dans divers aliments. Comme le tabac avant lui, le sucre tire donc profit de conflits d'intérêts permanents. ●

- **Marc-André SELOSSE**, *Jamais seul. Ces microbes qui construisent les plantes, les animaux et les civilisations*, Actes Sud, juin 2017, 368 pages, 24,50 €.
- **Henry DE LUMLEY**, *La domestication du feu aux temps paléolithiques*, Odile Jacob, mai 2017, 192 pages, 21,90 €.
- **Alessandro GIRAUDO**, *Histoires extraordinaires de matières premières*, François Bourin, mai 2017, 248 pages, 19 €.
- **François ROCHE et Béatrice MATHIEU**, *Le miel. Enquête sur le nouvel or jaune*, François Bourin, juin 2017, 104 pages, 16 €.
- **Bernard PELLEGRIN**, *Sucre. Enquête sur l'autre poudre*, Tallandier, juin 2017, 130 pages, 13,90 €.

L'Europe, 60 ans après les traités de Rome

Le 25 mars 1957 à Rome, l'Europe des Six (France, Allemagne, Italie et Benelux) signe deux traités. L'un institue la Communauté européenne de l'énergie atomique (Euratom), l'autre entérine la Communauté économique européenne (CEE), autrement dit le marché commun. La signature a lieu sept ans après la mise en commun de la production d'acier et de charbon des États européens et trois ans après l'échec de la Communauté européenne de défense. Quant au Royaume-Uni, il préfère mettre ses œufs dans un autre panier : l'Association européenne de libre-échange. Soixante ans après les traités de Rome, comment va l'Europe ? Pour la première fois de son histoire, un de ses membres, le Royaume-Uni, s'apprête à la quitter. En mars dernier, l'Europe des 27 a choisi de se doter pour dix ans d'une feuille de route commune qui rend l'Union « sûre, sécurisée, prospère, compétitive, durable, socialement responsable et ayant la volonté et la capacité de jouer un rôle de premier plan dans le monde ». Beaux défis en ces temps d'euroscepticisme ! Les questions que l'Europe se pose aujourd'hui sont en tout cas à la mesure des chocs qu'elle a dû encaisser ces dernières années, de la crise de l'euro à celle des réfugiés et du terrorisme, en

passant par l'élection aux États-Unis d'un président qui souhaite sa disparition. De nombreux ouvrages récents permettent d'approfondir les enjeux de la crise d'identité que traverse notre continent.

Aux ordres de l'Europe ?

Delphine Simon, journaliste au service économique de France Inter, propose dans *Sommes-nous aux ordres de l'Europe ?* de combattre certaines idées reçues en apportant des nuances et en rappelant des faits précis, afin de pouvoir se forger sa propre opinion sur des thèmes variés : l'Europe est-elle démocratique ? Les députés européens sont-ils inutiles ? Les lobbies font-ils la loi à Bruxelles ? Que coûte l'Europe et que rapporte-t-elle ? L'euro est-il viable ? Le Brexit peut-il faire exploser l'Europe ? Trente questions de ce type sont abordées dans ce petit ouvrage salutaire qui fournit des points de repère historiques, juridiques et économiques, des éléments de controverse et un ancrage dans l'actualité. Prenons une question au hasard : l'euro est-il un frein à la croissance économique ? Delphine Simon nous démontre en cinq pages que la monnaie unique a joué un rôle d'amortisseur en économisant sur les frais de change et qu'un euro fort diminue la facture énergétique

(libellée en dollar) des industries européennes. Mais la crise de l'euro (2010-2012) a donné l'impression que la monnaie commune créait plus de problèmes qu'elle n'apportait de solutions. Certains économistes ont même suggéré de sortir de l'euro afin de pouvoir dévaluer la monnaie nationale et doper les exportations. C'est oublier le poids de la dette et le prix des importations, ainsi que le risque de diminuer la consommation et l'investissement. Conclusion : la monnaie unique aura permis d'amortir la crise, mais elle a aussi « contribué à accentuer les divergences au sein de la zone euro et à renforcer la fracture entre les pays du nord (l'Allemagne, les Pays-Bas) et ceux de la périphérie ». La démonstration de la journaliste est plus convaincante encore sur la question des dictats que l'Europe imposerait à ses membres. « C'est la faute à Bruxelles » est un slogan commode pour présenter des réformes difficiles, décidées à 28, mais que les politiques nationaux doivent ensuite justifier devant leur électeur. Le dictat bruxellois est en réalité une invention d'eurosceptique, une légende destinée à faire passer des décisions douloureuses socialement ou politiquement. Il est vrai, concède Delphine Simon, que des règles européennes très contraignantes,



- ▶ comme le Pacte budgétaire, ont été décidées à la va-vite, à un moment de crise, mais il est toujours possible de les changer.

Donner envie

Pro-européen réaliste, comme il se définit lui-même, Allemand vivant en France depuis 40 ans, dirigeant d'entreprise, Axel Rückert a des idées pour une Europe redevenue désirable. Il a conçu un projet qu'il espère réalisable à l'horizon 2025-2030. Le titre de son livre donne le ton : *Dessine-moi une Europe qui donne envie*. L'allusion au *Petit Prince* de Saint-Exupéry renvoie à une certaine naïveté et la fin mobilise le registre de l'émotion (« qui donne envie »). L'auteur dresse d'abord un bilan majoritairement positif : 70 ans de paix dans la liberté, la réconciliation allemande, le marché commun, l'euro, la réaction à la crise de 2009. Puis il porte un regard critique sur une Union européenne affaiblie par les exceptions aux règles communes et les institutions parallèles (Schengen, Eurogroupe), par une gouvernance difficile à comprendre, une bureaucratie mêle-tout, la crise grecque, le défi des immigrés, le Brexit, etc. Le projet de Rückert est ambitieux. Il s'agit de simplifier radicalement les institutions et la gouvernance, de renforcer le poids du Parlement européen, de nommer de vrais leaders, de démanteler l'administration bruxelloise, de retrouver une impulsion franco-allemande, de fusionner le président de la Commission et celui du Conseil pour en faire un vrai président de

l'Europe... L'auteur suggère aussi de lancer des projets paneuropéens ambitieux, fédérateurs, comme un programme « aucun jeune sans formation », un Erasmus pour tous les jeunes ou encore un projet spatial européen. Quant à la nouvelle Europe tant désirée par ce « pro-européen réaliste », elle impliquerait une consultation des citoyens, une commission préparatoire, un plan social pour Bruxelles et un congrès refondateur, le tout agrémenté d'une campagne de communication sur les avantages d'une Europe unie, avec le concours de personnalités, des médias et des réseaux sociaux.

Combattre !

Voici à présent le manifeste politique d'un personnage complexe qui partage sa vie entre écriture, réflexion politique et aventure. Patrice Franceschi a sillonné les mers à bord du trois-mâts *La Boudeuse* dont il est le capitaine. Cet aventurier a mené de nombreuses missions humanitaires dans les pays en guerre, s'est engagé de longues années dans les rangs de la résistance afghane combattant l'armée soviétique. Il est également un soutien actif des Kurdes de Syrie depuis le début de leur combat contre l'État islamique. Le voilà aujourd'hui philosophe politique, écrivant un manifeste pour défendre l'idée des États-Unis d'Europe, une expression chère à Victor Hugo. Le livre s'intitule *Combattre !* et il aurait en fait dû s'appeler *Mourir pour l'Europe*, mais l'auteur y a renoncé, car c'était trop provocateur et pouvait être mal interprété.

L'Europe a démarré sur des bases économiques et non pas politiques. C'est un vice de forme, selon Franceschi, et le loup est dans la bergerie, à savoir la compétition et la lutte de tous contre tous. L'Europe économique est sans cesse réparée, poursuit-il, sans vision sur le long terme. L'aventurier philosophe estime que l'heure est venue de promouvoir un humanisme combattant et de mettre au monde des États-Unis d'Europe, destinés à préserver puis maintenir sur le long terme trois buts : la liberté, la paix, la prospérité. Le reste est secondaire. On remarque au passage que ces buts étaient déjà ceux des pères fondateurs, mais il leur manquait peut-être ce que Franceschi identifie comme les trois vertus indispensables aux hommes politiques : des convictions profondes pour lesquelles on est prêt à tout sacrifier, une vision sur le temps long et le courage d'appliquer ses convictions avec constance. Reste à relever huit défis existentiels et interconnectés : la domination actuelle de l'économie sur le politique, la société de surveillance généralisée, les docteurs Folamour du transhumanisme, le crime globalisé et la guerre mondialisée, l'islamisme qui défie la démocratie, la démographie galopante, les ressources menacées de la nature. L'objectif du manifeste est de retrouver l'énergie vitale d'un grand rêve réaliste et fédérateur. Un rêve atteignable en une vie d'homme selon le baroudeur, convaincu que l'adhésion à un but collectif peut redonner du sens à nos vies individuelles.



Hors-jeu

Nonante minutes et un ballon rond suffisent parfois à prendre le pouls d'une époque. Le football permet de mieux comprendre l'histoire. C'est le pari d'Olivier Mouton, qui raconte 22 matchs qui ont eu lieu entre 1872 et 2016 en Europe dans son livre intitulé *Hors-jeu*. Ainsi, le 15 juin 1954, à Bâle, trois ans avant les traités de Rome, l'Union des associations européennes de football (UEFA) est créée. C'est un ciment permettant à l'Europe de parler d'une seule voix dans les instances mondiales. Le 15 décembre de la même année, un journaliste de *L'Équipe*, Gabriel Hanot, propose l'idée d'un « championnat européen des clubs ». Après neuf mois de gestation, la compétition voit le jour. Parmi les clubs, on retrouve ceux de Londres, Madrid, Budapest, Bruxelles et Milan, entre autres. La FIFA pousse l'UEFA à l'organiser elle-même, parce que « l'Europe formelle doit correspondre à l'Europe matérielle ». En vertu du tirage au sort, le Partizan Belgrade rencontrera le Real Madrid. Les deux pays avaient rompu leurs relations diplomatiques depuis 20 ans. Les joueurs voyageront sans visa. Et pour l'anecdote, au match retour, les Espagnols anticommunistes devront loger à l'hôtel Moscou de Belgrade... L'UEFA a réussi à réunir un continent déchiré et dont la division sera symbolisée par la construction du mur de Berlin à partir de 1961. La construction du football européen aura précédé la concrétisation du rêve de Robert Schuman

qui, le 9 mai 1950, déclarait qu'il voulait rendre la guerre entre la France et l'Allemagne non seulement impensable, mais aussi matériellement impossible (grâce à la solidarité de production du charbon et de l'acier). Les autres matchs racontés dans ce livre passionnant sont tous liés à un contexte historique particulier. Ainsi, les premières coupes du monde sont des outils de propagande pour les dictatures de l'entre-deux-guerres. En mai 1940, l'Ajax d'Amsterdam a sauvé des juifs en leur permettant d'échapper aux camps de concentration. Un dernier exemple : le 27 juin 2016 rappelle un double Brexit. Les « petits » Islandais éliminent l'équipe d'Angleterre en huitièmes de finale de l'Euro en France. C'était moins d'une semaine après la victoire des partisans du Brexit.

Transition énergétique

On termine par un sujet d'actualité. Dans *Transition énergétique. Une chance pour l'Europe*, l'eurodéputé vert Claude Turmes raconte par le menu la lutte d'influence qui a lieu depuis 15 ans au sein des institutions européennes entre les partisans du renouvelable et leurs opposants. Il rappelle les objectifs d'efficacité énergétique pour 2030 et la nécessité d'agir rapidement en mobilisant les budgets, les accords commerciaux, les infrastructures, la recherche et la législation. Un ouvrage fouillé, argumenté et qui abonde en propositions personnelles. Le lecteur découvre aussi les coulisses du processus de décision européen. ●

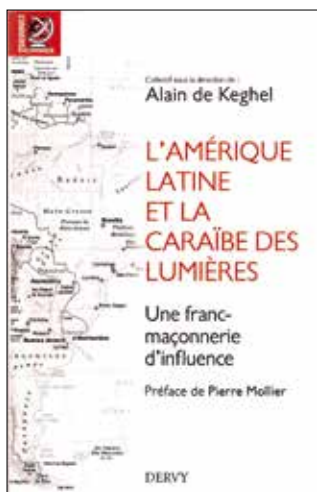
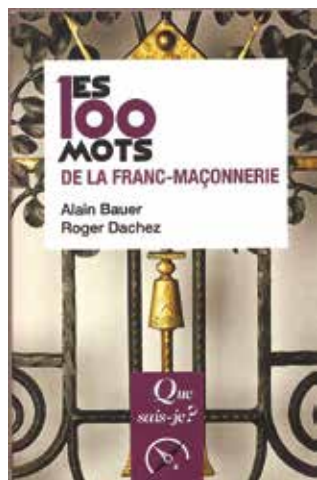
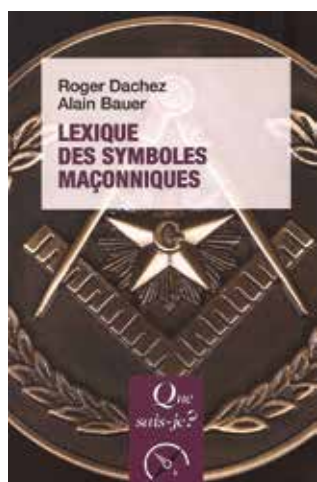
- › **Delphine SIMON, *Sommes-nous aux ordres de l'Europe ?***, Armand Colin, 2017, 159 pages, 14,45 €.
- › **Axel RUCKERT, *Dessine-moi une Europe qui donne envie***, Le Bord de l'eau, 2017, 126 pages, 15,00 €.
- › **Patrice FRANCESCHI, *Combattre ! Comment les États-Unis d'Europe peuvent sauver la France***, La Martinière, 2017, 247 pages, 16,00 €.
- › **Olivier MOUTON, *Hors-jeu. 22 matchs de foot qui ont marqué l'histoire***, Armand Colin, 2017, 224 pages, 22,35 €.
- › **Claude TURMES, *Transition énergétique. Une chance pour l'Europe***, Les petits matins, 2017, 478 pages, 23,00 €.

À lire aussi :

- › **Valerio VINCENZO, *Borderline. Frontiers of Peace - Les frontières de la paix***, Lannoo, 2017, 192 pages, 39,99 €.
- › **Olivier GRENOUILLEAU, *Quand les Européens découvraient l'Afrique intérieure***, Tallandier, 2017, 348 pages, 23,90 €.
- › **Anne LEHOËRFF, *Préhistoires d'Europe. De Néandertal à Vercingétorix***, Belin, 2016, 604 pages, 43,00 €.
- › **Jean-Christophe DEFRAIGNE et Patricia NOUVEAU, *Introduction à l'économie européenne***, De Boeck Supérieur, 2017, 736 pages, 42,00 €.



300 ans de franc-maçonnerie



Les 300 ans d'existence de la franc-maçonnerie sont fêtés cette année. Hier comme aujourd'hui, peu de mouvements ont suscité autant de prises de position et de commentaires. Quelques ouvrages peuvent nous aider à mieux comprendre ce qu'est la franc-maçonnerie.

Comment est apparue la franc-maçonnerie ?

Référence incontournable, l'ouvrage réalisé sous la direction de deux loges françaises, *Trois cents ans de franc-maçonnerie*, nous apporte une vision très complète de ce que sont ces hommes et ces femmes en quête de « sens et de vérité ». Pour se référer à un début « officiel », il est retenu qu'en 1717 s'est constituée la Grande Loge de Londres et de Westminster, issue de la réunion de quatre loges anglaises déjà en activité. Le but de ces premières loges était d'aider à la mise en place d'une société meilleure et plus éclairée. Cette maçonnerie spéculative a adopté nombre de pratiques et symboles des loges de maçons de métier, les bâtisseurs des chantiers du Moyen Âge. Après l'Angleterre et l'Écosse, la franc-maçonnerie a gagné rapidement le continent. Une symbolique forte, une recherche spirituelle et une implication dans des problèmes et débats de société ont marqué son histoire. Durant trois siècles,

les francs-maçons ont participé à de nombreux mouvements tant idéologiques que politiques, et se sont souvent engagés dans des luttes du temps. La franc-maçonnerie a évolué entre traditions et changements. Elle reste active et présente dans le monde actuel.

Pour ceux qui cherchent une approche plus générale, *La Franc-maçonnerie pour les nuls* est un ouvrage intéressant. Philippe Benhamou, membre de la Grande Loge de France, retient 50 notions clés pour exposer avec clarté ce qu'est la franc-maçonnerie, mais aussi pour tordre le cou à de nombreux fantasmes et clichés qu'elle véhicule toujours chez certains. On lira aussi avec intérêt les deux ouvrages de Roger Dachez et Alain Bauer, parus dans la collection « Que sais-je ? », *Lexique des symboles maçonniques* et *Les 100 mots de la franc-maçonnerie*, qui répondent à de nombreuses questions fréquemment rencontrées.

Des origines chrétiennes aux évolutions ultérieures

Si 1717 est repris comme date du début de la franc-maçonnerie, celle-ci est déjà alors l'aboutissement d'une longue évolution. Jean-François Blondel présente ses liens avec la tradition chrétienne dans son ouvrage *La Franc-maçonnerie et le Christ*. Des textes anciens rapportent l'expression de

« loges de Saint-Jean », faisant référence à la maçonnerie opérative médiévale qui était strictement chrétienne. Dans la maçonnerie spéculative moderne, les métaphores, l'allégorie et les symboles chrétiens sont nombreux. Les courants différents qu'ont été le « noachisme » et le « johannisme », le concept de Grand Architecte de l'Univers et autres éléments issus de la tradition chrétienne sont évoqués par l'auteur. L'ironie est que la franc-maçonnerie, marquée par le christianisme, a été condamnée en 1738 par le pape Clément XII et ses membres frappés d'excommunication. Pour la papauté, il était inconcevable que les loges acceptent des croyants issus d'autres religions, sans parler des athées.

La franc-maçonnerie s'est développée sur d'autres continents, notamment en Amérique. Les fondateurs des États-Unis comptaient des francs-maçons dans leurs rangs. Un ouvrage dirigé par Alain de Keghel, *L'Amérique latine et la Caraïbe des Lumières*, présente le rôle mal connu de la franc-maçonnerie dans ces régions. On découvre combien les idéaux des Lumières et les revendications d'émancipation et d'indépendance y ont été portés par des francs-maçons.

La franc-maçonnerie en Belgique

Il est intéressant de savoir comment notre pays a vu ce

mouvement se développer sur son sol. Dans *Histoire de la franc-maçonnerie belge. Une existence « influente » depuis trois siècles ?*, Philippe Liénard nous rapporte que, dès 1789, 600 francs-maçons ont été actifs dans l'histoire de la société belge. Les loges y ont été présentes durant les périodes autrichienne, française et hollandaise. À la naissance de l'État belge, elles ont connu un accroissement significatif. Dans les années 1830, la majorité des francs-maçons belges étaient catholiques. Néanmoins, une partie de la franc-maçonnerie était de tradition orangiste et le Grand Orient, déiste, était reconnu « par une franc-maçonnerie anglicane ». Le nouveau roi, Léopold I^{er}, était un protestant luthérien. Il avait été reçu en loge à Bernes en 1813. Durant son règne, Léopold I^{er} fut d'une grande discrétion à propos de sa vie maçonnique, mais a néanmoins soutenu et protégé la franc-maçonnerie belge. À sa mort en 1865, l'Église annonça qu'il était exclu que la dépouille d'un franc-maçon entre dans une église. La cérémonie, accomplie selon le rite luthérien, eut lieu dans une chapelle improvisée. Durant les conflits politiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle et des premières décennies du XX^e, les francs-maçons belges s'impliquèrent dans différents engagements. La fracture avec les gouvernements catholiques a été franche. En 1912, apparaît en Belgique la première loge mixte, née dans le sillage de la Loge française du Droit humain. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la franc-maçonnerie belge,

qui avait perdu 44 % de ses effectifs durant le conflit, reprit ses travaux. Cette période fut marquée politiquement par la dénonciation de la franc-maçonnerie et une montée de l'antisémitisme, ces deux courants fusionnant pour dénoncer le soi-disant « complot judéo-maçonnique ». La Deuxième Guerre mondiale vit nombre de francs-maçons s'engager dans la résistance. Les loges belges se réorganisèrent peu à peu après le conflit et reprurent leurs travaux. Elles comptent aujourd'hui 27 000 membres. Les travaux dans les loges et les laboratoires de pensée libre concernent autant des thèmes spirituels que des débats sociétaux.

La franc-maçonnerie aujourd'hui

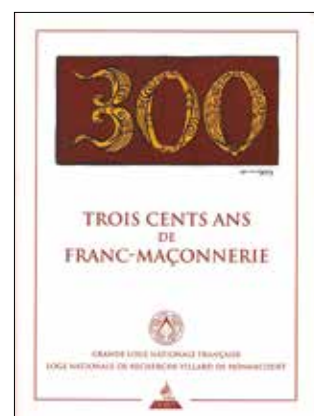
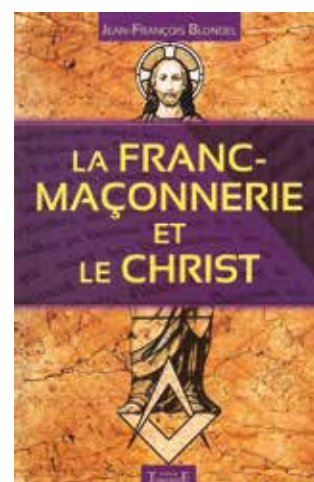
On a beaucoup parlé de l'influence des francs-maçons et de leur pratique supposée générale du secret, alimentant ainsi fantasmes et clichés à leur sujet. Leur histoire, détaillée dans ces ouvrages, nous montre que la franc-maçonnerie est discrète, mais nullement secrète. Son influence n'est pas différente de celle d'autres mouvements. Elle a survécu aux persécutions comme aux calomnies. Au fil des siècles, elle a toujours voulu s'inscrire dans un idéal de fraternité et de liberté. Cela n'empêche que dans des cénacles d'extrême droite, souvent religieux, la théorie du complot judéo-maçonnique a toujours des adeptes. Qualifiée de secte, la franc-maçonnerie est traitée, par exemple, de « synagogue de Satan ». Des auteurs écrivent toujours des pamphlets violents qui rappellent furieusement

les écrits collaborationnistes des années 1940-1945. Quelle que soit l'opinion qu'on ait de la franc-maçonnerie, il serait sage de ne pas oublier que de tels écrits haineux¹, voire les textes qui se rencontrent sur Internet, participent d'idéologies liberticides autant que meurtrières. ●

- › **COLLECTIF, *Trois cents ans de franc-maçonnerie***, Dervy, 618 pages, 2017, 35,00 €.
- › **Philippe BENHAMOU, *La Franc-maçonnerie pour les nuls***, First, 2017, 274 pages, 8,95 €.
- › **Alain DE KEGHEL (sous la dir.), *L'Amérique latine et la Caraïbe des Lumières. Une franc-maçonnerie d'influence***, Dervy, 2017, 443 pages, 25,00 €.
- › **Alain BAUER et Roger DACHEZ, *Les 100 mots de la franc-maçonnerie***, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 2017, 126 pages, 9,00 €.
- › **Roger DACHEZ et Alain BAUER, *Lexique des symboles maçonniques***, Presses universitaires de France (Que sais-je ?), 2017, 127 pages, 9,00 €.
- › **Jean-François BLONDEL, *La Franc-maçonnerie et le Christ***, éditions Trajectoire, 2017, 255 pages, 20,00 €.
- › **Philippe LIÉNARD, *Histoire de la franc-maçonnerie belge. Une existence « influente » depuis trois siècles ?***, Jourdan, 440 pages, 25,90 €.

Note

- ¹ Voir, par exemple, l'ouvrage de Johan Livernette : *La Franc-maçonnerie, 300 ans d'imposture*, éditions Saint-Rémi, 2017.



Tout ce qui est en commun



Dictionnaire des biens communs

Action collective, biens culturels, brevet ouvert, communs urbains, démocratie participative, développement soutenable, domaine public, droit social, eaux souterraines renouvelables, économie collaborative, économie sociale et solidaire, Europeana (bibliothèque numérique européenne), FabLab, forêt, gènes des plantes, gouvernance, humanité, inaliénabilité, Linux, mémoire partagée, monnaie locale complémentaire, mutuellisme, œuvre orpheline, partage des connaissances, patrimoine de l'humanité, science ouverte, système ouvert (logiciel), terre, universalité, valorisation de la recherche, virus, W3C, Wikipédia, etc. Volontairement, je note ici une très longue liste de certaines entrées de ce dictionnaire, aussi gros que passionnant, afin de mettre en évidence l'importance capitale, dans tous les domaines de la vie, de cet immense mouvement planétaire de « remise en commun », comme une réponse à l'obsession de la propriété depuis le célèbre Code Napoléon (Code civil de 1804), très marqué, on le sait, par la propriété privée dans le XIX^e siècle bourgeois européen. Impossible ici d'aborder le dictionnaire en détail. Rappelons (avec un des di-

recteurs de l'ouvrage, Marie Cornu, qui rédige aussi l'introduction) que le premier prix Nobel axé sur ce créneau est celui de l'économiste et politologue Elinor Ostrom en 2009, pour ses travaux sur les *Commons* dans le domaine des ressources naturelles : elle a prouvé qu'il existait des organisations viables et durables de gestion collective de systèmes socioécologiques ; des ressources (forêts, pêcheries, eau, etc.) sont bien gérées par des communautés d'une centaine de personnes dont les membres disposent de divers droits (accès, prélèvement, etc.), utilisant une gouvernance particulière permettant le maintien des ressources dans le temps. Dans les années 1990, on a vu apparaître de nombreux débats, réflexions et beaucoup de critiques sur la privatisation du savoir, à un moment où explosait l'univers numérique. La diffusion du système de « pair à pair » marque encore davantage le domaine. Aujourd'hui, écrit Marie Cornu, « les communs sont ainsi devenus tout à la fois un lieu de réflexion théorique, de débat politique et d'expériences citoyennes ». Plusieurs Belges ont collaboré à ce dictionnaire, tels François Ost, Delphine Misonne ou Tom Dedeurwaerdere.

Un commentaire sur une entrée, la dernière : la ZAD, ou zone à défendre, constitue

une « commune en devenir », un processus pragmatique où les habitants ou occupants des territoires se relient entre eux sans intervention étatique et élaborent des échanges, en redistribuant les terres, en s'autogouvernant, en mettant en place un projet agricole non productiviste, en partageant ressources et savoirs.

Vous avez dit « convivance » ?

Ce très petit ouvrage est porté par le même esprit que le gros dictionnaire précédent : face au constat paradoxal de nos sociétés, hyperconnectées et pourtant en perte chronique de liens sociaux réels, ce n'est pas ici un groupe citoyen ou une fondation, une ONG, un holding, l'État, qui a voulu agir, mais bien... l'Académie française, avec les moyens qui sont les siens, à savoir le pouvoir des mots. En 2004, elle décide de créer un mot nouveau pour remédier à cet état de société : la « convivance », définissant ce qui fait renaître l'espoir de vivre ensemble. Dans son petit essai, Ghislaine Alajouanine analyse brièvement les maux en question (nationalismes, marketing débilisant, réseaux non pas sociaux mais sociopathes, etc.) et les solutions concrètes, dont les diverses formes de communs vraiment nourriciers.





La valeur sociétale de la bibliothèque

À partir des années 2000, avec la crise des finances publiques, le développement du numérique, et peut-être sous l'influence du privé, les politiques décident, dans pas mal de pays, qu'il faut mesurer l'efficacité des bibliothèques ; une idée qui a choqué... mais peut se révéler très bénéfique pour les bibliothèques ! En effet, la fameuse « plus-value » des bibliothèques est énorme, non seulement en termes économiques (emploi, acquisitions, etc.), mais aussi sur les plans social, psychologique, éducationnel, car ces institutions, on le

sait, proposent bien plus que du savoir livresque. Elles mettent à disposition des informations, connaissances, elles sont vecteurs de culture et d'émotions les plus contemporaines, et actives dans les processus d'inclusion sociale. L'ouvrage *La valeur sociétale des bibliothèques* présente une série d'indicateurs pour réaliser cette évaluation de l'institution et la présenter aux élus. Des exemples français et américains sont décrits, l'action d'Eblida et de l'ABF est mise en évidence, ainsi que le rôle de l'inspection des bibliothèques françaises. Bien sûr, l'analyse des données récoltées sur base de bons indicateurs ne suffit

pas : outre la qualité de l'interprétation, encore faut-il ajouter un « plaidoyer » bien argumenté. Une partie importante est consacrée aux données qualitatives (*versus* quantitatives) et à la manière de valoriser l'expérience des usagers. Un excellent outil, qui peut aider sans doute au déploiement des publications de type quantitatif intéressantes, déjà existantes, sur la culture en Fédération Wallonie-Bruxelles. On rappellera que le Service de la Lecture publique a porté, avec les bibliothèques, une réflexion sur les « Plans de développement de la lecture » (voir les deux « Outil bibliothèque » publiés à ce propos).





Communs du savoir en bibliothèque

Offrir le savoir en partage ? C'est encore l'arrivée du numérique qui a permis une plus large diffusion des connaissances, et donc la cristallisation du débat sur la construction d'une société au « savoir ouvert ». L'accès au savoir est un droit fondamental et les bibliothèques jouent, aujourd'hui où l'on a tout loisir de se noyer dans les recherches sur Internet..., un rôle essentiel non plus seulement de conservation des connaissances, mais aussi de guides ou de facilitatrices dans les recherches, les autoformations, etc. Ce mouvement s'oppose à ce qu'on nomme soit la défense du droit d'auteur, soit le mouvement d'enclosure des savoirs..., selon le point de vue où l'on se place. La bibliothèque constitue ici un « tiers-lieu de la connaissance », respectant un droit d'auteur non abusif et agressif, tout en permettant « la coconstruction de savoirs, la production d'un corpus de connaissances (...) mémoire, archive des pratiques, projets, innovations générés par l'intelligence collective ». Patrimoine numérisé, open data, open access, crowdsourcing, apprentissage collaboratif sont abordés dans le contexte de la bibliothèque contemporaine. Et la réflexion à ce propos n'en est qu'à ses débuts.

L'accueil en bibliothèque

Deux nouveaux ouvrages de la collection « La boîte à outils » des Presses de l'Enssib sont consacrés l'un à *Développer l'accueil en bibliothèque : un projet*

d'équipe et l'autre à *Accueillir des publics migrants et immigrés. Interculturalité en bibliothèque*. On rappellera que le Service de la Lecture publique de notre ministère de la Culture a publié, dans sa collection « Outil bibliothèque », un titre consacré à ce sujet : *Qui favorise l'intégration des personnes éloignées de l'écriture et de la lecture et des populations étrangères dans les bibliothèques*.

Pour revenir aux deux ouvrages de l'Enssib : le travail d'équipe en matière d'accueil est exposé de manière à la fois théorique et très concrète, par des auteurs aux profils diversifiés (chercheur, psychosociologue du travail, libraire, bibliothécaires, etc.). Ils font parfaitement le tour de la question, comme on dit, en abordant conseils, démarche utilisateur, certification, intelligence collective, hospitalité, usure, etc.

Dans la seconde publication, sont réunis aussi bien des méthodes d'analyse des publics migrants que les outils pour bien répondre à leurs besoins souvent diversifiés, axés sur l'acquisition d'une langue ou sur la guidance dans le parcours d'intégration. De nombreuses expériences françaises sont décrites et on constate que pas mal de bibliothèques en Fédération Wallonie-Bruxelles ont développé des pratiques similaires et fort efficaces.

Le souci du ou des « biens communs » n'est certes pas une nouveauté dans le droit ni dans la vie quotidienne. Mais on observe aujourd'hui des mutations passionnantes et généreuses du concept, abordées avec brio dans les ouvrages présentés. ●

- › Marie CORNU (sous la dir.), *Dictionnaire des biens communs*, PUF, 2017, 1240 pages, 38,00 €.
- › Ghislaine ALAJOUANINE, *Plaidoyer pour la convivance : failles et faillites des sociétés hyperconnectées*, Hermann, 2017, 107 pages, 9,00 €.
- › Cécile TOUITOU (sous la dir.), *La valeur sociétale des bibliothèques : construire un plaidoyer pour les décideurs*, Cercle de la Librairie, 214 pages, 38,00 €.
- › Lionel DUJOL (sous la dir.), *Communs du savoir en bibliothèque*, Cercle de la Librairie, 2017, 190 pages, 35,00 €.
- › Héloïse COURTY (sous la dir.), *Développer l'accueil en bibliothèque : un projet d'équipe*, Presses de l'Enssib, 2017, 187 pages, 13,20 €.
- › Lucie DAUDIN (sous la dir.), *Accueillir des publics migrants et immigrés. Interculturalité en bibliothèque*, Presses de l'Enssib, 2017, 179 pages, 13,20 €.

Le ministère de la Culture en trois publications

Bilans, ouvrages uniques, journaux, revues..., l'Administration générale de la Culture met à disposition de multiples publications, toutes aussi riches les unes que les autres ; une manière d'appliquer la transparence sur les activités des services, mais aussi d'informer chaque public sur l'actualité et la culture en Belgique francophone. Tout est annoncé sur www.culture.be/publications, le répertoire en ligne permettant une recherche pratique et efficace des ouvrages de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Sur la route : les migrations en littérature jeunesse

De la préhistoire à nos jours, les itinéraires et les migrations ont toujours fait l'objet de questionnements sociétaux, qu'il s'agisse des routes maritimes empruntées lors des grandes découvertes ou de la circulation des biens et des personnes d'aujourd'hui. La Commission littérature de jeunesse, composée de bibliothécaires et d'agents du Service général Lettres et Livre, a choisi cette thématique pour une sélection de 190 ouvrages destinés aux jeunes. *Sur la route* plonge au cœur de cette préoccupation avec des titres, des portraits d'auteurs-illustrateurs, des articles et des témoignages, le tout sélectionné en fonction de l'âge des lecteurs. *Sur*

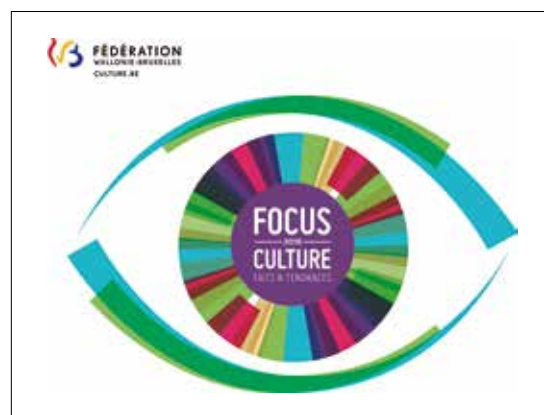
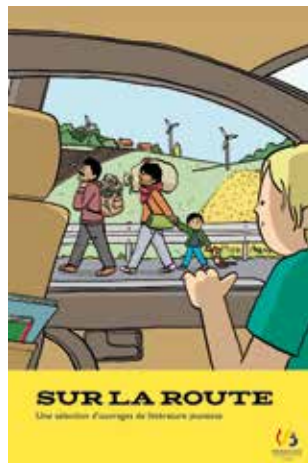
la route, c'est aussi une exposition itinérante qui accompagne la publication avec ses six malles de livres, mises gratuitement à la disposition des bibliothécaires, des enseignants, des animateurs et autres médiateurs du livre.

Le court, le doc, le long... trois catalogues des films belges francophones

Bientôt, divers lieux culturels vivront au rythme du « Week-end du doc » (du 16 au 19 novembre) et du « Jour le plus court » (le 21 décembre). L'occasion pour les participants de proposer à leur public une programmation choisie en fonction d'une thématique ou d'une activité particulière. C'est notamment à cette fin que le Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel édite des catalogues répertoriant les films de l'année en cours. Ces outils pratiques proposent les titres, les synopsis, mais aussi une série d'informations supplémentaires à propos des films présents durant l'année sur les différents écrans de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Focus Culture : un bilan de la culture en Fédération Wallonie-Bruxelles

Pour la sixième année consécutive, l'Administration générale de la Culture présente l'ensemble des matières qui composent le sec-

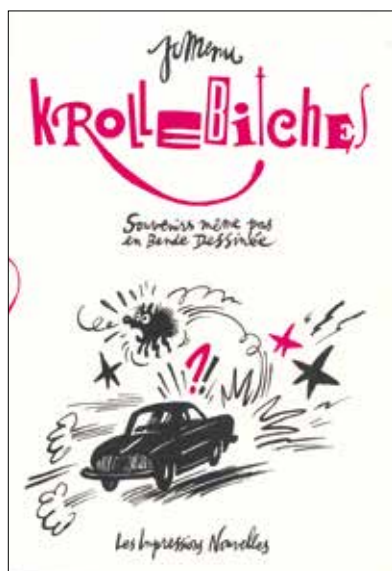


teur. Bien plus qu'une série de chiffres et de tableaux, *Focus* propose une analyse en profondeur des matières culturelles en Fédération Wallonie-Bruxelles et met en lumière les enjeux et les tendances pour les nouvelles politiques à mener. On y apprend notamment que la culture représente 6 % des 10,2 milliards du budget

de la Fédération Wallonie-Bruxelles, que 46 % du budget est consommé par 167 subventions d'un montant supérieur à 250 000 €, le reste étant réparti entre les autres bénéficiaires, dont 6 672 sont d'un montant inférieur à 6 000 €. *Focus* zoome également sur des secteurs en particulier, comme celui de la bande dessinée. ●

Curiosités en BD

Un historien et critique de la BD raconte ses débuts et découvertes, une exploration intéressante et surprenante. Retour de Baudruche, enquêteur bien sympathique, perspicace, hédoniste et de bon sens. Une trentaine de récits courts ou d'introduction à des récits futurs, quand anciens côtoient la génération nouvelle, que de surprises. Enfin, triomphe de Laureline et Valérien résumé par une synthèse intelligente et structurée, hommage à un film qui mérite le détour.



Les Krollebilches de Jean-Christophe Menu

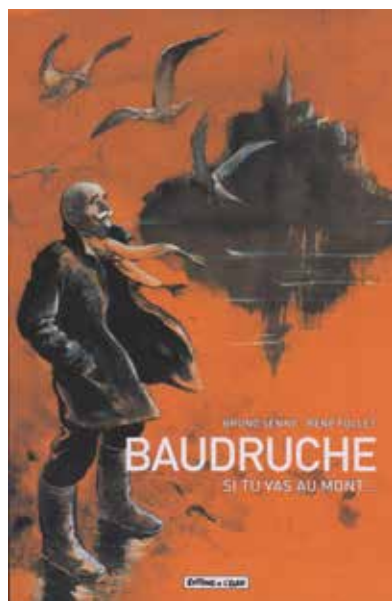
Dès son plus jeune âge, il tombe dans la potion magique, celle du neuvième art. Sa passion va le mener au titre de docteur ès art et sciences en défendant une thèse solide et critique, *La Bande dessinée et son double*, à la Sorbonne avec mention honorable et félicitations. Il raconte son enfance et sa jeunesse bercées par le cadeau qui lui est fait par legs d'un faux oncle, il découvre une sérieuse collection de reliures du journal *Spirou* (entre 1951 et 1957) et le don d'albums de sa tante Colette. Il a six ans et va se passionner pour les grands créateurs belges : Jijé, Morris, Peyo, Franquin, suivront Tillieux, Will, Remacle, Macherot et bien entendu l'œuvre d'Hergé, Jacobs, J. Martin et Cuvelier. Ses parents l'encouragent dans ses recherches pour combler les trous de ses séries, son père l'accompagne sur les quais et à la librairie « Pellucidar », suivie plus tard par « Lutèce » et « Futuropolis ». Les fêtes et anniversaires complètent les manques de sa riche bibliothèque. Sa mère, égyptologue, l'encourage dans sa volonté de connaître et comprendre les mille et un secrets de ce qui va devenir un art absolu plébiscité dès le début des années 1960. Suivent sa scolarité, pas toujours idéale, et ses essais dans l'expression scénaristique et graphique... Années d'incertitudes et d'espoirs par-

fois récompensés, ne l'empêchant ni d'être publié dans des revues à tirages limités ou chez des éditeurs alternatifs et précurseurs d'une lecture à la fois esthétique, constructive, pourfendeuse, à juste titre, mais toujours justifiée par des textes fondamentaux (*L'Association*, *Futuropolis*, *l'Apocalypse*, *A.A.N.AL*, *Les Requins Marteaux* ou les collectifs à tirages limités ou introuvables), ni de découvrir la BD adulte représentée par *Métal Hurlant*, *À Suivre*, et ses multiples continuateurs écrivant de nouveaux chapitres d'une évolution inéluctable, tant dans le réalisme que l'expérimentation ou l'humour, ou encore en abordant les grands classiques de la BD française et américaine. Passionnant, incroyablement documenté et illustré de sympathiques crobards. Vaut le détour, car inédit, percutant et inattendu.

Les enquêtes de Baudruche

Au travers de trois enquêtes, notre rondouillard gastronome retrouve des sites délicieux de France. Dans le cadre prestigieux du mont Saint-Michel (*Si tu vas au mont...*), il résout le décès de Maître Jean, dont l'héritage est convoité par une laide et vieille demoiselle, sa nièce, manipulatrice d'une boussole qu'elle dérègle et provoque, 40 années auparavant. *Le pendu de la chambre 8* a pour cadre le Sud, les retrouvailles du héros avec son neveu, victime de la faillite de son patron. Ce dernier, plein de remords, tente de rémunérer ses employés. Victime de manipulations inattendues par un employé de son entreprise, soldées par deux pendaisons, Baudruche met fin à des meurtres calculés. *Natures mortes* se déroule à Paris et sa périphérie. Notre limier rencontre un jeune, nanti, à la dérive. Invité par celui-ci, il va être le témoin d'un crime machiavélique lors d'une soirée de prestige... dont son compagnon de table est victime collatérale.

Bruno Senny brille à nouveau au niveau d'une écriture parfaite, aux descriptions riches sous tous les angles : gastronomiques, historiques, scientifiques, psychologiques et géographiques. Du bel ouvrage. René



Follet, plus que jamais talentueux, livre une suite de neuf lavis, suivis d'un carnet de dix croquis, particulièrement descriptifs et croqués d'un style expressif rehaussé par une couverture plus que suggestive. Une résurrection qui réjouit.

Pandora

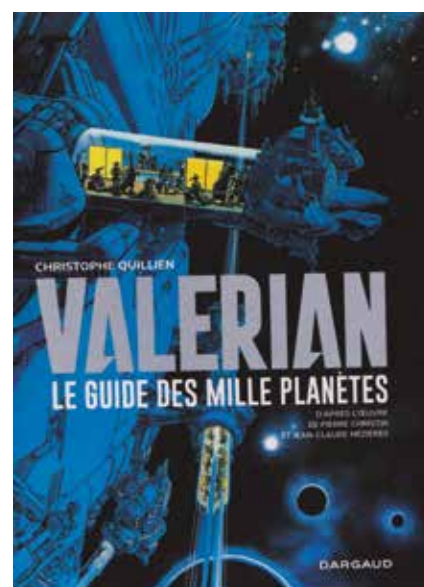
Une nouvelle démonstration qui témoigne de l'inventivité de la BD, de sa réinvention au gré des expérimentations des auteurs. Place aux grands « Anciens » avec le retour de Corto, sublimé par le crayon et la plume de R. Pellejero et J. D. Canales. Un résumé de l'histoire d'un lieu par J. De Moor et G. Dal, *En plein cœur*. Métaphore de Fabio (F. Viscogliosi) ; *Flaubert au travail* d'Alberto Albertini, superbe mélange d'érudition et d'humour ; *Perdu* d'Art Spiegelman, pionnier de l'autobiographie ; *On rase gratis*, élégance et intelligence du trait et de l'écriture de J.-C. Götting ; *Bora Boring* où J. de Loustal explose de talent en illustrant un texte de J.-L. Coatalem ; M. Prado étonne avec *Archi-Teutis*, récit qui ne peut que surprendre ; enfin D. Casanave et H. Micol, toujours inventifs et passionnants ; V. Giardino, talentueux, propose *La mort de Bruno Buozzi*, dénonciation des conséquences irréparables de l'exécution d'un homme pendant la Seconde Guerre mondiale ; et David B. qui, dans un récit de cinq pages, continue à surprendre. La revue propose aussi un créneau présentant de jeunes talents aux styles divers, inventifs, minimalistes, semi-réalistes, humoristiques, caricaturaux ou singuliers. On citera : Mattias Lehmann, Tom Tirabosco, Wisut Ponnimit, et pour couronner le tout : J.-C. Menu, figure incontournable de l'alternatif en qualité d'éditeur, de graphiste et de théoricien. Avec aussi des talents débutants, mais prometteurs. Une revue luxueuse ne cessant de surprendre, d'étonner et de cultiver de par sa singularité.

Laureline et Valérian : la BD

C'est le 9 novembre 1967, dans les pages de *Pilote*, sous l'œil bienveillant

de R. Goscinny, que naît cette idéale série de science-fiction française, bien loin des clichés américains. Mézières et son scénariste Christin explosent de talent en proposant une longue suite, d'emblée plébiscitée, qui au 28^e siècle a pour tâche de voyager dans l'espace et le temps afin d'assurer qu'aucun accroissement historique ne perturbe l'équilibre de Galaxy. C. Quillien a l'immense mérite de nous fournir un outil idéal pour comprendre une œuvre charmante, jamais égalée. Que l'on en juge : 315 entrées traitant de tous les albums publiés et des hors-séries, des acteurs, de leurs qualités ou vices, du bestiaire composant les espèces visitées (méga-insectes compris), de l'armement, des engins et performances technologiques, manipulations génétiques, miniaturisations, architectures audacieuses et novatrices et écologie. On notera aussi son idéologie résumée par la politique, ses discours, sa critique du machisme, la lutte des classes, la religion, ses apports liés à l'orientalisme, sa dénonciation des multinationales, du nucléaire... Mais encore les caractéristiques stylistiques et esthétiques ayant vite fait de cet univers un incontournable chef-d'œuvre du neuvième art, les films cultes sources d'inspiration où résultant des apports de la création des auteurs, le traitement de la nudité résumé par un érotisme « soft », censuré à l'étranger (aux États-Unis) et un résumé des précurseurs du genre tant français qu'américains. Incroyablement illustrée, cette synthèse parfaite et complète est un modèle de perfection et d'excellence. ●

- › **Jean-Christophe MENU**, *Krollebitches*, Les Impressions Nouvelles, 2017, 176 pages, 17,00 €.
- › **René FOLLET et Bruno SENNY**, *Baudruche, tome 6 : Si tu vas au mont*, éditions de l'Élan, 2017, 128 pages, 16,00 €. Retour d'un investigateur de talent (voir *Lectures*, numéros 134, 139 et 154).
- › **COLLECTIF**, *Pandora*, n° 3, Casterman, 2017, 264 pages, 18,00 €.
- › **Christophe QUILLIEN**, *Valérian. Le guide des mille planètes*, Dargaud, 2017, 358 pages, 14,99 €.



Ouvrez la porte aux jeux libres !

Libre pour apprendre est un livre formidable¹

Peter Gray nous invite à contempler l'enfant dans ses jeux libres, un espace de plus en plus réduit que de nombreux ludothécaires défendent avec vigueur. Loin des adultes qui calent le déroulé de ses journées dans des activités organisées, le jeu libre offre à l'enfant un champ où il peut exercer deux grandes pulsions propres à tous les primates : apprendre et explorer, d'autant plus que les portes de son enthousiasme et de sa curiosité sont ouvertes. Accompagné d'enfants plus jeunes et plus âgés, il bénéficie de tous les avantages de ce compagnonnage : attention aux plus petits et apprentissage d'une bienveillance désintéressée ; bénéfice de l'expérience des plus grands et étayage de ses nouvelles compétences.

Dans des pages riches en exemples, fondées sur des recherches récentes en anthropologie et en psychologie du développement, l'auteur nous relie à notre propre enfance et met en lumière ce que les générations d'aujourd'hui, particulièrement dans les sociétés occidentales, perdent peu à peu. Mais son propos n'est pas de nous plonger dans les larmes et les regrets. Avec un éclairage sur l'éducation chez les chasseurs-cueilleurs, il met en évidence tout ce que les enfants gagnent à vivre quand ils jouent, hors présence des adultes, sur les larges terres du jeu libre. Ils y font des expériences fondatrices sur la liberté, la motivation, l'autonomie, la démocratie, le dépassement des angoisses, les essentiels d'une vie sociale et les apprentissages fondamentaux pour leur vie de demain. Enfin, et ce n'est pas le moindre, page après page, notre regard se laisse toucher par la joie et la créativité qui naît en ceux qui ont la chance de suivre un tel chemin.



Les jeux libres se définissent d'abord par l'absence de l'adulte. Les enfants sont entre eux, jouent à ce qu'ils veulent et respectent les règles qu'ils établissent par eux-mêmes. Bien sûr, pour que ce soit possible, les parents sont les premiers concernés : ils n'autoriseront cet espace de liberté et de créativité que s'ils sont les premiers convaincus du bénéfice que les enfants en retirent. Le rôle des adultes n'est pas ensuite de s'effacer, mais d'être présents aux moments nécessaires : soit qu'un enfant vient vers eux avec une question que lui pose une situation de jeu, soit qu'il ait besoin d'affection ou d'être (r) assuré, ce qu'il demandera à ceux dont il connaît la bienveillance.

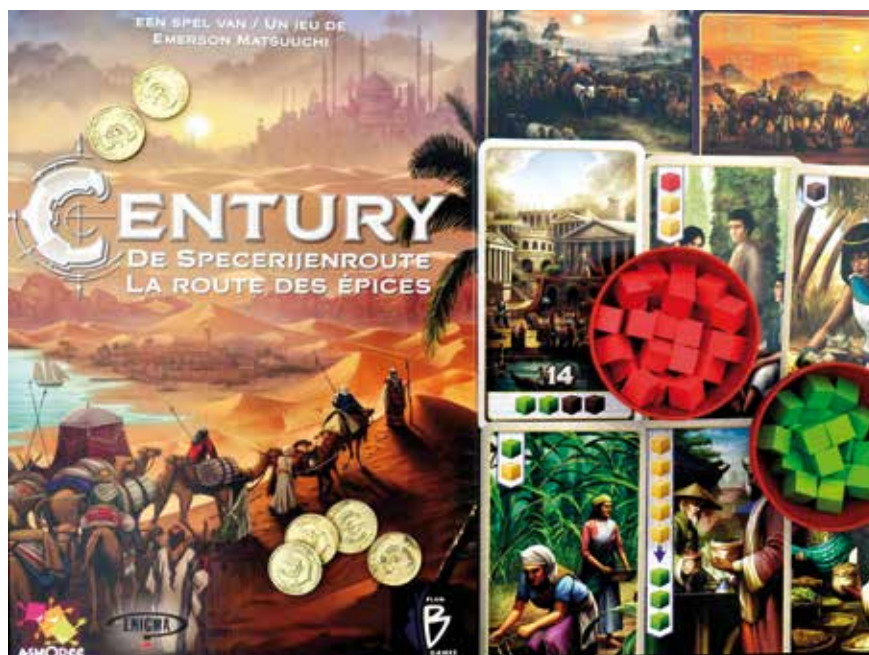
Libre pour apprendre est un livre concret qui met des mots sur l'enfance, le jeu, l'apprentissage. Il nous donne le goût de nous arrêter et d'observer. Il déploie l'extraordinaire potentiel que représente le jeu en tout enfant. Il ouvre des postures possibles pour les adultes et cultive donc aussi en nous la confiance, le respect et l'émerveillement.

Magic Maze

Certains jeux emportent une adhésion totale. *Magic Maze* est de leur nombre et nous promène dans un labyrinthe dont il faut sortir. Il se joue en live et est coopératif. *En live* signifie que les joueurs ne peuvent jouer que durant le temps qui leur est imparti, 12 minutes au maximum. *Coopératif* signifie que les joueurs gagneront ou perdront tous ensemble.

Le thème relève d'une mission déjantée. Les malheurs de la vie ont dépouillé quatre héros : le barbare de son glaive, la magicienne de sa potion, l'elfe de son arc et le nain de sa hache. Pour vivre leur prochaine aventure, ils ont besoin de dérober des équipements semblables et s'encanaillent pour les obtenir en les volant dans le supermarché du coin. Bien sûr, ils ont réfléchi au préalable et savent qu'inévitablement ils déclencheront une alarme. Le mieux serait donc qu'ils accomplissent leurs forfaits au même moment pour semer la confusion dans le chef des inspecteurs chargés de la surveillance.

Les joueurs explorent donc discrètement les salles, repèrent les rayonnages où se trouvent les objets convoités, procèdent aux quatre vols à la même seconde et réussissent leur opération s'ils parviennent à gagner les quatre portes de sortie avant que le dernier sablier ne soit écoulé. Les joueurs déplacent ensemble quatre pions communs, chacun ayant une ou plusieurs compétences particulières pour les diriger : Jacques, par exemple, peut faire apparaître de nouvelles salles et déplacer les pions vers la droite tandis que Fanny peut les mener vers le nord ou leur faire prendre un escalator. Noémie dirige ces mêmes pions vers la gauche et peut utiliser certains passages secrets tandis que Louis les dirige vers le sud et surveille



l'écoulement du sablier. Les joueurs déterminent des objectifs immédiats (les vitrines intéressantes), tout en repérant ce qui leur sera utile plus tard (les sorties). De courts temps de parole sont permis, mais l'essentiel du jeu se joue dans le silence et l'excitation. Si un joueur ne perçoit pas ce qu'il doit faire, la seule interaction permise est de taper devant lui avec un marqueur rouge, ce qui signifie : « Il faut que tu fasses quelque chose pour débloquer la progression d'un pion ! » Seize scénarios différents sont proposés. Chacun d'eux complique la quête, en ajoutant un handicap. Par exemple, en interdisant à deux pions de se trouver dans une même salle ou en faisant tourner les compétences à chaque retournement de sablier !

À partir de 10 ans, de un à huit joueurs. (Distribution belge : Geronimo, environ 25,00 €.)

Century

Century est une autre perle à découvrir. Il rappelle *Splendor*, en légèrement plus compliqué, et fonctionne comme ce dernier avec une main qu'on améliore au fil de la partie. Il nous plonge dans le monde des épices, des voyages et des échanges.

L'objectif, dans *Century*, est d'acquérir des biens qui se paient en sacs d'épices. La valeur de ces biens est d'autant plus haute que leur prix est réclamé en épices coûteuses : la cannelle et la cardamome plutôt que le safran et

le curcuma. En début de partie, chaque joueur dispose d'un capital plutôt maigre (deux sacs de curcuma) et de trois actions possibles : échanger un sac contre un sac de valeur supérieure, se ravitailler en curcuma, ou obtenir une carte permettant une action supplémentaire : par exemple, échanger un sac de cannelle contre trois sacs de safran ou recevoir un sac de cardamome. Une trentaine d'autres possibilités existent. Avec des pièces en métal et de très belles cartes qui évoquent l'ambiance des marchés d'antan, ce jeu de gestion et de programmation se déploie rapidement. La caravane de chaque joueur s'enrichit de sacs et de possibi-

lités. À chacun de les combiner de manière éclairée pour bénéficier au mieux des actions possibles et, surtout, des multiplicateurs qui sont admis lors des échanges. Régulièrement, après chaque prise, les rangées de cartes glissent vers la gauche et font apparaître de nouvelles actions.

Le jeu est de niveau familial, pour deux à cinq joueurs, et dure une trentaine de minutes. (Éditions Plan B chez Asmodée, environ 33,00 €.) ●

Note

1 Peter Gray, *Libre pour apprendre*, Actes Sud, 2016, 357 pages.



La « Chouette » histoire du cinéma d'Arnaud Demuyneck

Dans le sérail, on distingue volontiers, sourire aux lèvres, ceux qui ont vu *Le Vent dans les saules*, livre culte de Kenneth Grahame, et les autres. Pourra-t-on un jour opposer avec autant de certitude les spectateurs du *Vent dans les roseaux* à leurs petits camarades ? Sans doute pas. Il n'empêche... Ce nouvel opus de Nicolas Liguori et de notre compatriote Arnaud Demuyneck s'annonce sous les meilleurs auspices. Pleins feux sur l'enfant prodige du court-métrage belge.



Chasse-dragon

Plus proche, malgré ses évidentes qualités professionnelles, de l'esprit de l'artisan et de son intimité, le nouveau conte d'Arnaud Demuyck se caractériserait « par son humour, son audace et son brin de folie, celui qui porte les héroïnes vers un pays où les filles jouent au chevalier », selon le réalisateur que nous avons eu la chance de rencontrer, à la veille d'un départ pour un festival, par un vendredi de septembre pluvieux dans un snack bruxellois connu, entre autres, pour ses exquis salades. L'occasion, entre quiche aux légumes et brownie au chocolat, de retracer, deux heures durant, un parcours peu banal, une de ces trajectoires intéressantes qui prouvent à quel point les chemins de traverse peuvent mener loin. Car s'il est aujourd'hui un auteur, scénariste, réalisateur et producteur avec lequel il faut compter en Belgique, voire à l'étranger, c'est Arnaud Demuyck, dont la réputation a largement franchi nos frontières. Label de qualité, son nom circule volontiers dans le milieu des courts-métrages, où il a remporté plusieurs prix.

Le Parfum de la carotte (2014) a battu, avec ses 180 000 entrées dont 15 000 en Belgique, les records de fréquentation du genre et fut programmé durant tout l'été au cinéma Aventure. Pour la petite histoire, ce conte est doublé par Agnès Jaoui, qui avait proposé ses services à Arnaud Demuyck après avoir découvert son premier film d'animation pour adultes, *Signes de vie*, au Festival de Cannes. « Elle m'avait laissé un message en me disant que si j'avais besoin d'elle, elle était à ma disposition. Je lui ai envoyé un texto pour *Sous un coin de ciel bleu* et elle a tout de suite accepté de prêter sa voix. Et elle a réitéré l'expérience quelques années plus tard comme renarde chantante et poète dans *Le Parfum de la carotte* », nous raconte le réalisateur. Qui, par ailleurs, prépare actuellement – l'information vient d'être confirmée – un film sur Mario Ramos, l'illustre auteur belge de livres pour enfants dont le loup le plus fort a parcouru les forêts de l'Europe entière. Un défi dont notre cinéaste mesure la difficulté et la responsabilité.

Nourri aux mamelles du grec et du latin

Mais comment en est-il arrivé là ? Né à Courtrai d'une mère lilloise et d'un père courtraisien, d'un grand-père qui travaillait dans le textile et d'une grand-mère socialiste, enseignante et intellectuelle, il est, dit-il, un pur produit de la Belgique et de ses richesses. Élevé dans les deux langues, le français à la maison et le néerlandais à l'école, il poursuit sa scolarité dans un collège à Ath, dont il garde le meilleur souvenir. À l'instar de ces mamelles gréco-latines qui l'ont nourri, construit, lui offrant les fondements d'une culture, berceau de notre société, amenée à le doter des racines et des ailes dont nous avons tous tant besoin pour chevaucher les contrées du réel ou de l'imaginaire. C'est cependant à Solvay qu'il s'inscrira pour suivre une formation d'ingénieur. Et surtout, pour répondre aux *desiderata* de son père. Trois ans plus tard, sa candidature en poche, il décidera, malgré la déception paternelle, de suivre sa voie et de s'inscrire en faculté de Philosophie et Lettres, à Elicot, ce master de littérature de cinéma qui venait de s'ouvrir et qui, selon l'avis de nombreux aînés, ne mènerait pas bien loin.

En effet, sortis des bancs de l'université, ces jeunes diplômés ne savaient que faire. L'un d'entre eux décida alors de créer un court-métrage et se tourna vers Arnaud Demuyck pour qu'il en assure la production, lui qui avait une formation économique et un sens supposé des affaires. Ce sera le début d'une aventure qui dure depuis plus de 20 ans et qui se révèle de plus en plus florissante. A. Demuyck a du métier et connaît aujourd'hui les ficelles, dont le *tax shelter*, pour limiter les coûts de production. Non content d'avoir créé « La Boîte », il monte aussi « Les Films du Nord ». D'abord producteur, il devient scénariste puis réalisateur. Et le voici désormais auteur et éditeur. Il publie en effet à La Chouette du cinéma – celle qui assure le lien entre ses courts-métrages et qui s'adresse directement aux enfants –, des livres, inspirés de ses films et assortis d'un e-book interactif. Viennent ainsi de paraître *La moufle* et *La galette court toujours*.

Programmé en salle à partir du 25 octobre, *Le Vent dans les roseaux* est, à l'heure où nous mettons sous presse, attendu avec impatience. Car cette nouvelle production de « La Boîte » semble réunir tous les ingrédients nécessaires à la réussite d'un bon court-métrage pour enfants, loin des sirènes commerciales et des clichés disneyiens.

Eliette est obligée de grandir dans un pays où le roi a interdit la musique. Un troubadour venant d'Orient s'y fait confisquer ses instruments mais, en cachette, la petite Eliette a sculpté une flûte dans un roseau et l'on ose espérer que la musique retrouvera droit de cité...



La licorne

En résonance

Tout son art étant en résonance avec son existence, A. Demuyne nous confie puiser son inspiration dans son quotidien, auprès des siens et de sa fille, principalement. Une réflexion empreinte de candeur salvatrice, une petite phrase anodine, une question en quête de sens et le début d'une histoire voit le jour. Comme lorsqu'au petit déjeuner, troublée par le grésillement de la radio et surtout l'expression du journaliste, sa petite fille lui demande : « Papa, c'est quoi le Printemps arabe ? » Le premier souffle du *Vent dans les roseaux* était né. Et existe aujourd'hui sous la forme d'un court-métrage qui reprend cinq contes empreints de douceur, de liberté, de rires cristallins et d'une certaine pureté. Présentés par La Chouette du cinéma, désormais bien connue des jeunes spectateurs, ils sont reliés par un vent d'ailleurs et d'affranchissement, comme dans *La chasse au dragon*, d'après l'album d'Andréa Nève et de Jean-Luc Englebert (Pastel, 1998), où un jeune prince refuse d'associer sa sœur à sa partie de chasse sous prétexte qu'il s'agit d'une histoire d'hommes ou, à tout le moins, de garçons.

Dans *Dentelles et dragons*, on retrouve à nouveau ce désir d'émancipation, en compagnie d'une fillette qui joue à la dinette et qui s'ennuie, car elle voudrait devenir chevalier. Elle croise alors, dans son épopée, un dragon las d'incarner les méchants, un coq mégalomane et un chat qui rêve d'être un premier rôle... Une réalisation d'Anaïs Sorrentino avec l'excellente voix de Bénédicte Chabot. Voyage onirique ensuite dans la toundra asiatique, pour *La Petite Fille et la nuit*, où l'on découvre ce qui arrive lorsque les enfants oublient de fermer les fenêtres...

Au nom de la liberté

En tout, ce sont donc cinq aventures liées entre elles au nom de la liberté qui seront diffusées dans les salles de cinéma et proposeront aux jeunes enfants dès 5 ans un univers graphique et narratif respectueux de leur rythme de vie, de leurs rêves, de leurs envies et inquiétudes. Simplification des formes, surface rythmée par des jeux de pleins et de vides, ponctions graphiques et musicales, palettes de couleurs lumineuses et techniques de papier découpé caractérisent le climat de ces films

d'animation. Lesquels sont proposés avec une batterie d'accessoires qui ravira les enseignants et autres parents. Les Films du Nord proposent en effet un dossier pédagogique explorant les thématiques des contes. La technique du papier découpé avec possibilité de mise en pratique est également expliquée. Percussions corporelles, bruitage de cinéma ou pièce de théâtre sont d'autres animations suggérées pour perpétuer l'aventure vécue devant l'écran noir. Et faire de ces jeunes enfants des spectateurs avertis au regard aiguisé. Un joli premier pas vers la culture. ●

Infos :
www.lesfilmsdunord.com



Anne Cohen Beucher

ou la traduction pour la jeunesse

Passionnée de langue et de littérature, notamment jeunesse, Anne Cohen Beucher est devenue traductrice professionnelle. Elle a obtenu le prix Scam 2016 de la traduction littéraire.

Qui êtes-vous ?

Française d'origine, je suis Belge d'adoption, arrivée en 2006 à Bruxelles avec l'opportunité de changer de vie et de métier. En France, j'avais fait des études de commerce et je travaillais dans le secteur bancaire.

Quel est votre parcours professionnel ?

En fait, j'ai repris des études en arrivant ici. Je me suis inscrite à l'ISTI (désormais département de traduction et interprétation de l'ULB) après avoir eu deux garçons. Ce furent cinq années d'études passionnantes et un enfant de plus. Toute une organisation ! Je suis devenue traductrice de l'anglais et l'espagnol vers le français.

Comment êtes-vous arrivée à la traduction ? À la traduction pour la jeunesse ? Qu'avez-vous traduit ?

Petite, j'étais passionnée par les livres et les langues. C'est en lisant à mon

ainé *Histoire d'une mouette et du chat qui lui apprit à voler* de Luis Sepúlveda que j'ai eu envie de devenir traductrice. Je voulais faire de la traduction de littérature de jeunesse. Ce qui est très difficile, car le milieu de l'édition est assez fermé. J'ai réalisé un mémoire en littérature de jeunesse sur un roman espagnol : *Los piratas del Ranghum* de Juan Madrid, qui n'avait jamais été traduit. J'adorais cette histoire de pirates, qui fournissait aussi pas mal d'informations sur la dictature de Franco. Puis, j'ai contacté plusieurs éditeurs, dont Alice Jeunesse. Ils n'ont pas souhaité publier ce livre. Mais comme ils avaient aimé ma traduction, ils m'ont proposé deux romans à traduire de l'anglais vers le français. D'abord, *Cette fille est différente* de J. J. Johnson, puis *DJ Ice* de Love Maia. Le premier titre a remporté le prix Farniente 2016 (Basket orange). Et *DJ Ice* a reçu la mention spéciale du prix Pierre-François Caillé de la traduction 2015 de la SFT (Société fran-

çaise des traducteurs). Après, j'avais découvert dans une librairie espagnole *Los perfectos (Ma famille parfaite)* de Rodrigo Muñoz Avia. Mon fils cadet l'adorait, et j'avais vraiment envie qu'il puisse le lire lui-même. Je l'ai donc proposé à Alice Jeunesse, qui a accepté que je le traduise. Cet ouvrage vient d'obtenir deux prix de lecteurs en France.

Par la suite, j'ai eu l'opportunité de traduire le deuxième livre de J. J. Johnson : *La théorie du grand tout*. J'adore la façon d'écrire de cette auteure, son humour, mais ce n'est pas facile à rendre. Il est particulier, avec plein de références à *Star Wars* et à des séries geeks. Je me suis donc inscrite sur un forum afin que les passionnés m'aident à trouver les mots justes. J'ai aussi traduit des albums, comme *Casse-Noisette* illustré par Valeria Docampo, qui est une adaptation, ou *Naissance d'un château fort* de David Macaulay, qui est une retraduction. Dans les albums, le rapport à l'image est fondamental.

Comment travaillez-vous ? Quelles sont les difficultés de la traduction jeunesse ?

Le traducteur est considéré comme un auteur et passe un contrat, dans lequel on fixe, entre autres, une date li-



► mite de remise du texte. Après, on est seul devant son ordinateur pour traduire. L'éditeur ne découvre généralement la traduction qu'une fois celle-ci terminée.

Je lis d'abord mon texte de A à Z, comme lectrice. Puis, je le relis une deuxième fois avec le regard de la traductrice. Ma première réaction, c'est l'excitation et la peur. J'entre après dans une phase de recherche. Je tiens un fichier avec le vocabulaire spécifique, ou encore un cahier avec les expressions. Une des difficultés, dans la jeunesse, c'est l'oralité, les dialogues. Le vocabulaire des jeunes est vite obsolète. Il s'agit donc de trouver un vocabulaire qui puisse durer dans un texte fixé sans devenir trop ringard. Les différences culturelles sont aussi importantes. L'anglais est une langue très concise, ramassée. Le français prend son temps, développe. L'anglais claque tellement que faire du dialogue du tac au tac en français est plus compliqué. L'espagnol, en revanche, est proche du français, avec le risque que la traduction tombe à plat si on reste trop littéral. Il faut donc veiller à un équilibre.

« T'as pas envie de traduire de la vraie littérature ? », me dit-on encore souvent. Pas vraiment. Qu'est-ce que la vraie littérature ? Par snobisme, on s'extasie parfois sur des ouvrages qui n'en valent pas la peine. Les jeunes, eux, sont authentiques, impossible de tricher. Quand un titre est bon, il fera son

chemin. Et avec les réseaux, désormais, on peut découvrir des pépites.

Travaillez-vous en relation étroite avec les éditeurs ? Pour un éditeur particulier ?

Je travaille beaucoup avec Alice Jeunesse, qui est le premier éditeur à m'avoir fait confiance. Nous avons une relation de travail très étroite et efficace. Mais je travaille aussi pour d'autres éditeurs francophones.

Le traducteur est aussi un auteur ?

Si prendre l'histoire de quelqu'un d'autre, la faire passer dans sa langue maternelle, avec ses propres mots, c'est être un auteur, alors oui. Mais je me considère plus comme une passeuse d'histoires. J'ai beaucoup d'admiration et de respect pour ceux qui écrivent des histoires capables de nous transporter. Il faut savoir qu'en tant que traducteur, on doit ferrailer pour être reconnu. Nous arrivons à avoir notre nom en quatrième de couverture, mais pas encore en première de couverture, ou alors c'est très rare !

Pouvez-vous nous parler de votre dernière traduction parue ?

Un son a disparu de R. Muñoz Avia est le dernier ouvrage édité chez Alice Jeunesse. C'est un hommage à George Perec et sa *Disparition*. Pour faire comprendre Perec de façon simple, ce roman est très chouette. Mais plus

qu'une traduction, c'est une véritable adaptation. L'ouvrage comporte d'ailleurs une lettre à la fin pour expliquer la démarche. Dans la version originale, l'auteur a fait disparaître d'une partie du texte la lettre A, la plus fréquente en espagnol. En français, c'est la lettre E qui disparaît. Il s'agissait donc de traduire avec la contrainte du texte d'origine, en ajoutant celle de traduire sans le « E », un sacré casse-tête, croyez-moi ! Et même si « traduire, c'est trahir un peu », comme dit le dicton dans la profession, le défi de la traduction, c'est de rester le plus fidèle possible. Ici, c'était une gageure. En tout cas, je peux vous dire que l'auteur espagnol est ravi que son texte soit traduit en français. Il l'attendait avec impatience, car il adore Perec et manie fort bien notre langue.

Vous avez reçu en 2016 le prix de la traduction de la SCAM : une belle reconnaissance ?

J'ai été très étonnée et surprise, c'est sûr ! Et surtout très honorée que les membres du bureau de la SCAM et Françoise Wuilmart aient pensé à mettre mon travail dans la lumière. J'espère que ce prix va m'ouvrir d'autres portes... ●

Infos :

anne.cohenbeucher@gmail.com

Feuilles d'automne

Les nouveautés de l'automne arrivent peu à peu. Et réjouissons-nous, la qualité est au rendez-vous, qu'il s'agisse d'un petit chef-d'œuvre américain oublié jusqu'à présent par l'édition francophone, d'un album sans texte qui fait entendre la musique des images, d'une initiation à l'écriture cursive, d'un invraisemblable catalogue d'outils ou d'un album à colorier conçu par une illustratrice et designer polonaise.



La graine de carotte, par Ruth Krauss et Crockett Johnson

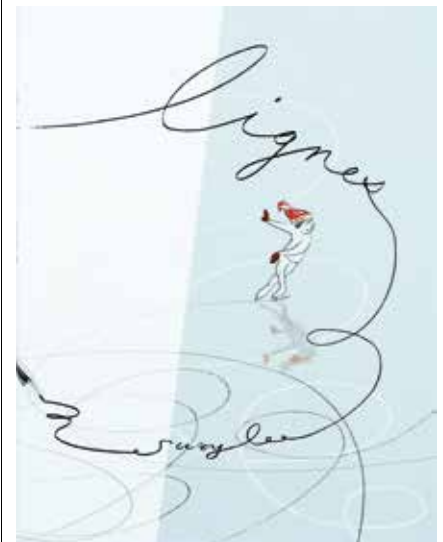
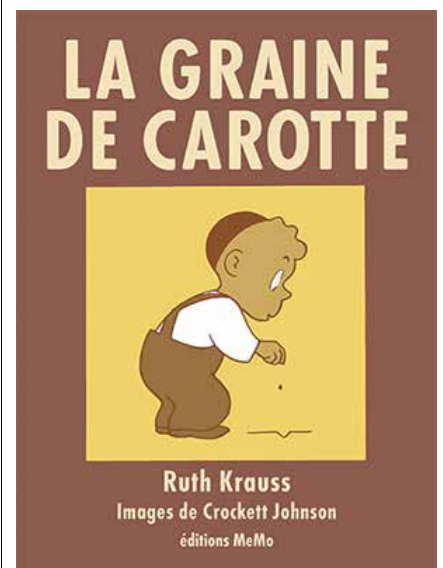
Comment se fait-il que cet album n'ait pas été traduit plus tôt ? Il a fallu attendre plus de 70 ans pour que *La graine de carotte*, texte de Ruth Krauss, illustrations de Crockett Johnson, paraisse enfin en langue française. Maurice Sendak considérait qu'il s'agissait là d'un livre parfait. « Il n'y a pas un mot de trop, pas une image inutile », avait-il écrit. Nos enfants peuvent le lire aujourd'hui grâce aux éditions MeMo, qui continuent à explorer et à diffuser les richesses souvent ignorées du patrimoine de la littérature de jeunesse. Le thème en est évident : c'est à la fois le miracle de la vie et l'entêtement d'un enfant qui est certain que « la chose » adviendra, contrairement à ce que les adultes prétendent, eux qui ont de l'expérience et du savoir.

Alors qu'un petit garçon vient de planter une graine de carotte, sa maman, puis son papa, puis son frère qui est devenu grand, l'avertissent. En répétant « Je crois que ça ne poussera pas », sans doute, armés de bons sentiments, veulent-ils épargner au garçonnet l'inévitable déception qui ne manquera pas de lui causer du chagrin. Loin de leur prêter attention, le bonhomme prend soin de la graine et attend, et attend, même si rien ne se passe. Il ne se décourage pas, il arrache les mauvaises

herbes qui, elles, poussent à l'entour et il arrose la terre avec régularité. Un jour, celle-ci se craquelle et le feuillage d'une carotte fait son apparition. La graine avait germé et le légume s'était développé en cachette ! Une brouette suffit à peine à transporter la carotte, qui est aussi grande que le petit garçon ! Au dépouillement du texte répond le minimalisme des images. Aucun décor, rien que les personnages sur un fond uni et l'un ou l'autre accessoire, comme l'arrosoir et l'indispensable signalisation pour situer l'endroit où la graine a été plantée, ou encore la pipe du papa. Les illustrations renvoient à l'art du cartoon ou du dessin animé.

Lignes, par Suzi Lee

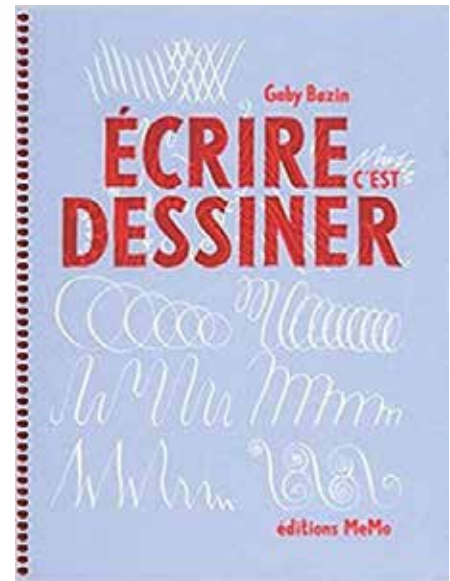
Lignes, de l'artiste coréenne Suzy Lee, montre en pages de garde « d'ouverture » un crayon et une gomme posés sur une feuille blanche, outils de dessin ou d'écriture prêts à l'emploi ; ce que confirme la page de titre où le mot « lignes », au pluriel, est dessiné avec souplesse, précédé par la signature de l'auteure. Mais, surprise ! En page suivante, le trait de crayon a cédé la place à la trace que laisse derrière elle la lame d'un patin à glace. Une jeune patineuse traverse une immensité blanche, elle glisse sur une jambe, l'autre est tendue derrière son corps à hauteur de hanche et ses bras s'étirent vers l'arrière pour mieux fendre l'air. Débute alors un



► ballet en solo, élégant et audacieux. La fillette valse, légère. Elle se penche vers l'avant, se redresse. Elle écarte les bras, tels des ailes qu'elle ouvre largement. Elle forme des arabesques dont la glace enregistre les mouvements ; les courbes et contre-courbes s'entrelacent. Peu à peu, les cercles dont elle s'entoure se réduisent et, telle une toupie, elle pivote de plus en plus vite sur elle-même, au risque de s'étourdir...

Imaginaire et réel s'entrecroisent dans cet album sans texte qui fait parler les images. Après la chute de la gamine, qui, dans son élan, a heurté le bord de la page et a perdu son bonnet rouge à pompon, la narration s'interrompt. C'est une double page chiffonnée qui s'offre au lecteur, comme si le dessinateur ou la dessinatrice avait repris la main et avait réagi dans un mouvement d'humeur. Considérant peut-être que cette chute avait fait rater son dessin, désormais juste bon à jeter. Mais l'histoire rebondit. Une fois défroissé, le papier est redevenu surface glacée ; un garçon, patins aux pieds, fait son entrée et, d'un bond sur son derrière, il surprend la fillette qui étonnée tourne la tête vers lui. Sans doute sa culbute était-elle volontaire, sans doute faisait-il le malin pour attirer l'attention sur lui !

Et l'album de prendre fin avec une première vue panoramique : des dizaines d'enfants, des grands et des plus petits, s'adonnent aux plaisirs de l'hiver. Ils patinent, font des cabrioles, se poursuivent... tandis que d'autres se battent à coups de boules de neige. Et que se passe-t-il au milieu d'eux ? Pour l'aider à se relever, un garçon tend la main à une fille qui la lui prend, tenant dans son autre main un bonnet rouge à pompon qu'elle vient de ramasser. Enfin, dans la dernière double page, Suzy Lee a esquissé au crayon quelques arbres et des collines qui se profilent derrière un étang gelé où patineuses et patineurs dansent joyeusement en faisant une ronde. Si l'histoire est finie, l'album n'est pas terminé pour autant. Pages de garde de « fermeture » obligent, c'est ici le dessin d'un vrai paysage de neige avec, en son centre, un étang gelé. Le crayon et la gomme viennent d'être déposés tout à côté !



Écrire c'est dessiner, par Gaby Bazin

Et si écrire, c'était dessiner ? Et si écrire devenait source de plaisir ? Et si écrire, c'était laisser sa main danser sur la page ? Cet album est né à la suite d'ateliers menés par l'auteure, au long de l'année 2014-2015, dans une classe d'enfants primoarrivants. La démarche de Gaby Bazin n'est pas neuve, au contraire, elle s'inspire des méthodes d'écriture anciennes qui s'appuyaient sur le développement de la motricité fine et sur le goût de l'enfant pour le dessin. On se délire la main en traçant des traits, en formant des ronds et des boucles. On joue avec des ponts, à l'endroit comme à l'envers, on joue avec des vagues qui montent et qui descendent. On n'oublie pas les pointes avec lesquelles on dessine des toits, des pics de montagne et des éclairs qui zigzaguent dans le ciel. On s'enivre de spirales qui font tourner la tête et se déroulent comme lorsque se déploient les crosses des fougères. Rien de tout cela n'est écrit dans l'album, mais tout cela est bien visible derrière les tracés abstraits, si proches des lettres qui forment les mots bien présents dans le livre.

La cabane à outils, par Lee John Phillips

L'entreprise est folle et le résultat est fantastique ! Lee John Phillips, enseignant en art et illustrateur gallois, s'est mis dans la tête de dessiner les outils à main que contenait la « cabane » de son défunt grand-père : une clé à molette, des tournevis, des pinces, des serre-joints, un rabot, des tenailles, un étau à main, des marteaux... Et par-delà, Lee a dessiné tout ce que cet homme qui ne jetait jamais rien avait conservé : une quantité invraisemblable de clous, de vis, de rondelles, d'écrous et de boulons, qu'ils aient servi ou non. Pas un bout de crayon ne nous est épargné, pas même un morceau de verre d'un bocal cassé. Si les quelques outils les plus importants sont isolés sur une page, la plupart d'entre elles présentent des accumula-

tions bien rangées. Et pour identifier chaque objet, chacun porte un numéro qui renvoie, en fin de volume, à son nom et à ses caractéristiques.

Difficile d'estimer le temps nécessaire pour finaliser ce projet délirant. Lee pensait que trois ans lui seraient nécessaires. Après sept ans, il reste beaucoup à faire. 4700 objets ont été répertoriés à ce jour sur les 100 000 que devrait contenir l'atelier. Pour cet album, 1 400 ont été retenus. Un second volume est prévu. Les dessins sont en noir et blanc et, à la différence de l'édition anglaise qui en a fait un album à colorier, Brigitte Morel des éditions Les Grandes Personnes a préféré privilégier le côté carnet de croquis.

1001 choses à colorier, par Dominika Lipniewska

Des accumulations, encore des accumulations. Une première page toute bourrée de personnages. Une deuxième, avec des objets du quotidien. Une troisième, avec de la nourriture. Une quatrième, avec des animaux. Une cinquième, avec des moyens de transport... Une sixième et une septième, avec... et avec... Le tout sur des pages grand format. Des dessins très graphiques aux contours bien marqués, inspirés du folk et du design des années 1950 et 1960, avec lesquels l'enfant peut s'amuser. Des défis lui sont lancés en fin d'album. Un appel à l'imagination et à la créativité. Réjouissant ! ●

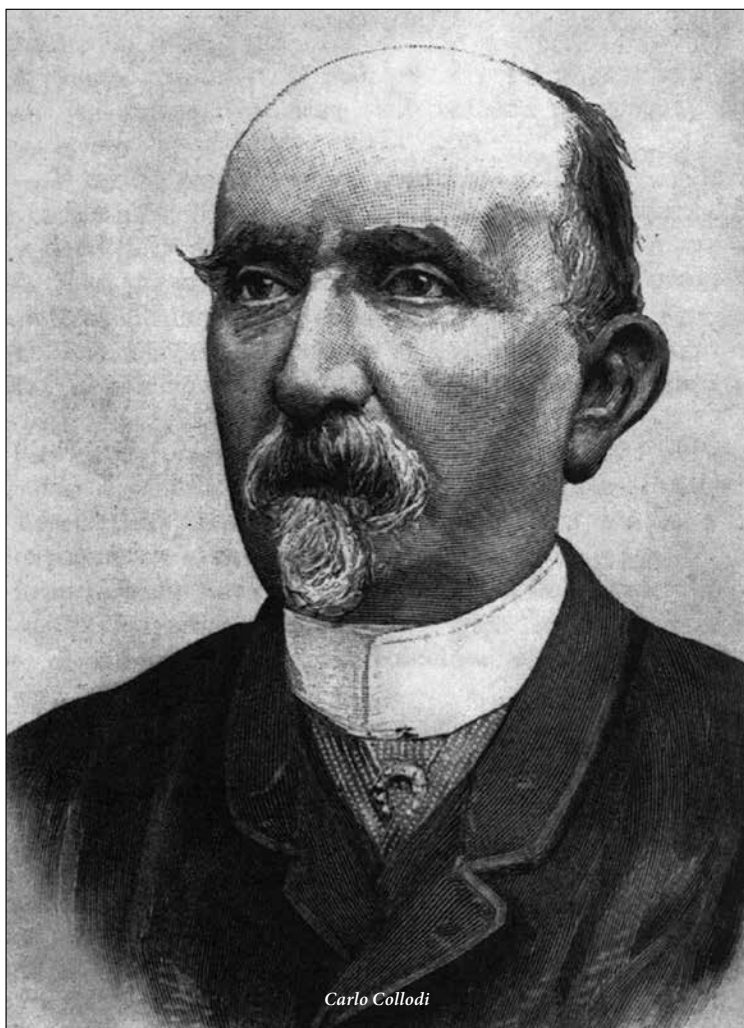


- > **Ruth KRAUSS et Crockett JOHNSON, *La graine de carotte*,** MeMo, 2017, 32 pages, 12,00 €.
- > **Suzy LEE, *Lignes*,** Les Grandes Personnes, 2017, 40 pages, 14,00 €.
- > **Gaby BAZIN, *Écrire c'est dessiner*,** MeMo, 2017, 68 pages, 18,00 €.
- > **Lee John PHILLIPS, *La cabane à outils*,** Les Grandes Personnes, 2017, 64 pages, 13,50 €.
- > **Dominika LIPNIEWSKA, *1001 choses à colorier*,** La Joie de lire, 2017, 20 pages, 10,00 €.



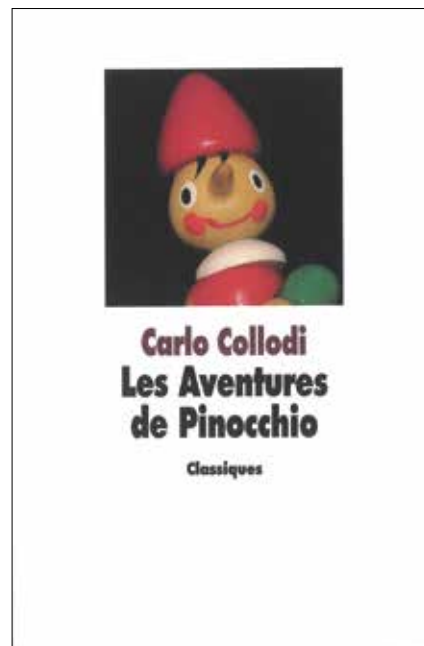
Pinocchio : retour à Collodi

Tant de traductions, de versions illustrées et de réécritures, tant d'adaptations pour les écrans, pour le théâtre et même l'opéra - comme tout récemment le Pinocchio de Boesmans/Pommerat - qu'on en oublie de lire ou de relire le texte original des aventures de ce morceau de bois qui devint un enfant pour du vrai.



Carlo Collodi

« On n'imagine pas un monde sans Pinocchio », disait Italo Calvino lors du 100^e anniversaire de la parution de la *Storia di un burattino*. Il arrive néanmoins que son créateur soit méconnu. Un micro-trottoir sur la parenté du célèbre pantin enregistrerait davantage de « Walt Disney » que de « Carlo Collodi » ! Une méprise qui sévit ailleurs. Ainsi *Le dictionnaire des personnages célèbres de la littérature des XIX^e et XX^e siècles par 100 écrivains d'aujourd'hui* rappelle en préface, non sans humour, qu'il arrive que « les jeunes générations découvrent, outrées, qu'un certain J. M. Barrie, manifestement en manque d'imagination, n'a pas hésité à piller Walt Disney et a écrit un Peter Pan ». Walt Disney avait-il vraiment lu Collodi, lui qui avouait ne pas aimer les livres ? Ajoutant « qu'il préférerait qu'on lui raconte » ! Son *Pinocchio* met en scène un petit pantin naïf, obéissant, sans grande épaisseur psychologique, soumis en permanence aux conseils et aux remontrances d'un Jiminy Cricket faisant presque figure de personnage principal. Sévère à son égard est la sentence d'Yves Stalloni, auteur d'une traduction récente de Collodi : « En gommant



délibérément l'aspect libertaire, en supprimant toutes les ambiguïtés et les ambivalences, en oubliant la dimension parodique, le mélange de dérision et de transgression, le cartoon américain peut être considéré comme une trahison. »¹ Retour à Collodi !

Une naissance mouvementée

La mère de Carlo Lorenzini était née à Collodi. Plus tard, le nom de ce village escarpé de Toscane servit de pseudonyme à celui qui, avant de s'intéresser à la littérature pour enfants, écrivait des articles et des livres, dont un guide historico-humoristique sur la Toscane et une parodie du roman d'Eugène Sue, *Les mystères de Paris*. Il avait même fondé un journal satirique qui vécut un an avant d'être interdit. L'homme connaissait bien les contes : il avait traduit et adapté Perrault, Madame d'Aulnoy et Madame Leprince de Beaumont. Lorsque, le 7 juillet 1881, parut dans le *Giornale per i bambini* le premier épisode de *Storia di un burattino*, Carlo Collodi avait 55 ans. Il était fraîchement retraité d'un emploi de fonctionnaire. L'écriture de ce feuilleton ne fut pas un long fleuve tranquille, l'auteur faisant mine à plusieurs reprises

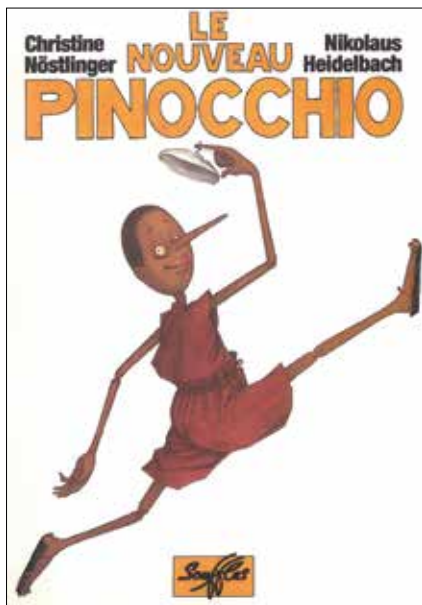
d'abandonner son jeune héros à son sort, le laissant même pour mort, pendu à une corde, à la fin du 15^e épisode. Toujours est-il qu'en janvier 1983, l'ensemble fut publié en un seul volume. À travers le temps, l'avis de Marc Soriano reste bienvenu. Pour lui, c'était un livre « où l'artiste se livre tout entier, avec ses réticences et ses pudeurs ». Et il voyait l'origine de son succès dans une ambiguïté : « Les parents et enseignants apprécient son "moralisme" ; les enfants au contraire sont heureux de retrouver en lui le bois dont ils sont faits, ils projettent sur cet affreux jojo toutes les envies de désobéissance qui entrent dans leur volonté de vivre. »²

Traduire et illustrer

Les aventures de Pinocchio. Histoire d'un pantin, écrit dans un italien riche en expressions toscanes, a été traduit dans près de 250 langues et dialectes. En français, la première version qui a fait fortune est signée « Comtesse de Gencé ». Écrite en 1912, elle a été adoptée par un grand nombre d'éditeurs. Ainsi chez Autrement, illustrée par Roland Topor. Ou chez Albin Michel, par Lorenzo Mattotti. Depuis l'an 2000, les versions fran-

çaises se sont multipliées. On en compte à présent une petite dizaine. Il est toujours amusant d'observer leurs différences. Comment, par exemple, sont traduits les derniers mots prononcés par le pantin ? Nathalie Castagné, traductrice des versions de Gallimard, conserve la formulation de la comtesse de Gencé : « Et comme je suis heureux d'être devenu un bon petit garçon ! » Plus qu'une nuance dans la version de Jean-Paul Morel chez Casterman : « Comme je suis content maintenant d'être devenu un petit garçon pour de bon. » Quant à Claude Sartirano chez Rue du Monde, il allie les deux adjectifs : « Comme je suis content d'être devenu un vrai et bon petit garçon ! » Enfin, pour Yves Stalloni, dont la traduction est adoptée par L'école des loisirs dans sa collection « Classiques »³ : « Comme je suis content d'être devenu un petit garçon comme il faut. »

Évidemment, de tout temps et dans tous les pays, Pinocchio a inspiré non seulement les traducteurs, mais aussi les illustrateurs. De 1883 à nos jours, ces images en noir et blanc ou en couleurs ont construit une impressionnante galerie de portraits. À ce propos, il est indispensable de lire ou relire dans feu la revue *Lectures* le



► bel article de Michel Defourny, *Images de Pinocchio*, qui nous introduit au Pinocchio de Quentin Gréban, de Nathalie Novi, de Sara Fanelli, de Jean-Marc Rochette, de Lorenzo Mattotti, de Roberto Innocenti⁴... Dans la foulée, en exprimant son admiration pour le travail d'Antonio Saura, il incite à jeter un regard sur la réécriture de Christine Nöstlinger. C'est en effet à partir d'un roman de l'auteure autrichienne, *Le nouveau Pinocchio*⁵, qu'a travaillé l'artiste espagnol.

Réécrire et adapter

Née à Vienne en 1936, Christine Nöstlinger reçut en 1984 le prix Hans-Christian-Andersen. Elle fut également, en compagnie de Maurice Sendak, la première lauréate du prix Astrid-Lindgren, créé en 2002. Rappelez-vous *Le môme en conserve* ou *Le roi des concombres*. Leur traduction fut une découverte dans l'édition francophone. On y décelait déjà les constantes d'une œuvre tout entière tournée vers la bienveillance et la complicité avec l'enfance. Il n'est guère étonnant qu'elle se soit « attaquée » à Pinocchio. L'exergue avertit le lecteur : « Tout en conservant les personnages, l'auteur a remodelé le déroulement des événements et surtout changé le concept pédagogique de la version italienne initiale. » Incontestablement, la narration – où la mort semble être un tabou – y prend nettement le parti de l'enfant-marionnette, faisant fi par conséquent de l'ambiguïté évoquée par Marc Soriano. « Il n'y a plus trace » – selon les mots d'Yves Stanolli⁶ – « de l'indécision merveilleuse et de la fantaisie profonde du texte source. » Quant aux mots de la fin, ils ont dû faire le bonheur de la critique psychanalytique, rappelant que l'enfant « en chair et en os » deviendra un homme susceptible d'épouser « sa » fée.

Cet automne, de retour dans ses murs, La Monnaie présentait un *Pinocchio*, musique de Philippe Boesmans sur un livret de Joël Pommerat. Une version théâtrale du texte avait été créée en 2008 à Paris

au théâtre de l'Odéon. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que le dramaturge interrogeait un conte : *Le Petit Chaperon rouge* date de 2004 et *Cendrillon* de 2011. *Pinocchio* parut dans la collection Heyoka jeunesse pour être ensuite repris dans Babel, légèrement modifié et complété d'une copieuse postface signée Marion Boudier⁷. Selon les mots de cette dernière, Pommerat met en valeur « la modernité et la richesse du récit de Collodi ». On ne pouvait mieux dire. Et l'on ne peut qu'être frappé par les liens qui unissent les deux textes. Le Pinocchio de Collodi s'exprime comme un gosse qui a faim dans une Toscane pauvre de la fin du 19^e siècle. Celui de Pommerat, comme un gamin d'aujourd'hui dans une société en crise. Et peu importe la modification, voire la suppression de personnages et d'épisodes, ce qui est sans doute essentiel est de retrouver dans les deux textes la même complexité, la même ouverture permettant à chaque lecteur/spectateur de se construire « son » Pinocchio. Les derniers mots du gamin « Tu as vu, j'étais marrant quand j'étais un pantin, une marionnette, j'étais marrant » s'adressent à « l'homme âgé » – figurant le Gepetto de Collodi. Tous deux partent « en se tenant la main ». Mais c'est au présentateur que reviennent les mots de la fin : « À partir de ce jour, on peut dire que la vie commença pour de bon. » Bien entendu, Joël Pommerat n'est jamais loin, prêt à expliciter ses intentions et défendre les idées qui lui sont chères : « Si on ne va pas à l'école, on finit esclave des autres, parce qu'on n'a pas les armes culturelles pour lutter, pour faire face aux autres, à la tentative de domination de l'autre. » ●

Notes

- 1 Yves Stalloni, « Les métamorphoses de Pinocchio », in *L'École des lettres*, janvier-février 2013, pp. 73-95, disponible gratuitement.
- 2 Marc Soriano, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, Flammarion, 1975, pp. 133-134, épuisé.
- 3 Carlo Collodi, *Les aventures de Pinocchio*, L'école des loisirs, 2011, 238 pages, 6,00 €.
- 4 Michel Defourny, *Lectures*, n° 170, mars-avril 2011, pp. 124-128.
- 5 Christine Nöstlinger, *Le nouveau Pinocchio*, Souffles, 1989, épuisé.
- 6 Yves Stalloni, *op. cit.*
- 7 Joël Pommerat, *Pinocchio*, Actes Sud/Babel, 2015, 6,70 €.



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN Poches & RECENSIONS

DE LIVRES ET BANDES DESSINÉES



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENSIONS SONT RÉDIGÉES PAR

Michel Bougard (sciences), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoit van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Anne Richter, Vinciane Strale (sciences humaines, religions, arts), Franz Van Cauwenbergh (BD).

LECTURES • CULTURES

NUMÉRO 5

03 ÉDITORIAL

- De l'audace, toujours de l'audace...
par **Jean-François Füeg**

06 ACTUALITÉ

- Marché de l'édition et du livre 2016
par **Sonia Lefèbvre**
- Marché de la musique en 2017
par **Tony de Vuyst**
- Deux sujets cruciaux :
aide à la promotion de l'emploi,
et développement durable
par **Céline D'Ambrosio**
- Congrès de l'IFLA 2017,
pour une société plus solidaire
par **Véronique Heurtematte**

14 MÉTIER

- Chantal Stanesco, bibliothécaire
auprès d'un opérateur d'appui
à Bruxelles
par **Diane Sophie Couteau**

17 DOSSIER

- EROS CULTURA

57 ICI & AILLEURS

- Centres culturels de Hambourg :
art, architecture et lien social
par **Catherine Callico**

61 NUMÉRIQUE

- Rives d'Europe, un projet de
médiation interculturelle basée sur
les jeux vidéo
par **François de Hemptinne**

64 PORTRAIT

- Vivian Goffette, le cinéaste qui
aimait la Gaume
par **Flavie Gauthier**

68 ACTION

- La photo pour ouvrir l'horizon
par **Catherine Callico**
- Quadrature du cercle et la
promotion du cinéma belge
par **Flavie Gauthier**

75 AUVIO

- 75 • CD**
- CD : Extravagances de l'amour
par **Benoit van Langenhove**

77 LECTURE

- 77 • SOCIÉTÉ**
- On a toujours besoin d'un plus petit
que soi
par **Michel Bougard**
- L'Europe, 60 ans après les traités
de Rome
par **Bernard Lobet**
- 300 ans de franc-maçonnerie
par **Vinciane Strale**
- Tout ce qui est en commun
par **Florence Richter**
- Le ministère de la Culture
en trois publications
par **Sylvie Di Meo**

88 • BD

- Curiosités en BD
par **Franz Van Cauwenbergh**

90 JEU

- Ouvrez la porte aux jeux libres !
par **Pascal Deru**

92 JEUNESSE

92 • PORTRAIT

- La « Chouette » histoire du cinéma
d'Arnaud Demuyne
par **Laurence Bertels**
- Anne Cohen Beucher
ou la traduction pour la jeunesse
par **Isabelle Decuyper**

97 • ENFANT

- Feuilles d'automne
par **Michel Defourny**

100 • ADO

- Pinocchio : retour à Collodi
par **Maggie Rayet**



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale - bureau 1A001
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles
Tél. (02) 413 22 36 - (04) 232 40 17